N°375 / FÉVRIER 2025

SCIENCES HUMAINES

Faisons connaissance

NOUVELLE FORMULE

LES LENTS, LES BORDÉLIQUES, LES RÊVEURS

La résistance discrète des inadaptés

Souleymane Bachir Diagne
« Penser l'universel dans un monde tribalisé »

Voulons-nous encore faire société ?
Agathe Cagé face à Pierre-Henri Tavoillot

Janusz Korczak
La vie héroïque du père des droits de l'enfant

Le viol, histoire d'un crime ordinaire • Ludovic Slimak, réécrire la préhistoire
Narcisse, figure de l'homme postmoderne • **Livre : Aux origines de l'Europe**

DOM/S: 7,90 € - BEL/LUX: 7,40€ - CH: 11,90 FS - CAN: 12,99 $CA - D: 8,30 € - ESP/ITA/GR/PORT CONT: 7,9 € - MAR: 78 MAD - TOM: 1050 XPF - TUN: 9,90 TND

L 18925 - 375 - F: 6,90 € - RD

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

Niborgg
Il y a une grande satisfaction de savoir qu'on va mourir moins cons grâce à l'érudition et la compétence de la belle équipe de SH. Et je dis cela Sans Honte, Sans Hésitation.

Vivy
Ma contribution personnelle pour vous remercier d'élever nos esprits et de nous faire réfléchir. Une jeune journaliste et professionnelle de santé.

Francis M.
Une grande et belle revue de plus en plus indispensable !

Fanny V.
J'adore votre magazine et je me sers régulièrement d'articles pour mes cours d'EMC (éducation morale et civique) et d'HGGSP (géopolitique, science politique). Le print revient à la mode, les lycéens adorent tourner les pages du numéro papier ! Ils sont lassés du tout-numérique. Longue vie à la presse écrite et à *Sciences Humaines* !

CATHERINE C.
VOTRE NOUVELLE FORMULE EST SUPERBE !

MARK...
BRAVO ET MERCI DE FAIRE PERDURER CETTE HISTOIRE ! LECTEUR DEPUIS LE LYCÉE, J'ESPÈRE POUVOIR BIENTÔT TRANSMETTRE CETTE OUVERTURE SUR LES SH À MES ENFANTS.

Didier B
Votre capacité à conjuguer esthétique, profondeur et pluralisme intellectuel, tout en offrant des numéros durables qui invitent à la réflexion, est rare dans un monde dominé par le flux numérique.

Concours Carto
Vive le journalisme qui éclaire le monde et permet une vulgarisation de toutes les sciences nécessaires à sa bonne compréhension.

Nicolas P.
Votre travail est remarquable, je vous adresse tous mes encouragements pour continuer cette aventure.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

NOUVELLE FORMULE

Merci à tous pour votre soutien et votre enthousiasme dans cette belle aventure !

GAËLLE C.
GRAND MERCI À TOUTES ET À TOUS POUR LA QUALITÉ DE VOTRE REVUE ! UNE VRAIE BOUFFÉE D'AIR, DES CONTENUS STIMULANTS ET PASSIONNANTS ! BRAVO ET CONTINUEZ !

Thierry R.
Je tenais à vous féliciter pour cette nouvelle formule très réussie. J'ai lu avec grand plaisir la totalité de ces 98 pages et j'ai beaucoup apprécié le choix des sujets et la nouvelle maquette. Vivement le prochain numéro !

Sabine S.R.
Merci de vos efforts pour contribuer à éclairer les débats, prendre de la hauteur, et aussi nous aider à appréhender les profondeurs de l'humain !

Marie A.B.
J'apprécie tellement votre magazine que j'en fais mon cadeau de Noël préféré auprès de ma famille notamment. Et puis BON NOËL a votre équipe si sympathique et humaine ! C'est le cas de le dire, rare d'avoir des interlocuteurs aussi sympas ! MERCI

MARIE C. ET D.
PARCE QUE COMPRENDRE NOTRE TEMPS EST ESSENTIEL ! LONGUE VIE À *SCIENCES HUMAINES*...

Anne M.
Un superbe numéro et une maquette très séduisante. Vraiment un grand bravo.

LISETTE
MERCI DE RENDRE LE MONDE PLUS JOLI CAR PLUS COMPRÉHENSIBLE, MERCI POUR VOTRE BELLE HUMANITÉ, ET ENFIN MERCI DE FAIRE AINSI RENAÎTRE LA JOIE EN TAILLE XXL, ON EN AVAIT BIEN BESOIN !

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

© Samuel Berthet

ÉDITO

Par **Héloïse Lhérété**
Directrice de la rédaction

La tête en l'air ou le nez dans le guidon ?

« *Le drame de mon journal, c'est qu'il n'y a plus de grandes plumes,* m'a confié un jour le patron d'un quotidien. *Les rédacteurs font bien le boulot, mais ils n'ont plus ce sens de la formule qui régalait les lecteurs autrefois.* » Je l'écoutais, sans conviction. En lisant son tabloïd, j'avais repéré un journaliste dont le style précis me touchait au cœur. Il savait écrire les humeurs et les aspérités, raconter les vies invisibles, l'infraordinaire sous le bruit de l'actualité. J'avais retenu sa signature.

« *– Je ne suis pas d'accord,* lui répondis-je. *Tu as dans ton équipe un vrai journaliste-écrivain, Romain N.*

– Ah oui ! Mais celui-là me pose un autre problème : il est lent. »

À quoi tient donc la valeur ? Dans une société qui associe vitesse et rentabilité, les êtres lents ou distraits risquent toujours la disqualification. Tous comme les maladroits et les désordonnés dont les discordances – d'allure ou de pensée – sont perçues comme des défaillances. Gare à ceux qui planent et « *flânent leur vie* », pour reprendre la belle expression de l'ethnologue Pierre Sansot, zigzaguent ou semblent à l'ouest. L'école, quoi qu'elle en dise, leur préfère les dégourdis et les rapides. Dans le monde du travail, il leur est difficile de faire carrière. Même en famille, ils agacent. Aussi poètes soient-ils, les Charlot, Tournesol et autres décalés ne font plus ni rire ni rêver. Ils sont mis à l'écart, perçus comme inadaptés.

Dans le passé, leurs défauts ont été considérés avec plus d'indulgence. Au début du 20e siècle, Rainer Maria Rilke incitait la jeunesse à décélérer : « *Ne mets ton cœur, garçon, dans la rapidité ; en vol, que veux-tu vivre ?* » Quelques années plus tard, face aux progrès du cinéma, Walter Benjamin soulignait le génie du ralenti, qui élargit nos perceptions en révélant les mouvements infimes. Charlie Chaplin donne une grâce à la chute. Avec lui, la gaucherie ouvre des brèches ; elle devient un principe subversif, comme chez Buster Keaton ou Jacques Tati. Et contre la frénésie de l'agir, Pierre Sansot a choisi le camp de la lenteur : « *La lenteur, c'était, à mes yeux, la tendresse, le respect, la grâce dont les hommes et les éléments sont parfois capables.* »

N'allons pas jusqu'à déclarer une infériorité des gens efficaces et ordonnés. Soyons honnêtes : s'il faut se faire opérer en urgence, on préférera toujours éviter d'avoir affaire à un lambin ou un empoté. Mais dans bien des domaines, la lenteur, l'éparpillement ou la maladresse correspondent à des façons plus intenses ou latérales d'attraper l'existence. À l'âge où l'intelligence artificielle classe les données et produit du contenu en un instant, ces différences témoignent de la part tâtonnante de l'humanité, sans laquelle il ne peut y avoir d'inventivité. Elles rappellent que nous ne sommes pas des robots. Et qu'il vaut parfois mieux avoir la tête en l'air que le nez dans le guidon. ●

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

ILS ET ELLES ONT CONTRIBUÉ À CE NUMÉRO

© Coll. personnelle

Romain Pigeaud

Archéologue et préhistorien, spécialiste de l'art pariétal, il nourrit régulièrement les pages de *Sciences Humaines* de ses connaissances en la matière. Il vient de publier *La France de la préhistoire* (PUF, 2024). **Page 20**

© Coll. personnelle

Guillemette Faure

Elle s'intéresse à la psychologie et à nos désordres en tous genres. Psychologue, chroniqueuse à *M, le magazine du Monde*, elle est également l'autrice de plusieurs ouvrages dont *Dys et célèbres* (Casterman, 2023) et *Pourquoi les enfants de profs réussissent mieux* (Les Arènes, 2019). **Page 54**

© DR

Béatrice Kammerer

Journaliste scientifique et conférencière, collaboratrice régulière de *Sciences Humaines*, elle est l'autrice de plusieurs livres sur l'éducation et la parentalité, dont le récent *Calme, ferme et bienveillant* (Larousse, 2024). **Page 72**

© Studio Xavier Moïse

Jean-François Marmion

Il se présente parfois comme « connologue » suite à l'immense succès de sa *Psychologie de la connerie* (Sciences Humaines éditions, 2024). Après des études de lettres (sur les fous littéraires), il est devenu psychologue, écrivain public, animateur de radio, journaliste, créateur du *Cercle Psy*, auteur de bandes dessinées. Il collabore de longue date à *Sciences Humaines*. **Page 46**

© Céline Nieszawer

Géraldine Mosna-Savoye

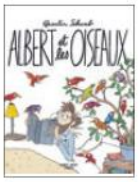
Après des études de philosophie, Géraldine Mosna-Savoye a rejoint France Culture où elle produit désormais l'émission *Le Souffle de la pensée*. Elle est l'autrice de *La Force du mou*, Éditions de L'Observatoire, 2022. **Page 57**

© Coll. personnelle

Marc Olano

Il est à la fois éducateur spécialisé, journaliste et auteur. La psychologie le passionne. Marc Olano a coordonné pour les éditions Sciences Humaines, l'ouvrage collectif *Corps et esprit. Les influences réciproques* (2023). **Page 58**

L'illustration de la couverture est extraite du livre *Albert et les Oiseaux*, de Quentin Schwab, paru aux éditions Robert Laffont jeunesse (2024).



SCIENCES HUMAINES

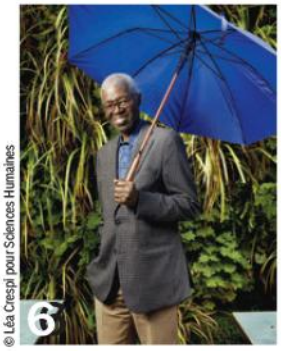
Sciences Humaines
38 rue Rantheaume 89000 Auxerre
Ventes et abonnement
03 86 72 07 00
serviceclients@scienceshumaines.fr
Sylvie Rilliot, Mélina Lanvin, Bénédicte Marrière
Directrice de la rédaction : Heloïse Lhérété
Rédactrice en chef adjointe : Cécile Peltier
Rédacteurs, chefs de rubriques : Nicolas Journet, Jean-Marie Pottier, Fabien Trécourt, Hugo Albandea, Samuel Lacroix
Premier secrétaire de rédaction : Frédéric Peylet
Secrétaire de rédaction : Renaud Beauval
Conseillères de la rédaction Martine Fournier, Sophie Gherardi
Ont participé à ce numéro Sophie Archambault de Beaune, Sybille Buloup, Adèle Cailleteau, Ève Charrin, Renaud Chartoire, Guillemette Faure, Catherine Halpern, Béatrice Kammerer, Thibaut Le Hégarat, Thierry Jobard, Thomas Lepeltier, Frédéric Manzini, Jean-François Marmion, Régis Meyran, Marc Olano, Romain Pigeaud, Laurence Serfaty, Achille Weinberg
Création graphique et direction artistique : Sophie Villette
Graphiste et direction artistique : Isabelle Mouton
Iconographie : Marie-Laure Fior
Chef de projet Web : Steve Chevillard
Assistant webmestre : Alexandre Lepême
Promotion publicité : Patricia Ballon
Comptabilité : Carole Charreau
Directrice de publication : Nadia Latrèche

Imprimé en France,
Sciences Humaines est édité par Sciences Humaines Communication SAS a au capital de 214 790 €
RC Auxerre B379865975
Actionnaire majoritaire et présidente Philo Éditions SAS
Directrice Générale Nadia Latrèche

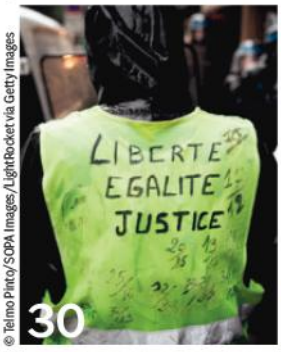
Diffusion : MLP - Réassort joindre Opper : 01 40 94 22 23
Impression : SIEP
ZA Les Marchais 77590 Bois-le-Roi
Origine du papier : Autriche
39 % de fibres recyclées
Impact sur l'eau : Ptot : 0.011 kg/t
Commission paritaire : 0527 D 81596
ISSN : 0996-6994
Dépôt légal à parution
Couverture : ©Quentin Schwab
Conception : Isabelle Mouton
Un encart « Sciences Humaines » est posé sur une partie des magazines.

PEFC 10-32-2813
LE TRI + FACILE

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM


© Léa Crespi pour Sciences Humaines
6

© Yevgen Romanenko/Getty Images
24

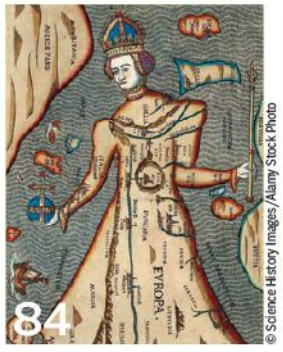


© Telmo Pinto/SOPA Images/LightRocket via Getty Images
30

© Robert Alexander/Getty Images
34

© Hala Fiore/Agence VU
42

© Israel Images/Alamy Stock Photo
72


© Science History Images/Alamy Stock Photo
84

© Musée du temple de Famen, Shaanxi
96

Sommaire

RENCONTRE : SOULEYMANE BACHIR DIAGNE

P. 6 **« Dans un monde tribalisé, nous devons reconstruire de l'universel »**

Brèves de SAVOIR

L'actualité de la recherche en sciences humaines

P. 18 **MA THÈSE EN 3 POINTS**
Manon Walin : vivre avec les morts de la guerre d'Algérie
P. 20 **PORTRAIT DE CHERCHEUR**
Ludovic Slimak, réécrire la préhistoire
P. 26 **L'OBJET DU MOIS :** la gourde
P. 28 **LE DICTON À L'ÉPREUVE**
« Choisir entre la peste et le choléra »

GRANDS ANGLES

P. 30 **REGARDS CROISÉS**
Agathe Cagé face à Pierre-Henri Tavoillot : voulons-nous encore faire société ?
P. 34 **MONDE EN DEVENIR - Le viol, histoire d'un crime ordinaire**

DOSSIER

Les lents, les bordéliques, les rêveurs

P. 44 Nos **défauts** ont des **qualités**
P. 46 À l'ouest, **gentils à l'ouest...**
P. 50 **Laurent Vidal :** « La force est du côté des lents »
P. 53 Procrastiner n'est pas **glander**
P. 54 Les **bordéliques** résistent aux forces de l'ordre
P. 57 Bonjour **mollesse**
P. 58 Le charme discret des **introvertis**
P. 61 Les **idiots** sont-ils utiles ?
P. 64 La revanche des **neuroatypiques**
P. 68 **À l'aveugle :** Qui a écrit ce texte ?
P. 70 Bibliographie sélective

RÉFÉRENCES

P. 72 **JANUSZ KORCZAK**
La vie héroïque de l'inventeur des droits de l'enfant
P. 80 L'illustre inconnue : **Philippa Foot**
P. 82 Mythologie : **NARCISSE, figure de l'homme postmoderne**

Les livres et la culture

P. 84 -97

Clôture

P. 98 **La question qui fâche**
Vite enterrée, l'apologie du terrorisme ?

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

Souleymane Bachir Diagne

Philosophe, il enseigne à l'université de Columbia (New York, États-Unis).
Ses travaux portent sur l'histoire de la pensée islamique et le dialogue interculturel.
Son dernier livre, *Universaliser*, vient de paraître aux éditions Albin Michel.

« Dans un monde tribalisé, nous devons reconstruire de l'universel »

Comment faire humanité ensemble, en dépit des conflits et mépris qui fragmentent le monde ? En s'efforçant de considérer et redéfinir ce qui est universel, répond Souleymane Bachir Diagne, auteur d'une œuvre majeure à la confluence des cultures. PROPOS RECUEILLIS PAR FABIEN TRÉCOURT, PHOTOS LÉA CRESPI.

Il est l'une des figures les plus éminentes de la philosophie africaine. Né à Saint-Louis du Sénégal en 1955, Souleymane Bachir Diagne a fait ses études supérieures en France et travaille aujourd'hui aux États-Unis. S'il étudie d'abord la logique et les mathématiques, son parcours le pousse également à s'intéresser à la philosophie islamique, la traduction, le dialogue interculturel, et aujourd'hui la question plus générale de l'universalisme. Comment les cultures peuvent-elles dialoguer, quand l'actualité semble plus souvent dépeindre un monde en guerre ? Pour ce professeur à l'université Columbia, noir et musulman dans une société blanche et chrétienne, toujours à cheval entre l'Afrique, l'Europe et l'Amérique, ce n'est pas une question théorique mais une réalité quotidienne. Avocat d'un « *universalisme latéral* » et dynamique, il montre que l'enjeu n'est pas tant de proposer un nouveau socle de valeurs, que d'imaginer de nouvelles façons de nous rassembler pour dialoguer et en débattre.

Vous avez grandi à Saint-Louis, au Sénégal. Quelle a été l'influence de votre pays natal sur votre pensée ?

Saint-Louis est une ville métissée dès l'origine. Elle naît à la fois française et africaine, accueille de nombreux migrants tout au long de son histoire – marocains, mauritaniens… – et reste un centre intellectuel majeur pour la culture islamique d'Afrique de l'Ouest. Des écoles françaises y sont créées dès le début du 19e siècle, tandis que la ville reçoit le statut de « commune de plein exercice » – les habitants n'étaient pas des sujets de l'État français mais des citoyens représentés par un député à

© Léa Crespi pour Sciences Humaines

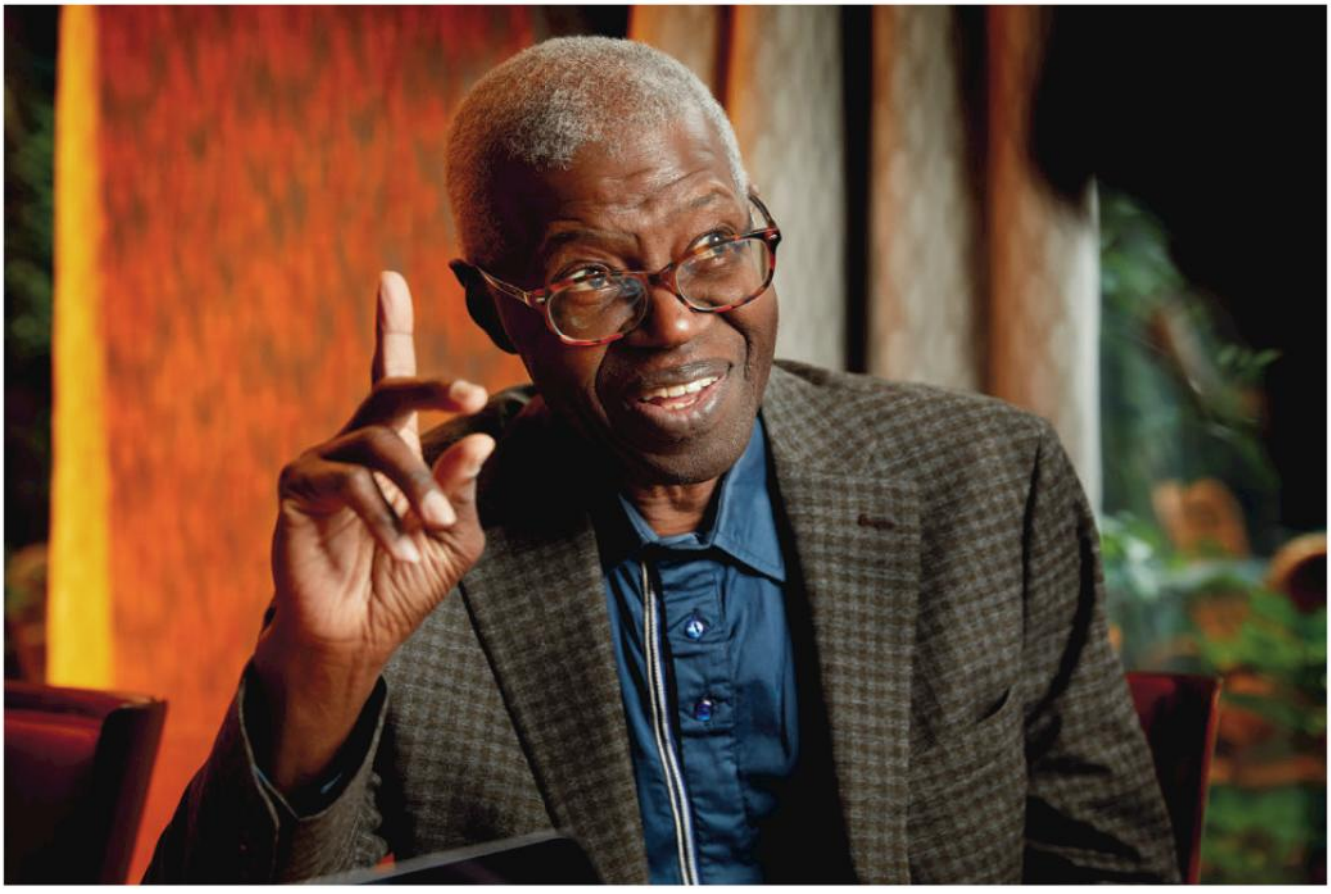
Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

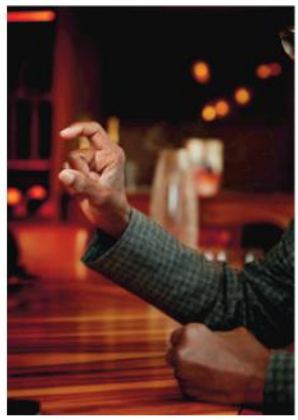
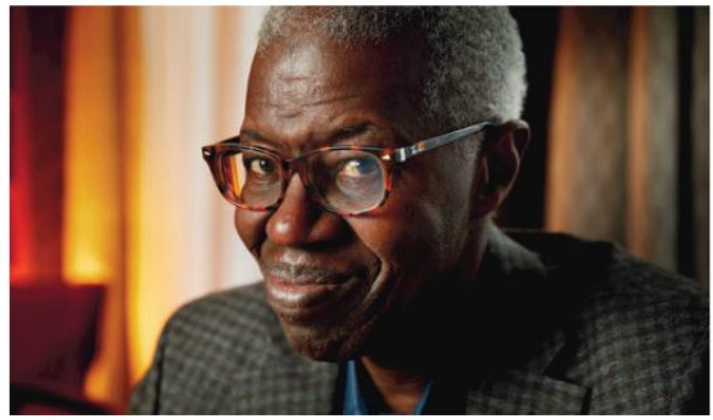
l'Assemblée. Tout cela crée un état d'esprit « saint-louisien » : au Sénégal, il existe même une expression wolof unique pour désigner les « enfants de Saint-Louis », alors qu'on ne dit pas « les enfants de Dakar » ou « de Gorée » par exemple. C'est une culture du mélange, valorisant l'éducation et la recherche intellectuelle. Mes parents m'ont transmis leur désir d'école, ma mère parce qu'elle s'est toujours demandé ce qu'aurait été sa vie si elle avait fait de longues études, et mon père parce qu'il y était allé trop tard à son goût – à l'âge de 12 ans seulement. C'était un boulimique de lecture, nos bibliothèques débordaient de partout. Je me souviens des œuvres complètes de Sartre et de Camus, de traités coraniques de grands maîtres musulmans, mais aussi de nombreux romans. Parfois mon père nous récitait les premiers paragraphes de *L'Atlantide* (1919) de Pierre Benoît, qu'il connaissait par cœur.

Et vous, quels sont les premiers récits qui vous ont marqué ?
Ma mère me racontait beaucoup de contes. Un de mes premiers livres doit être *La Belle Histoire de Leuk-le-Lièvre* (1953). C'est un recueil pour enfants écrit par le futur président Léopold Senghor et l'instituteur Abdoulaye Sadji. Au Sénégal, le lièvre occupe la même place que le renard en France. C'est un animal intelligent mais roublard. Chaque conte illustre une morale simple : la gourmandise est toujours punie, la ruse peut triompher de la force, etc. Mais en le relisant adulte, je me suis rendu compte que les chapitres forment un cycle : Leuk-le-Lièvre transmet peu à peu sa malice et sa sagesse au dernier né des animaux, un petit humain élevé par des lions. Il le sensibilise à l'entraide et à la solidarité, lui permettant de retourner dans son village d'origine et d'en devenir le roi. C'est un récit initiatique qui valorise l'éducation et l'humanisme. Plus tard, à l'adolescence, j'étais surtout attiré par les romans à portée philosophique. J'adorais ceux de Jean-Paul Sartre, dont je lisais aussi les pièces de théâtre – même si je ne comprenais pas tout ! Ces lectures personnelles ont été cruciales pour ma formation, car à l'école on étudiait des classiques en ancien français, comme les poèmes médiévaux de Rutebeuf, ce qui était absurde et peu formateur en réalité.

Qu'est-ce qui vous a amené à partir étudier la philosophie en France ?
Au Sénégal, j'ai eu la chance d'être admis dans un lycée d'excellence, où se retrouvaient les élèves les mieux classés à l'entrée en sixième et les enfants de coopérants français. C'est en terminale que j'ai découvert le système des classes préparatoires. Je rappelle que Senghor lui-même avait été formé au lycée Louis-le-Grand à Paris, et qu'il était un modèle pour beaucoup de jeunes Sénégalais. Cela m'a poussé à choisir le même établissement lorsque j'ai été admis en hypokhâgne. Parallèlement, j'avais également la possibilité de poursuivre mes études à l'INSA Lyon, une grande école d'ingénieurs. J'ai pris l'avion pour la France dans une indécision totale ! J'adorais la philosophie, mais



Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

j'aimais aussi les sciences et les mathématiques. J'ai finalement opté pour la voie de la passion, à une époque où on pouvait encore se le permettre. C'était le début des années 1970, il y avait le plein-emploi et une atmosphère optimiste... Si je devais faire le même choix aujourd'hui, je miserais sans doute sur une carrière d'ingénieur. En prépa, on apprend l'humilité. Après avoir été habitué à être parmi les premiers de sa classe, on découvre pour la première fois qu'on peut avoir de mauvaises notes. Ou échouer au concours de Normale Sup d'abord avant de réussir, comme j'en ai fait l'expérience avec beaucoup.

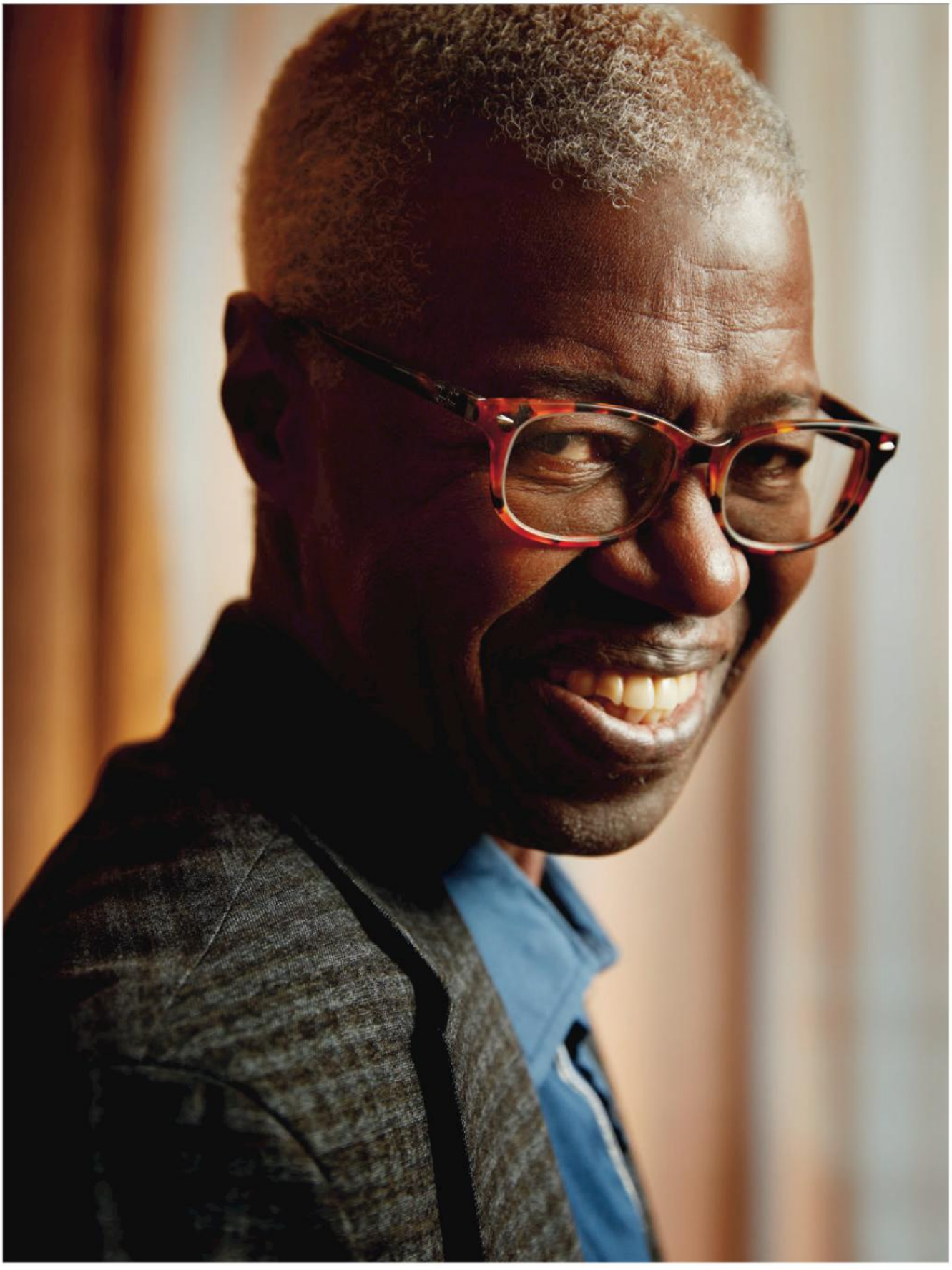
Quels professeurs vous ont marqué à cette époque ?
En hypokhâgne, j'ai eu la chance de suivre les cours d'André Pessel, une figure influente qui a marqué toute une génération de khâgneux et de normaliens. Une fois admis à l'ENS, j'ai aussi été formé par mes trois professeurs, nos « caïmans », comme on dit : les philosophes Louis Althusser, Jacques Derrida et Bernard Pautrat. Leur enseignement a eu une immense influence. Pour ce qui est de la politique, je n'ai jamais été membre d'un parti, mais je m'identifiais à une gauche marxisante et maoïste, d'autant que j'étais toujours habité par le modèle de Sartre. L'image de ce philosophe engagé pour le tiers-monde et le prolétariat, debout sur un tonneau en train de distribuer le journal *La Cause du peuple*, représentait à mes yeux l'idéal de l'intellectuel engagé. Mais quand il a fallu après l'agrégation choisir mon domaine de recherche, je suis revenu à mon amour des mathématiques et c'est ce qui m'a amené à faire une thèse sur la philosophie de la logique et des mathématiques, à l'université Panthéon-Sorbonne, sous la direction de Jean-Toussaint Desanti.

Quel a été la place de l'islam dans ce parcours ?
J'ai grandi dans une famille de lettrés musulmans, mes grands-parents étaient imams et un de mes arrière-grands-pères a même une réputation de sainteté... Tous défendaient une conception à la fois rationnelle et mystique de la religion. Pour ce qui est de l'aspect rationnel, mon père se demandait toujours quelle devait être la place de l'islam dans le monde moderne, et comment interpréter la *charia* aujourd'hui. Ce concept n'a rien à voir avec l'idée qu'on s'en fait en l'associant à des punitions corporelles, mais désigne la « voie » et la tradition prophétique. Respecter la *charia*, c'est se demander par exemple ce que ferait le prophète Mahomet aujourd'hui. C'est le même principe que l'*Imitatio Dei*, l'imitation de Dieu ou du Christ dans le christianisme. Pour ce qui concerne la dimension mystique de la religion, ma famille se reconnaissait dans une confrérie soufie née au Maroc et bien implantée au Sénégal, la *Tijaniyya*. Le soufisme représente la dimension intérieure de l'islam, visant l'élévation spirituelle. Ces deux dimensions de la religion restent présentes chez moi. J'ai coutume de dire que le mysticisme n'est pas l'abandon de la raison, mais fleurit au contraire à la fine pointe de celle-ci.

Comment cette réflexion a-t-elle influencé vos recherches en philosophie ?
Au sortir de ma thèse, l'islam était absent de mes travaux. La religion était une affaire privée, sans impact sur mes réflexions. Je n'en parlais jamais avec mes camarades français. Tout au plus, ça les faisait sourire que je ne mange pas de porc ou que je ne boive pas d'alcool ; et quand on sortait dans les bars parisiens, ils étaient contents que je puisse raccompagner tout le monde en voiture ! Tout a changé après la révolution iranienne de 1979. L'islam politique fait irruption sur la scène internationale. À la même époque, je rentre au Sénégal pour travailler à l'université de Dakar. Pour la première fois, je vois des Sénégalaises porter des fichus, des voiles et parfois même des tchadors ce qui n'avait rien à voir avec nos traditions vestimentaires pourtant

« La dynamique postcoloniale marque la fin d'un universel de surplomb. »

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM



Délivré à 353101 le 1/25/2025, 8:28:24 PM

parfaitement « islamiques ». Avec mes collègues du département de philosophie, nous décidons de créer un enseignement de la philosophique islamique, qui est aussi l'histoire d'une tradition rationaliste et critique. Dans un pays dont l'écrasante majorité de la population est musulmane, il était important de ne pas se contenter d'enseigner Platon, Leibniz ou Kant, mais de découvrir aussi Avicenne, Averroès, Ghazali ou Mohamed Iqbal.

Pourquoi étiez-vous le mieux placé pour donner un cours de philosophie islamique ?

Dans notre université, aucun de nous n'était spécialiste du domaine. Mais grâce à la culture reçue de mon père, les philosophes musulmans m'étaient assez familiers. Les œuvres de grands philosophes comme Al-Fârâbî, Avicenne ou Averroès, avaient toujours figuré en bonne place dans la bibliothèque de mon père. Je les avais lues et j'en discutais régulièrement avec lui. J'ai donc accepté de créer ce cours en attendant l'arrivée d'un collègue spécialisé… qui n'est jamais venu ! C'est comme ça que j'ai commencé à enseigner la philosophie islamique classique, développée entre les 9e et 13e siècles. Par la suite, je me suis intéressé au courant rationaliste contemporain, incarné par des penseurs réformistes comme al-Afghani, Abduh et surtout Mohamed Iqbal. Ce dernier a été un coup de foudre intellectuel ! Je dis souvent que Iqbal m'a appris ce que je pensais, et ce que devait être la manière, aujourd'hui, pour la pensée de l'islam de renouer avec son propre principe de mouvement.

Qu'est-ce qui vous a séduit dans la philosophie de Mohamed Iqbal ?

Pour Iqbal, le monde est en perpétuelle émergence. Rien n'est figé une fois pour toutes, la vie est mouvement et évolution. L'activité créatrice de Dieu est continûment à l'œuvre dans le monde. Dès lors, vous ne pouvez pas considérer que la religion n'est parfaite qu'à son origine et que le temps ne peut dès lors qu'apporter sa corruption : c'est même un contresens. La religion doit être parole vivante, car la vie est constante innovation. La pensée d'Iqbal est proche de celle d'Henri Bergson. Les deux hommes ont vécu à la même époque et se sont même rencontrés. Ils ont eu une longue et sans doute formidable discussion sur la nature du temps, dont nous n'avons malheureusement pas de trace précise. Même si elle rencontre celle de Bergson, la philosophie d'Iqbal est inscrite dans la tradition intellectuelle et spirituelle musulmane. Pour lui, être humain n'est pas un état mais une mission et une responsabilité. L'humain devient ce qu'il a à être non pas dans la contemplation mais dans l'action de transformer le monde. Cela signifie que l'islam doit sortir de l'état de pétrification idéologique qu'il a connu à partir du 13e siècle. On ne peut pas vivre aujourd'hui comme un Irakien du 8e siècle. La fidélité, pour Iqbal, est dans le mouvement, pour reprendre le titre d'un ouvrage que je lui ai consacré.

Vous aviez déjà une culture plurielle lorsque vous embarquez avec votre famille pour les États-Unis. Comment avez-vous vécu ce nouveau changement de vie et de continent ?

Ça a été une décision difficile, car c'est surtout à mes enfants que j'ai pensé. Notre fils aîné avait 12 ans, nos jumeaux 10 ans et notre fille seulement 5 ans. Pour eux, cela voulait dire qu'ils allaient grandir dans un pays où ils seraient dans la minorité. Je me demandais s'ils n'allaient pas connaître une expérience qui n'avait pas été la mienne de grandir dans un monde « blanc » et peut-être connaître la discrimination. Cela revenait aussi à les couper d'une partie de leur culture : il était par exemple évident que l'anglais deviendrait leur langue principale, tandis qu'ils parleraient wolof avec leurs parents. Toutes ces questions nous ont beaucoup travaillés avec leur mère, mais nous avons franchi le pas au début des années 2000, lorsque j'ai finalement accepté l'invitation à enseigner à l'université Northwestern d'Evanston, dans l'Illinois. Après tout, rien ne disait que ce serait définitif. J'y voyais entre autres une opportunité de mieux faire connaître la philosophie africaine et islamique à travers le monde. Huit ans plus tard, j'ai eu cette fois une invitation pour être professeur à l'université Columbia de New York, où je suis toujours. Mes enfants ont conservé leurs langues wolof et française. Et j'ai été surpris de la vitesse à laquelle ils se sont coulés dans la langue anglo-américaine lorsque pour la première fois, après moins d'un semestre, je les ai entendus au téléphone avec leurs amis, usant et abusant du « *f-word* » notamment (« *fuck* », « *fucking* »). Je me suis dit qu'ils étaient aussi devenus de vrais petits Américains.

Cette expérience américaine a-t-elle influencé vos travaux ?

Dans la préface à l'édition anglaise de mon livre sur la traduction, je raconte une anecdote survenue peu après notre arrivée dans l'Illinois. Nous étions dans un fast-food et nous parlions en wolof. Des préadolescents à une table voisine ont commencé à nous « imiter » en faisant des bruits d'animaux, tandis que leur mère restait le nez plongé dans son burger… Quand j'ai compris que je ne pourrais pas compter sur son intervention, j'ai expliqué à mes enfants qu'ils devaient être fiers, car eux maîtriseraient bientôt trois langues : le wolof, le français et l'anglais ; et que c'était toujours une richesse. Surtout, je leur ai fait comprendre qu'aucune langue n'était supérieure à une autre dans l'absolu. Bien sûr, certaines sont plus prestigieuses que d'autres selon le contexte ; dans *La Langue mondiale* (Seuil, 2015), l'essayiste Pascale Casanova parle en ce sens de langues « hypercentrales », « centrales » et « périphériques ». Mais on n'est jamais plus intelligent ou raffiné parce qu'on en parle une en particulier. Dans mon livre sur « l'hospitalité de la traduction », j'insiste en outre sur le pouvoir de décentrement qu'offre le plurilinguisme. Comme le soulignait Goethe, vous ne connaissez pas votre langue si vous n'en parlez pas une autre. C'est seulement lorsque vous pouvez prendre le recul que vous offre une langue différente que vous comprenez ce

« Être humain n'est pas un état mais une mission et une responsabilité. »

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

qu'il y a de particulier et d'unique dans chacune, de difficile à traduire.

Vous dénoncez au passage une idée reçue selon laquelle les langues africaines seraient incompatibles avec la philosophie…
Oui bien sûr, lorsqu'on affirme par exemple que le verbe « être » n'existant pas dans les langues africaines, celles-ci seraient donc étrangères à la pensée philosophique. Depuis Parménide et Platon, dans l'Antiquité grecque, jusqu'à Martin Heidegger au 20e siècle, il est vrai que la philosophie classique est pour l'essentiel la question de l'être, « l'ontologie ». Mais il est absurde de dire qu'une langue manque de ceci ou de cela. Toutes les langues comportent un système grammatical, lexical ou encore syntaxique permettant d'attribuer un prédicat à un sujet. Croire que les langues devraient suivre un modèle unique pour argumenter et raisonner de façon abstraite n'a pas de sens. Toutes le permettent, même si elles n'emploient pas forcément les mêmes modalités.

Ce détour par la logique et la traduction a-t-il nourri votre réflexion sur l'universalisme ?
D'une certaine manière, oui. Mais ce travail s'est surtout inscrit dans des débats d'actualité sur le postcolonialisme. Les penseurs décoloniaux considèrent généralement que « l'universalisme » est le masque d'une identité occidentale, masculine et blanche, dans laquelle d'autres communautés ne pourraient pas se reconnaître. Il faut bien reconnaître que l'Europe s'est longtemps arrogé le monopole de l'universalisme. C'est ce qui l'a poussée à se donner la mission d'imposer ses valeurs au reste du monde, à justifier le colonialisme et l'ambition de « civiliser les sauvages ». Aujourd'hui, la fin de cet universalisme reposant sur un sentiment d'exceptionnalisme nous rappelle qu'aucune culture n'a le monopole de l'universel. Il ne s'agit pas pour autant d'abandonner l'universel et de se donner un monde fait d'une juxtaposition de particularismes incommensurables. Nous ne serions plus que des tribus ne pouvant jamais rien partager, des cultures évoluant chacune dans son couloir, sans jamais se mélanger. Je ne me reconnais pas dans cette manière de fragmenter l'humanité.

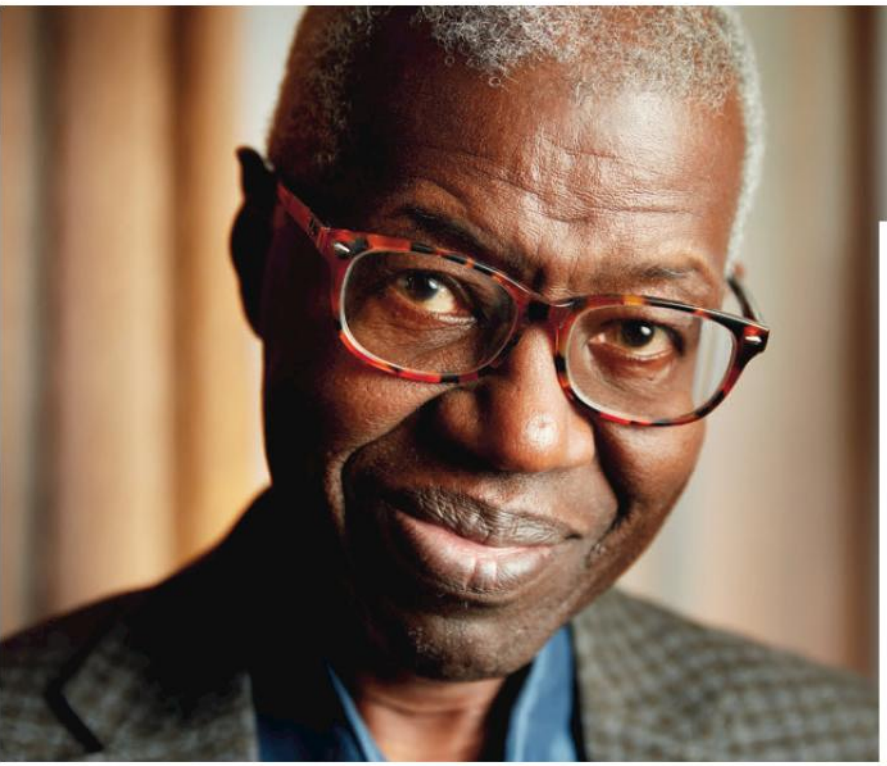
Est-ce le sens de « l'universalisme latéral » que vous défendez ?
Dans *Humanisme de l'autre homme* (1972), le philosophe Emmanuel Levinas affirme que l'universel est nécessairement vertical, dans le sens où il transcende et domine toutes les cultures. De son point de vue, c'est l'Europe qui a assumé ce rôle à travers l'histoire et ainsi donné son orientation au monde moderne. Par conséquent, conclut-il, la désoccidentalisation serait aussi une désorientation ; elle signerait la fin de l'universalisme. C'est pourquoi il reproche au philosophe Maurice Merleau-Ponty d'avoir défendu un « universalisme latéral », concept contradictoire à ses yeux. Avoir lu cette critique m'a conduit à l'exploration de cette notion ! Dans un article de 1959 de la *Nouvelle Revue française*, Maurice Merleau-Ponty explique que la dynamique postcoloniale marque la fin d'un universel de surplomb ; il n'y a plus dès lors qu'une seule dimension, celle de l'horizontalité où toutes les cultures et langues sont sur un même plan. La communication ne peut être que latérale. C'est pour cela que j'en reviens sans cesse à l'apprentissage des langues, à la traduction et au décentrement que cela induit. C'est le meilleur modèle pour comprendre ce que doit être le dialogue interculturel.

La notion d'universalisme est aujourd'hui violemment critiquée. Comment et pourquoi la défendre ?
Dans mon dernier livre, j'ai pris le parti de parler du verbe plutôt que du nom commun : « universaliser ». Ceci pour dire que l'universel est une pratique d'universalisation. Qui signifie dialoguer et débattre. C'est tout l'esprit de la Déclaration universelle des droits de l'Homme de 1948. J'insiste : 1948 et non celle de 1789, qui s'inscrit dans un récit franco-français. Vous savez, tous les pays et toutes les religions prétendent avoir défendu des valeurs universelles avant les autres. Les Américains évoquent la déclaration d'indépendance de 1776. Les Indiens rétorquent que le souverain Akbar, au 16e siècle, invitait déjà toutes les traditions religieuses à dialoguer. Les Iraniens renchérissent en disant que Cyrus le Grand serait, au fond, le premier à avoir fondé un empire à vocation universaliste, au 6e siècle avant notre ère, etc. Ce qu'il y a d'unique en 1948, c'est qu'un grand nombre de pays se sont réunis pour se mettre d'accord sur ce qu'ils voulaient faire. Toutes les régions du monde étaient représentées même si les décolonisations restaient encore à mener. Des pays africains ont cependant participé aux échanges : le Liberia, l'Éthiopie ou encore l'Égypte. Les positions étaient différentes, pouvaient sembler irréconciliables entre les États-Unis, l'URSS ou l'Arabie saoudite par exemple. Mais au bout du compte le dialogue et la négociation

Notre choix de lectures

Souleymane Bachir Diagne vient de publier deux ouvrages remarquables. Dans ***Universaliser*** (Albin Michel, 2024), il fait le bilan d'une vie de recherches et de réflexions sur le dialogue interculturel, un thème déjà abordé sur le thème plus spécifique de la traduction dans ***De langue à langue*** (Albin Michel, 2022).
Il a également publié ***Ubuntu*** (EHESS éd., 2024), un livre d'entretien sur ce concept de la philosophie africaine et son parcours personnel. Pour en savoir plus sur sa vie, on recommande aussi le très touchant ***Le Fagot de ma mémoire*** (Philippe Rey, 2021). Enfin, pour découvrir avec délice d'autres traditions philosophiques, ***Comment philosopher en islam ?*** (Panama, 2008) et ***Léopold Sédar Senghor. L'art africain comme philosophie*** (Riveneuve, 2007) sont d'excellentes introductions.

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM



ont produit un document « universel », transcendant les nations qui en ont débattu.

Vous connaissez l'objection : « *Si toutes les couleurs se mélangent, il n'y aura plus que du gris…* » Ne faut-il pas aussi préserver des particularismes ?

La pluralité des cultures est une richesse indéniable, basculer dans une société homogène serait terrible. Toute la difficulté est à la fois d'affirmer le pluriel du monde et de se donner un horizon commun. C'est une tension au cœur de la philosophie « *ubuntu* », proposée dans les années 1990 par l'archevêque sud-africain Desmond Tutu et reprise par le président Nelson Mandela. L'idée centrale est qu'on ne devient pas pleinement humain dans l'isolement de notre réflexion personnelle mais en interagissant avec les autres. Nous avons chacun une identité propre à défendre. À l'échelle des États, ça a été toute la beauté et la symbolique de la conférence de Bandung en 1955, en Indonésie. Pour la première fois des pays africains et asiatiques se réunissaient sans les grandes puissances coloniales pour affirmer la pluralité du monde et des cultures. La finalité de l'*ubuntu* n'est pas le gris mais de créer des nations arc-en-ciel. En même temps, on ne peut pas faire comme si nous ne vivions pas ensemble. C'est ce qu'a illustré encore récemment la crise du Covid par exemple : si chaque pays traite l'épidémie dans son coin, si certaines populations se vaccinent mais pas les autres, on ne s'en sortira jamais… Senghor disait en une formule heureuse : nous devons toujours « *mesurer l'orgueil d'être différents au bonheur d'être ensemble* ». ●

Nous remercions pour son accueil la Maison Bréguet, 8 rue Bréguet 75011 Paris.

4 choses à savoir sur Souleymane Bachir Diagne

1. Son rituel d'écriture
Quand il est habité par une idée, il peut écrire à tout moment : entre deux rendez-vous, dans un café ou encore dans un train. Tout au plus concède-t-il une affection particulière pour le matin et pour… les halls d'aéroport ! Voyageant souvent d'un continent à l'autre, il est très productif en attendant l'avion et durant le vol, lorsqu'il ne peut plus être interrompu par des messages ou des appels.

2. Son livre de chevet
Il lit beaucoup les journaux ! Mais quand les informations le déprime, il se replonge dans *Mahomet mystique et les quatre premiers khalifes* (1978). Ce traité de théologie soufie, écrit par Mouhammad al-Mounâwî, lui redonne toujours un peu d'espoir.

3. La personnalité qui l'a le plus influencé
Le philosophe Mohamed Iqbal a orienté toute sa pensée, mais « *la réalité est que je suis un fils à sa maman* ». Elle lui a transmis le courage d'aller de l'avant et de passer outre son trac. « *Notre mère, c'est la seule personne dont la compassion est infinie* », confie-t-il, soulignant que George Floyd, tué par des policiers et devenu un symbole du mouvement Black Lives Matter, avait appelé la sienne à l'aide dans ses tout derniers instants.

4. S'il n'avait pas été philosophe, il aurait été…
Journaliste ! « *Promis, je ne dis pas ça pour vous faire plaisir, mais je cultive une sorte de mystique du journaliste* », assure ce fan du film *Les Hommes du Président* (Alan Pakula, 1976), sur le scandale du Watergate. Très jeune, il était déjà attiré par l'enquête et le reportage. Le point commun avec la philosophie ? « *Sans doute le souci de la vérité.* »

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

L'IMAGE DU MOIS

LE PETIT PRINCE

Assis en majesté, Ozodbeck, arbore fièrement le costume éclatant cousu par sa mère pour le spectacle de son école de musique de Samarcande, à l'occasion de la fête nationale ouzbèke. Nœud papillon, chapeau, cape et sceptre ornés de fausse hermine... La tenue hétéroclite du garçon, qui emprunte des éléments aux différentes époques de l'histoire nationale, a frappé Hassan Kurbanbaev. «*Pour moi, ce costume symbolise les influences multiples l'Ouzbékistan moderne*», explique l'artiste, lauréat de la Bourse du Talent 2024 de Picto Foundation et de Photographie.com.

Cette photo prise en 2018 est l'une des premières captées par le photographe indépendant pour sa série intitulée «Sans titre (portrait de l'Ouzbékistan), 2018-2021». Pour ce projet, qui questionne l'identité et le patrimoine visuels de son pays, il en a parcouru pendant trois ans le territoire, rencontrant communautés rurales et urbaines. Situé sur l'ancienne Route de la soie, l'Ouzbékistan fut sous contrôle grec, turc, mongol, arabe, ou encore perse, avant de passer en 1868 sous domination russe. «*Les archives photographiques d'Asie centrale, comme celles de nombreux pays à l'histoire coloniale, ont été initialement façonnées par les voyageurs européens et l'élite militaire de l'Empire russe*», analyse l'artiste. À l'instar, par exemple, des images de Sergueï Prokudin-Gorsky, scientifique russe et pionnier de la photographie couleur missionné par le tsar Nicolas II. Sous l'ère soviétique, la photographie est devenue une arme redoutable au service de la censure. Depuis l'indépendance, elle est restée sous cloche. Récemment, la pression s'est relâchée. Profitant de cette ouverture, Hassan Kurbanbaev tente de faire entendre sa voix et connaître son pays sur la scène internationale. ● CÉCILE PELTIER

À VOIR « La photographie à tout prix, une année de prix photographiques » à la BnF (site François-Mitterrand, du 10 décembre 2024 au 30 mars 2025, Paris 13e).

©Hassan Kurbanbaev

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

Brèves de SAVOIR

L'ACTUALITÉ DE LA RECHERCHE EN SCIENCES HUMAINES

© Martin Harvey/Getty Images

ZOOLOGIE

LE LIEN SOCIAL, GAGE DE LONGÉVITÉ

Pour vivre longtemps, il vaut mieux entretenir ses relations sociales. Cette loi vient d'être démontrée par Roberto Salguero-Gómez, biologiste à l'université d'Oxford (Grande-Bretagne). Le chercheur a étudié un corpus de 152 espèces, allant des méduses aux humains, qu'il a classées selon un continuum de sociabilité : les animaux solitaires (par exemple les tigres), les grégaires (les gnous) les communautaires (les martins-pêcheurs), les coloniaux (les guêpes) et les sociaux (les abeilles, les suricates ou les éléphants). Seuls ces derniers vivent dans des groupes hiérarchisés et coopératifs : ils contribuent au soin des plus jeunes ou s'entraident face à un danger. Après avoir corrigé les effets de la masse corporelle, le biologiste montre que les espèces plus sociales retardent leur maturité et vivent plus vieilles que les autres. Cerise sur le gâteau : elles ont aussi plus de succès dans leur sexualité et leur vie reproductive. **HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ**

SOURCE Roberto Salguero-Gómez, « More social species live longer, have longer generation times and longer reproductive windows », *Philosophical Transactions of the Royal Society* B., vol. 379, 2024.

ÉCOLOGIE

Climat : beaucoup de lois pour rien ?

Au cours des 25 dernières années, plus de 1 500 politiques ont été mises en place à travers le monde pour réduire les émissions de gaz à effet de serre et limiter le réchauffement climatique. Mais avec quelle efficacité ? Modeste, révèlent des chercheurs d'Oxford et de l'Institut de Potsdam sur le climat. Seules 63 mesures ont contribué à une réduction significative des émissions de CO_2 (en moyenne, de 19,4 %). La recette gagnante : adopter plusieurs réformes complémentaires. Prises seules, les subventions ou les réglementations ont, peu d'effets. Combinées à d'autres – comme l'interdiction progressive du chauffage aux énergies fossiles –, elles peuvent voir leur efficacité doubler.

À une exception près : les politiques de tarification, comme la taxe carbone. « *C'est la seule politique qui puisse à elle seule réduire les émissions d'un secteur* », écrivent les auteurs. Son impact varie cependant selon les contextes économiques : dans les pays dits en développement, il est plus efficace dans un premier temps de subventionner l'achat de nouveaux produits ou de technologies moins polluantes.

© China Photographer/Getty Images

En adoptant les mesures jugées les plus efficaces, les 41 pays étudiés pourraient réduire leurs émissions de gaz à effet de serre de 26 % à 41 %. Pas suffisant toutefois, car pour respecter les Accords de Paris et limiter à 1,5° le réchauffement planétaire d'ici 2100, quatre fois plus d'efforts sont nécessaires. **ADÈLE CAILLETEAU**

SOURCE Annika Stechemesser *et al.*, « Climate policies that achieved major emission reductions. Global evidence from two decades », *Science*, n° 6711, 22 août 2024.

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

NEUROSCIENCES

Sortir de soi pour aller vers l'autre

Imaginez-vous flottant hors de votre corps, observant le monde sous un tout autre angle. Un scénario improbable ? Il est pourtant vécu par environ 15 % de la population. Ces *Out of Body Experience* résultent d'un état de conscience modifié. Elles peuvent survenir spontanément ou être provoquées par des situations extrêmes : expériences de mort imminente, privation sensorielle, hypnose ou usage de substances psychédéliques. Selon des études, ce type d'expérience pourrait avoir un effet inattendu : augmenter significativement l'empathie et transformer profondément nos relations aux autres.

Une méta-analyse menée par des psychiatres et neuroscientifiques de l'université de Virginie suggère que ce phénomène s'expliquerait par la dissolution de l'ego, un état où les frontières entre l'individu et le monde s'effacent. Sur le plan neurobiologique, cette dissolution serait liée à l'activité de la jonction temporo-pariétale, une région du cerveau impliquée entre autres dans la distinction entre soi et l'environnement. Une réduction de cette activité, observée lors de ces expériences, serait à l'origine de la perte du sentiment de soi. Cette dissolution favoriserait une meilleure compréhension des états émotionnels d'autrui, renforçant ainsi l'empathie.

Les expériences extracorporelles sont imprévisibles et donc difficiles à étudier. Ce qui, bien qu'on puisse les reproduire en laboratoire *via* des techniques d'hypnose ou de réalité virtuelle, limite la portée des résultats obtenus. De là à conseiller cette méthode pour cultiver l'empathie de manière intentionnelle, nous n'y sommes pas encore. Cette étude ouvre toutefois de nouvelles recherches. Et si, pour mieux comprendre les autres, il suffisait de sortir un instant de soi-même, littéralement ? SYBILLE BULOUP

SOURCES Marina Weiler *et al.*, « Exploring the transformative potential of out-of-body experiences: A pathway to enhanced empathy », *Neuroscience & Biobehavioral Reviews*, vol. 163, 2024.

© Sdominick/Getty Images

© Bettmann/Getty Images

SANTÉ MENTALE

Ils voient leur vie sous-titrée

Les synesthètes associent inconsciemment une couleur à des lettres, un parfum à des musiques, un goût à des chiffres… Un nouveau type, dit « *ticker tape* », du nom des bandeaux déroulants sur lesquels défilaient jadis les informations dans les salles de courtage, intrigue les chercheurs depuis une dizaine d'années. Dans ce cas, les mots entendus sont transcrits spontanément dans le champ visuel, de manière partielle ou en intégralité, statiques ou dynamiques, un peu à la manière d'un sous-titrage. Cette forme très rare est documentée depuis une dizaine d'années par l'équipe de Laurent Cohen à l'Institut du cerveau (Paris). Leurs récentes observations par neuro-imagerie montrent la suractivation de zones cérébrales impliquées dans la parole mais aussi dans le traitement de la forme visuelle des lettres et des mots écrits… lesquelles sont aussi anormalement actives en cas de dyslexie ! Mais les phénomènes sont si complexes qu'il est encore trop tôt pour préciser leurs points communs.

Toutes les formes calligraphiques usuelles sont possibles dans la synesthésie *ticker tape* : lettres manuscrites, dactylographiées, en gras, et même sous forme de bulle de bande dessinée s'échappant de la bouche de l'interlocuteur. Les propos de plusieurs personnes peuvent se voir transcrits simultanément. Même les bruits environnants sont parfois rapportés : « *ha ha* », « *miaou* »… Il est d'autant plus difficile d'y échapper que la personne synesthète peut voir surgir le texte de ses propres pensées ! JEAN-FRANÇOIS MARMION

SOURCE Fabien Hauw, Benoît Béranger et Laurent Cohen, « Subtitled speech : the neural mechanisms of ticker-tape synaesthesia », *Brain*, n° 147, avril 2024.

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

MA THÈSE EN 3 POINTS

© Coll personelle

MANON WALIN

Vivre avec les morts de la guerre d'Algérie

Comment l'État et les familles ont-ils réagi à la mort d'au moins 25 000 soldats français entre 1954 et 1962, et comment font-ils vivre leur mémoire depuis 70 ans ? L'historienne Manon Walin a enquêté avec sensibilité sur cette question longtemps restée taboue.

1. L'ORIGINE

Une histoire familiale

Mes deux grands-pères ont fait la guerre d'Algérie. L'un, appelé du contingent, n'en parlait quasiment pas, peut-être parce que nous ne posions pas assez de questions. L'autre, militaire de carrière, en parlait de manière très stratégique, un peu comme un film de guerre : il n'y avait jamais de morts dans ses histoires. Cette période m'intéressait donc, et comme j'avais aussi été marquée par un article de Stéphane Audoin-Rouzeau intitulé « Qu'est-ce qu'un deuil de guerre ? », j'ai décidé de travailler sur les soldats français tués en Algérie, dont le nombre est évalué entre 25 000 et 30 000. Je me suis retrouvée, moi dont aucun membre de la famille n'était mort là-bas, à porter la parole de gens qui y avaient perdu des proches, ce qui m'a poussée à aller au bout, même dans les moments de doutes.

2. MA MÉTHODE

À la recherche des proches

J'ai commencé à travailler au milieu des années 2010, à une période où les archives, y compris les dossiers nominatifs des soldats tués, étaient assez facilement accessibles – des restrictions d'accès estampillées « secret-défense » sont intervenues depuis. Pour mes entretiens, j'ai choisi de travailler sur le Calvados, mon terrain de master, la Seine-Maritime, la Meurthe-et-Moselle, pour des raisons familiales, et les Bouches-du-Rhône, où arrivaient les dépouilles des soldats tués. J'ai cherché des listes de ces victimes puis je suis partie de l'annuaire pour contacter, par lettre, des membres de leur famille. J'ai ainsi réalisé une grosse trentaine d'entretiens, pour l'essentiel avec des frères et sœurs de ces soldats. Souvent, ils avaient sorti des archives de l'époque, des photos, des souvenirs… J'essayais le plus possible de les mettre à l'aise en leur faisant parler d'abord de leur jeunesse avec le disparu avant de passer à leur vécu de la guerre d'Algérie.

3. MES RÉSULTATS

Une mémoire encore à vif

Une vision binaire consisterait à dire que l'État et la société s'opposaient sur le traitement des morts en Algérie comme des morts de guerre, mais c'est plus compliqué que cela : les ministères de l'Intérieur ou de l'Information voulaient entretenir la fiction d'une simple « opération de maintien de l'ordre », mais les ministères des Armées et des Anciens Combattants ont voulu traiter ces soldats comme des morts de guerre, en imposant par exemple des obsèques publiques en présence de représentants de l'État et de l'armée. Après 1962, la mémoire de ces morts a d'abord été portée par les associations d'anciens combattants, puis par les pouvoirs publics au niveau local, et enfin par l'État avec la reconnaissance officielle en 1999 de l'existence d'une « guerre d'Algérie ». Malgré cela, les familles des soldats tués comparent leur situation avec celle des morts des deux guerres mondiales ou avec les cérémonies nationales en l'honneur des soldats morts en Afrique aujourd'hui : « *Et nous, pourquoi on n'a pas eu ça ?* » J'ai ressenti une énorme souffrance, une envie de rendre cette histoire publique. J'ai aussi vu comment ces familles laissaient les morts vivre avec elles à travers des rituels : les morts restent présents pour les vivants. **PROPOS RECUEILLIS PAR JEAN-MARIE POTTIER**

THÈSE « Mourir pour la France en Algérie : armée, État et familles face aux morts de l'armée française pendant la guerre d'Algérie (1954 - années 2010) », sous la direction de Raphaëlle Branche à l'école doctorale « Espaces, Temps, Cultures » de l'université Paris-Nanterre, avril 2024.

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

© Bettmann/Getty Images

Le général Franco en 1947.

MÉMOIRE

« Franco, ce héros » : l'Espagne face à une offensive révisionniste

Depuis un peu plus d'un quart de siècle, des polémistes espagnols piqués d'histoire s'attachent à réhabiliter le régime de Franco (1936-1975). Leur audience se bornait traditionnellement aux milieux identitaires et catholiques réactionnaires. Toutefois, un d'entre eux, Pío Moa, a connu à partir des années 1990 un succès éditorial et médiatique inédit, ouvrant la voie à un déferlement de thèses révisionnistes dans le débat public. Défendre une dictature fasciste réclame de la méthode, et celle de ces auteurs n'a rien à voir avec celle de la science historique. Ces nostalgiques du franquisme écartent en effet les sources qui les contredisent et tordent le sens de celles qu'ils sélectionnent. Et passent sous silence tous les témoignages et les travaux historiques qui feraient s'effondrer leur argumentaire, préférant reprendre à la lettre la propagande du régime du Caudillo. Les universitaires espagnols ont réagi rapidement pour démontrer la supercherie de ces « pseudo-historiens ». En retour, ceux-ci ont accusé l'université d'avoir détruit l'histoire nationale pour la remplacer par une histoire « officielle » de gauche. Toute ressemblance ne saurait être fortuite : la France et d'autres pays européens ont connu depuis ce que l'Espagne avait expérimenté avant eux.

Dans un dossier récent de la revue historique *20 & 21* consacré à l'analyse du cas espagnol, les auteurs montrent les similitudes entre les différents mouvements de réhabilitation des dictateurs. L'offensive mémorielle vient toujours d'auteurs d'extrême droite soutenus par des médias et maisons d'édition du même bord. Pétain (qu'Éric Zemmour ou Jean-Marie Le Pen ont cherché à défendre) comme Franco ou Mussolini sont présentés comme des sauveurs ayant épargné bien des souffrances à leur peuple. Chaque fois, les faussaires de l'histoire inversent les responsabilités en accusant les résistants antifascistes d'être les véritables criminels sanguinaires. Pour les chercheurs, ce phénomène coïncide partout avec une offensive idéologique visant à mener l'extrême droite au pouvoir. De l'Espagne à la Hongrie, on assiste à une convergence des révisionnistes, des nationalistes et des complotistes contre les sciences et les savoirs critiques. Une stratégie appliquée avec succès par l'*alt-right* américaine et qui prospère aussi de notre côté de l'Atlantique. THIBAULT LE HÉGARAT

SOURCE Pierre Salmon *et al.*, « Les faussaires de l'histoire contre la démocratie. Quelques réflexions à partir du cas espagnol », *20 & 21. Revue d'histoire*, n° 161, 2024/1.

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

© Coll. personnelle

PORTRAIT DE CHERCHEUR

LUDOVIC SLIMAK
RÉÉCRIRE la préhistoire

Le parcours de cet archéologue passionné est à l'image de ses travaux : iconoclaste. Après avoir développé une nouvelle vision de Néandertal, il s'attaque à l'épopée de *Sapiens*, espèce rêveuse, insatisfaite et foncièrement prédatrice... ROMAIN PIGEAUD

Né en 1973 à Romans-sur-Isère (Drôme), **Ludovic Slimak** soutient sa thèse de doctorat, « Les dernières expressions du moustérien entre Loire et Rhône » à l'université d'Aix-Marseille en 2006. Après un passage par Stanford, il est recruté au CNRS en 2007. Il est l'auteur de plusieurs ouvrages dont *Néandertal nu*, *Le Dernier Néandertalien* et *Sapiens nu. Le premier âge du rêve* (chez Odile Jacob, 2022, 2023 et 2024).

« *J'écris comme un peintre impressionniste, par touches, en suivant des idées qui en amènent d'autres...* » Ainsi raisonne Ludovic Slimak, préhistorien épris de liberté à l'origine d'une théorie nouvelle sur Néandertal. Le parcours de cet iconoclaste est à l'image de sa pensée : hors cadre. Ludovic Slimak grandit, après la séparation de ses parents, entre une cité HLM de Martigues où il se confronte à la misère, et le Vercors, chez son père forestier. De cette « *enfance schizophrénique* », il garde une passion pour la montagne et un « *profond désir de liberté* ». Collégien, il sèche les cours pour construire des cabanes dans la garrigue. Après la troisième, il s'oriente vers l'enseignement agricole, mais s'ennuie ferme. Lui qui fouille depuis l'âge de 12 ans réalise que sa vocation, c'est l'archéologie : « *Les études m'ont alors rattrapé...* » plaisante-t-il. Au début des années 1990, il choisit l'histoire à l'université de Pau, avant d'obtenir son transfert à Aix-en-Provence. Le voilà sur les rails, jusqu'au doctorat. Il peut alors se livrer à sa passion : Néandertal, « *la créature* » fascinante dont il découvre l'habileté technique en étudiant des outils et des ossements à Moula-Guercy, un site néandertalien ardéchois : « *C'est une humanité autre, en dehors du réseau* Sapiens, *qui nous ouvre les yeux vers un autre monde* », résume-t-il. Les temps sont durs, pourtant : pour financer ses études, il joue de la cornemuse dans les rues et

Délivré à 353101 le 1/25/2025, 9:29:08 PM

se produit avec un groupe de rock celtique… marseillais. «*Aujourd'hui, ce n'est plus possible de démarrer un doctorat sans financement préalable: c'est dommage.*»

Trois fées se penchent alors sur son berceau: les archéologues Alban Defleur, fouilleur du site de Moula-Guercy (Ardèche), Jean-Michel Geneste, ancien conservateur de Lascaux, et Jean Combier, spécialiste des gorges de l'Ardèche. En 1999, le doctorant publie son premier article scientifique dans le bulletin de la Société préhistorique française. Le premier d'une longue série. Cinq ans plus tard, il soutient enfin sa thèse: «Les dernières expressions du moustérien entre Loire et Rhône». La machine est lancée. En 2005, il décroche une bourse postdoctorale de la fondation Fyssen, passe plus de six mois sur le terrain, approfondit sa connaissance du mode de vie des groupes de chasseurs-cueilleurs néandertaliens et publie beaucoup. Cette ardeur finit par payer: en 2007, il est recruté par le CNRS, à Toulouse.

«SLIMAKERIES»

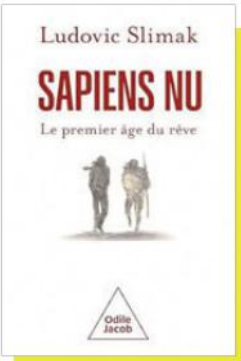
Le plus dur l'attend: convaincre la communauté scientifique de la validité de ses théories. Les interprétations qu'il donne de ses fouilles suscitent le doute parmi ses pairs. Libres et dissonantes, elles sont parfois qualifiées de «slimakeries». Car Ludovic Slimak redéfinit notre perception de Néandertal et de ses liens réels ou supposés avec *Homo sapiens*, qui le remplacera autour de -35 000 ans. Selon lui, il faut cesser d'envisager notre cousin néandertalien comme notre *alter ego*: il s'agissait d'une humanité différente, plus respectueuse de la nature.

Le cœur de la bataille: la grotte Mandrin en Ardèche, dont il dirige les fouilles depuis 1998. Grâce à son obstination, ce site va devenir central dans l'étude de ce qu'on appelle aujourd'hui le «Paléolithique récent initial», qui voit deux humanités (Néandertal et *Sapiens*) cohabiter puis se succéder. Entre les couches moustériennes, attribuées à Néandertal, et les couches aurignaciennes, dues à *Homo sapiens*, l'équipe découvre une couche «néronienne» contenant des lames, des lamelles, et des petites pointes, qui sous-tendent une probable utilisation de l'arc, entre -56 800 et -51 700 ans. Une révolution alors qu'on situe d'habitude son invention 10 000 ans avant notre ère! Enfin, la découverte d'une dent de lait d'un jeune *Homo sapiens* est la preuve que les Néroniens seraient des humains anatomiquement modernes, qui auraient atteint la vallée du Rhône bien plus tôt qu'on le pensait, autour de -54 000 ans.

En 2015, l'équipe met au jour les restes conséquents d'un Néandertalien: une première en France depuis 1979! Surnommé «Thorin», en hommage à Tolkien, il aurait été enterré entre -50 000 et -45 000 ans, alors que *Sapiens* investissait son territoire. Après bien des péripéties, Ludovic Slimak est parvenu à obtenir le génome de Thorin. Il est très proche de celui d'un autre spécimen retrouvé en 1848 à Forbe's Quarry (Gibraltar). Leur patrimoine génétique semble avoir divergé des autres groupes néandertaliens il y a 105 000 ans: «*Thorin appartient à une population venue de Gibraltar et qui a passé 50 000 ans sans échanger un seul gène avec les autres Néandertaliens, dont certains vivaient à quelques dizaines de jours de marche*», explique-t-il. Cet isolement aurait-il pu faciliter l'extinction de Néandertal face à des *Sapiens* à la démographie galopante? C'est une hypothèse à creuser.

Ces découvertes suscitent des controverses parmi les préhistoriens: comme savoir si la dent de lait attribuée à *Sapiens* ne pourrait pas descendre de la couche aurignacienne supérieure? Il faudrait en trouver d'autres pour être sûr que le Néronien est bien l'œuvre de *Sapiens*. Peu disert, Ludovic Slimak, lui, préfère se concentrer sur ses fouilles et les questionnements métaphysiques qu'elles suscitent. La dernière en date: pourquoi *Sapiens*, apparu vers 300 000 ans, a-t-il attendu 250 000 ans pour produire les premières œuvres graphiques qui puissent s'apparenter à de l'art? Pour l'archéologue, ce déclic n'est pas lié, comme on a pu le penser à une mutation génétique: «Sapiens *ne peut être réduit ni à sa chair ni à ses os. Ce sont nos visions du monde qui ont basculé.*» Il aurait alors connu un «*bouleversement de ses imaginaires*», le transformant en une créature dominatrice, exploitant les ressources naturelles, oubliant d'où elle venait: «*L'homme est la seule créature qui refuse d'être ce qu'elle est*», affirme-t-il. Voilà qui devrait susciter de nouveaux débats! ●

«Pour financer ses études, il joue de la cornemuse dans les rues et se produit avec un groupe de rock celtique… marseillais.»



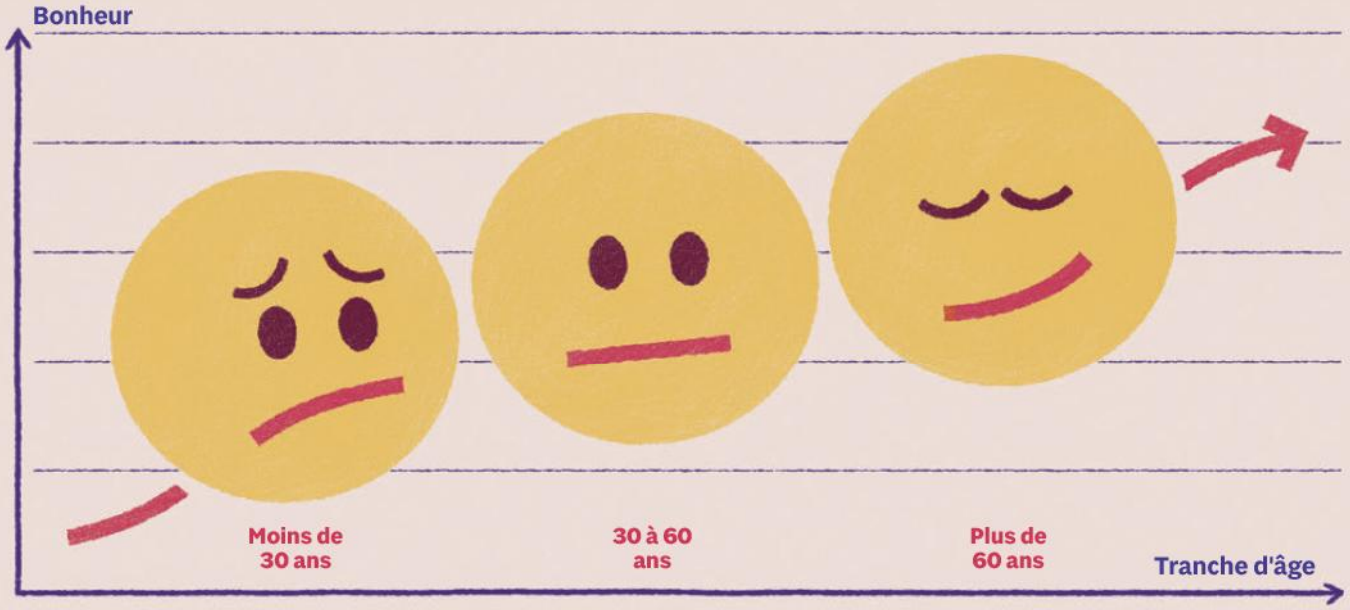
Sapiens nu. Le premier âge du rêve

Ludovic Slimak tend un miroir peu flatteur: nous sommes responsables de la disparition de Néandertal et nous ne finirons jamais de nous le reprocher. Avec notre cousin a disparu un rapport respectueux à la nature, une façon de vivre au monde que nous ne retrouverons plus que dans notre imaginaire. Une lecture que complète un documentaire, *Thorin le dernier néandertalien* (Pascal Cuissot, 2024), où sont évoquées les dernières découvertes de Ludovic Slimak, notamment la longue quête pour faire parler les ossements découverts à Mandrin. Une enquête haletante. **R.P.**

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

C'EST QUAND LE BONHEUR ?

Texte : JEAN-MARIE POTTIER - Illustration : JÉRÉMIE LUCIANI.



Une « crise du milieu de vie » en voie de disparition ?

L'économiste David Blanchflower a récemment remis en cause l'existence, qu'il a longtemps défendue, de la *midlife crisis*, la « crise de la cinquantaine ». Le niveau de bonheur selon l'âge ne dessinerait plus une courbe en forme de U, avec des jeunes et des retraités bien plus heureux que les quinquagénaires. Il présenterait désormais une pente ascendante : les jeunes seraient les plus malheureux.

Des courbes différentes selon les régions

Selon le dernier *World Happiness Report*, la courbe du bonheur prendrait cette forme de pente ascendante en Amérique du Nord et en Océanie et se serait aplatie en Europe occidentale.
La « courbe en U » survivrait en Asie, en Afrique et au Moyen-Orient ; en Europe de l'Est, la courbe suivrait au contraire une pente descendante.

Des comportements suicidaires en hausse chez les jeunes

Parmi les indices de ce retournement figure la hausse, dans certains pays, du taux de suicide chez les jeunes. En France, selon les pouvoirs publics, ce dernier a par exemple quasiment doublé entre 2020 et 2022 chez les femmes de moins de 20 ans en raison d'une « *dégradation importante de la santé mentale* » d'une partie d'entre elles.

Les jeunes femmes plus mal loties

Dans les pays les plus développés, les jeunes femmes de moins de 25 ans feraient d'ailleurs souvent part, depuis le milieu des années 2010, d'un niveau de bien-être inférieur et de davantage d'émotions négatives (anxiété, dépression…) que leurs homologues masculins.

La faute au portable ?

Une récente étude mondiale du Sapien Labs a pointé une corrélation entre l'âge d'acquisition du premier smartphone ou tablette et l'intensité des problèmes psychologiques (pensées suicidaires, sentiments de culpabilité…) chez les jeunes adultes. Une corrélation qui ne signifie pas causalité, mais interroge l'impact des nouvelles technologies sur la constitution des liens sociaux.

SOURCES David G. Blanchflower, Alex Bryson et Xiaowei Xu, « The Declining Mental Health of the Young and the Global Disappearance of the Hump Shape in Age in Unhappiness », NBER working paper, avril 2024 ; University of Oxford: Wellbeing Research Centre, *World Happiness Report 2024* ; Sapien Labs, « *Age of First Smartphone/Tablet and Mental Wellbeing Outcomes* », mai 2023 ; Drees, « *Les causes de décès en France en 2022 : recul du Covid-19 et hausse des maladies respiratoires* », octobre 2024.

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

© Morsa Images/Getty Images

ÉCONOMIE

Le télétravail, c'est la santé !

Dans le sillage d'autres géants de l'économie, le PDG d'Amazon, Andy Jassy, a annoncé en septembre la suppression des deux jours de télétravail hebdomadaires octroyés jusqu'ici à 300 000 employés de l'entreprise. Une décision qui n'a pas manqué de provoquer des interrogations parmi les observateurs hexagonaux : serait-ce la fin du télétravail ? En France, la pratique, qui s'est développée, notamment parmi les cadres, est plébiscitée : alors que près d'un salarié sur cinq a télétravaillé au moins un jour par semaine en 2023, un cadre sur deux envisagerait de démissionner en cas de suppression de cette modalité selon l'Association pour l'emploi des cadres (Apec).

Une enquête récente de la Dares montre que la formule reste trop limitée au goût des salariés français : si près de 40 % d'entre eux estiment occuper un emploi compatible avec le télétravail, les deux tiers seulement en bénéficient effectivement. Si seuls 11 % des télétravailleurs aimeraient retrouver davantage de présentiel, près des trois quarts des salariés privés de télétravail aimeraient à l'inverse pouvoir sauter le pas.

Les télétravailleurs saluent globalement un impact positif sur leurs conditions de travail. D'abord, grâce à une plus grande autonomie : un tiers des personnes interrogées considèrent qu'il est plus facile de s'organiser à domicile, contre 3 % seulement à penser l'inverse. Le travail à la maison, où ils sont moins souvent interrompus dans leur tâche et se sentent moins sous pression, est vécu avec moins d'intensité. Pour autant, ils n'échappent pas au contrôle de leur hiérarchie. En revanche, à distance ils se sentent moins soutenus par leurs supérieurs comme par leurs collègues.

Sur le plan personnel, le télétravail, qui permet une plus grande disponibilité au sein du foyer, offre une meilleure articulation entre les sphères professionnelle et privée. C'est aussi semble-t-il un facteur de bonne santé, puisque les télétravailleurs déclarent moins fréquemment que les autres des difficultés dans ce domaine. **RENAUD CHARTOIRE**

SOURCE Mikael Beatriz et Louis Erb, « Le télétravail améliore-t-il les conditions de travail et de vie des salariés ? », *Dares analyses*, n° 65, 5 novembre 2024 (en ligne).

DÉMOCRATIE

De l'hypocrisie en Amérique

Le retour de Donald Trump à la Maison-Blanche, quatre ans après la tentative d'insurrection du 6 janvier 2021, a ranimé le débat sur l'érosion de l'attachement à la démocratie aux États-Unis. Pour les politistes Levente Littvay, Jennifer McCoy et Gábor Simonovits, « *les Américains disent qu'ils veulent la démocratie, et pourtant ils continuent d'approuver des comportements politiques qui érodent les normes démocratiques existantes* ». Et par « les Américains », ils entendent ceux des deux camps : à partir de sondages menés entre 2008 et 2021, c'est-à-dire sous les présidences Bush Jr., Obama, Trump et Biden, ils constatent que le soutien à des mesures de type autoritaire (la mise à l'arrêt des travaux du Congrès sur ordre du Président, la gouvernance par décrets présidentiels, le redécoupage des circonscriptions par la majorité…) s'avère systématiquement plus fort chez les sympathisants du parti au pouvoir, même s'il se révèle généralement un peu plus élevé chez les républicains que chez les démocrates. Ce phénomène, que les trois chercheurs nomment « *hypocrisie démocratique* », s'inscrit notamment dans un contexte de forte polarisation idéologique, qui alimente une frustration croissante envers l'inefficacité du pouvoir législatif ainsi qu'un respect en berne pour les institutions. **J.-M.P.**

SOURCE Levente Littvay, Jennifer L. McCoy et Gábor Simonovits, « It's not just Trump: Americans of both parties support liberal democratic norm violations more under their own president », *Public Opinion Quarterly*, octobre 2024.

© Tetra Images/Getty Images

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

HANDICAP

Le tiers-temps est-il vraiment utile aux élèves ?

La possibilité de bénéficier d'un temps additionnel (ou tiers-temps) aux examens est un des aménagements les plus fréquemment proposés aux élèves en situation de handicap. Mais cette mesure consensuelle et peu coûteuse est-elle toujours profitable aux enfants ? Telle est la question à laquelle se sont attaquées deux chercheuses américaines qui ont exploité les données des évaluations nationales en maths réalisées en fin de collège. Elles ont sélectionné un échantillon de 2 500 élèves répartis en trois catégories : ceux ayant droit à un tiers-temps et qui l'ont utilisé, ceux y ayant droit mais qui n'y ont pas eu recours, et les élèves sans tiers-temps ne relevant pas du champ du handicap. Contre toute attente, la comparaison montre que l'écart de performance entre les bénéficiaires de ce temps additionnel et leurs camarades est plus important lorsque le dispositif est utilisé que lorsqu'il ne l'est pas, où les résultats entre les groupes sont alors comparables. Un signe selon les chercheuses que le tiers-temps ne devrait pas être vu comme la panacée et qui plaide pour un meilleur ciblage des élèves les plus susceptibles d'en bénéficier. Une mise en garde d'autant plus importante que des travaux antérieurs ont montré la présence d'effets pervers, notamment pour les enfants souffrant de TDA/H, chez qui le tiers-temps pouvait susciter une forme d'évitement ou aggraver la distraction. **BÉATRICE KAMMERER**

SOURCE Sara E. Witmer *et al.*, « The extended time test accommodation conundrum. Accessing test process data to help improve decision-making », *Journal of Applied School Psychology*, vol. 40, 2024/4.

© Wundervisuals/Getty Images

ÉDUCATION

Au secours, mon collège est en zone prioritaire !

Allouer plus de moyens aux élèves des secteurs les plus défavorisés, telle est la philosophie des dispositifs d'éducation prioritaire, impulsés dès les années 1980 et complétés à partir de 1996 dans le cadre de la politique de la ville, par les « zones urbaines sensibles » rebaptisées depuis « quartiers prioritaires ». Si ces initiatives de discrimination positive visent une meilleure justice sociale, elles comportent aussi des effets pervers, tels qu'une stigmatisation des établissements scolaires visés. Pour mieux comprendre les répercussions de ce phénomène, deux chercheuses en économie ont analysé le contournement de la carte scolaire à l'entrée en sixième par les parents dont le quartier venait d'être étiqueté. Pour ce faire, elles ont exploité les données des territoires impactés par la réforme 2014 de la politique de la ville, qui avait redessiné le contour des zones prioritaires sans toutefois modifier la carte scolaire. Leurs résultats montrent que la labélisation d'un quartier comme « prioritaire » est associée à une baisse significative (de 3,5 points de pourcentage) de la proportion de parents scolarisant leur enfant de sixième dans le collège de secteur. Encore observable cinq ans après la mise en place de la réforme, cet évitement touche toutes les catégories de population, même si les modalités varient : les catégories favorisées auront ainsi plus souvent tendance à inscrire leur enfant dans le privé (+ 3,6 %), tandis que les classes populaires se tourneront plutôt, *via* des dérogations, vers des établissements publics situés hors du périmètre des politiques de la ville (+ 4,8 %). Toutefois, aucune fuite similaire ne s'observe chez les enfants déjà scolarisés dans un de ces collèges, confirmant ainsi que l'évitement parental relève d'abord d'une crainte plutôt que d'une réelle dégradation de l'environnement scolaire. **B.K.**

SOURCE Manon Garrouste et Miren Lafourcade, « L'évitement scolaire : un effet "boomerang" de la labélisation en politique de la ville ? », note n° 110 de l'Institut des politiques publiques, octobre 2024 (en ligne).

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

© Thomas Barwick/Getty Images

SOCIOLOGIE

Se reconvertir dans l'artisanat, un signe de distinction

Un docteur en physique devenu charpentier, une collaboratrice parlementaire reconvertie en fromagère ou un officier de la marine marchande désormais serrurier… Sur le papier, ces reconversions de diplômés vers des métiers d'artisanat moins qualifiés ont un air de déclassement volontaire. Mais à y regarder de plus près, pas tout à fait, montre Antoine Dain. Le sociologue du travail met en lumière le « *travail de requalification* » fourni par les reconvertis dans des métiers de l'artisanat pour faire valoir la spécificité de leur façon d'exercer : par exemple, en valorisant et en « éduquant » les clients à l'usage de produits jugés meilleurs (farines bio pour les boulangers, bois issus de forêts non industrielles pour les charpentiers) ou en mettant en scène leur activité (décoration soignée, accès visuel à l'espace de production). Ces stratégies de distinction créent de nouveaux clivages au sein de ces professions. **A.C.**

SOURCE Antoine Dain, « Des professions dans l'ascenseur social ? Reconversions et requalifications dans l'artisanat », *Sociologie du travail*, vol. 66, 2024/3.

VRAI OU FAUX ?

« Il y a six voyelles en français »

On les a toutes apprises à l'école : « a, e, i, o, u », sans oublier cet étrange « y » qui semble faire exception à la règle. Selon les spécialistes en sciences du langage, la langue française compte en réalité une quinzaine de voyelles. Il n'y a pas de nombre exact ; il varie en fonction des accents régionaux ou même des générations. Concrètement, « ou » et « on » sont aussi des voyelles, quand « é » et « è » sont différentes de « e » et représentent d'autres voyelles à part entière.

Cela est lié à leur définition : les linguistes parlent de « voyelle » lorsque l'air s'écoule sans obstacle à travers le conduit vocal. À l'inverse pour faire un « p » ou un « s » par exemple, il faut toujours plus ou moins obstruer le passage – avec les lèvres, la langue ou encore les dents… Certains cas sont plus ambigus comme le « w » qui tend vers le « ou » lorsqu'on l'isole. On parle alors de « semi-voyelle ». **FABIEN TRÉCOURT**

COMMUNICATION

Chasseur, fouineur ou danseur : quel internaute êtes-vous ?

Des chercheurs américains ont analysé les comportements de près de 490 000 utilisateurs de l'application mobile de Wikipédia, répartis dans 50 pays. Ils ont reconstitué les « réseaux de connaissance » de chaque lecteur en retraçant leur parcours de navigation. Ce travail met en évidence trois styles de curiosité : le *chasseur*, qui cible des informations spécifiques sur une thématique précise, construisant un réseau dense et ciblé ; le *fouineur*, qui explore sans but précis, générant un réseau large et diversifié ; et le *danseur*, caractérisé par une curiosité créative, connectant des domaines inattendus et éloignés pour produire de nouvelles idées. Ainsi, contrairement au chasseur ou au fouineur, le danseur n'adopte pas une quête méthodique ou une exploration aléatoire : il invente de nouvelles trajectoires intellectuelles.

Il semblerait que les styles de curiosité soient influencés par des facteurs socioéconomiques, géographiques, mais aussi culturels. Les réseaux du fouineur, très présents dans les pays nordiques, sont associés à des émotions positives et à une plus grande égalité éducative et de genre. À l'inverse, les réseaux restreints du chasseur – prédominants au Bangladesh ou en Inde – sont souvent liés à des états émotionnels négatifs et à des contextes inégalitaires. Ces résultats montrent l'adaptation de la curiosité à l'environnement et l'importance des politiques publiques pour la stimuler. **S.B.**

SOURCE Dale Zhou *et al.*,« Architectural styles of curiosity in global Wikipedia mobile app readership », *Science Advances*, 24 octobre 2024.

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

La gourde

Un objet en dit parfois plus qu'un long discours sur les métamorphoses de la société. CÉCILE PELTIER

© Yevgen Romanenko/Getty Images

Objet millénaire, la gourde ferait son grand retour. Elle cristallise plusieurs valeurs de notre temps : écologie, mobilité, individualisme.

En plastique fantaisie, en inox bleu, ornée de dinosaures, sportive ou sobre. Aliénor, 10 ans, possède une quinzaine de gourdes : « *Je fais la collection.* » Elle n'est pas la seule : sur les réseaux sociaux, des influenceurs comparent les mérites respectifs de leurs gourdes préférées. Ils s'arrachent la Stanley Cup, une gourde thermos de 1,2 litre, initialement conçue… pour les travailleurs !

DE L'OUTRE À LA GOURDE ÉCOLO

Mais comment expliquer cet engouement ? Le mot « gourde » est issu du latin « *cucurbita* », qui désigne une courge évidée, utilisée comme récipient. L'objet est multimillénaire. À la préhistoire, il était fabriqué en peau d'animal (outre) ou à base de calebasses. On a retrouvé des gourdes en céramique dans des tombes chypriotes vieilles de 2 500 ans, en terre cuite dans les îles ioniennes (- 6000 avant notre ère) ou en bronze chez les Celtes (- 800 à - 450)… « *Au Moyen Âge, la gourde mérovingienne est réservée à la liturgie et au culte des morts. Mais à partir du 14e siècle, elle devient un objet du quotidien* », explique l'archéologue Pierre Mille. Pendant des siècles, elle accompagne pèlerins, militaires et moissonneurs dans leurs déplacements. « *Aux époques moderne et contemporaine, la gourde est largement diffusée parmi les classes laborieuses* », poursuit-il. Au 20e siècle, avec le développement du sport et des loisirs, elle s'invite dans la panoplie de l'alpiniste, puis du campeur.

Ringardisée par l'avènement de la bouteille en plastique, elle fait son grand retour au 21e siècle avec la montée des préoccupations environnementales. Elle témoigne aussi de notre frénésie pour le sport, notamment de plein air : vélo, escalade, randonnée, etc. Au-delà d'un simple contenant, elle est un signe distinctif des promoteurs d'un mode de vie sain et écolo, et un accessoire de mode. Les marques ont développé une vaste gamme de modèles répondant à une demande de personnalisation et de performance, comme ces gourdes avec capteurs intégrés qui vous rappellent… de boire ! De quoi nous pousser à renouveler sans cesse ce produit théoriquement durable. Alors, écolo la gourde ? À condition de ne pas trop céder aux tentations.

9,7 milliards de dollars

C'était le poids du marché mondial des gourdes en 2023 selon une étude publiée en octobre 2024 par le cabinet Market.us. Il devrait augmenter de 4,8 % entre 2024 et 2033 pour atteindre 15,5 milliards de dollars.

Un phénomène mondial

Le succès de la gourde est mondial. La zone Asie-Pacifique constitue le premier marché (40,6 %), selon une enquête récente du cabinet Transparency Market Research. Elle devrait connaître une croissance importante dans les années à venir sous l'effet de l'urbanisation et de la montée des préoccupations en matière de santé et d'environnement. En Europe, le marché est essentiellement tiré par les progrès de la conscience environnementale, tandis qu'en Amérique du Nord il bénéficie davantage de l'explosion des sports de plein air et du goût des consommateurs pour la customisation…

À LIRE

- Pierre Mille, *Quelle gourde ! Histoire d'un récipient singulier*, Centre jurassien du patrimoine, 1999.
- « Reusable Water Bottles Market », Market.us, en ligne, octobre 2024.
- Transparency Market Research, « Reusable Water bottle market outlook », 2022.

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

QUI A INVENTÉ… ?

LE ROND-POINT

© Ministère de la Culture-Médiathèque du patrimoine et de la photographie, Dist. GrandPalaisRmn/Atelier de Nadar

Reconnaissables à leurs sculptures monumentales en forme de donut, de dinosaure ou encore de bouchon à vin, ils sont un des symboles de nos entrées de villes. Avec un rond-point en moyenne pour 1 000 habitants, soit quelque 65 000 en tout selon l'*Atlas des mobilités et des transports* (Autrement, 2023), la France s'impose comme une des championnes au monde du genre. Éric Alonzo (*Du rond-point au giratoire*, Parenthèses, 2005) fait remonter ce motif au 17e siècle : la place circulaire à la convergence des voies structurait déjà les forêts de chasse à courre et les jardins à la française. Elle inspirera les futurs aménagements urbains. L'urbaniste **Eugène Hénard**, employé du service d'architecture de la ville de Paris, crée en 1906 la place de l'Étoile, le premier rond-point moderne. L'idée de ce carrefour à giration ? Faciliter la traversée des piétons et limiter les accidents. Mais le dispositif, qui fixe la priorité à droite, atteint vite ses limites avec le développement de l'automobile. Expérimenté aux États-Unis, il est adopté par les Britanniques qui le perfectionnent, en donnant la priorité aux automobilistes présents sur l'anneau. La France fait sienne cette nouvelle règle à partir des années 1970. Entré dans le Code de la route en 1983, le carrefour à sens giratoire se développe massivement à partir des années 1980 avec l'aménagement des zones d'activités périphériques. Plébiscités par les pouvoirs publics locaux pour leur sécurité (jusqu'à moins de 80 % d'accidents graves) et leur plus grande fluidité, les ronds-points voient chaque année leur nombre augmenter. En les occupant en 2019, les Gilets jaunes ont contribué à transformer ces non-lieux de la France « moche » en hyperlieux de convivialité. **C.P.**

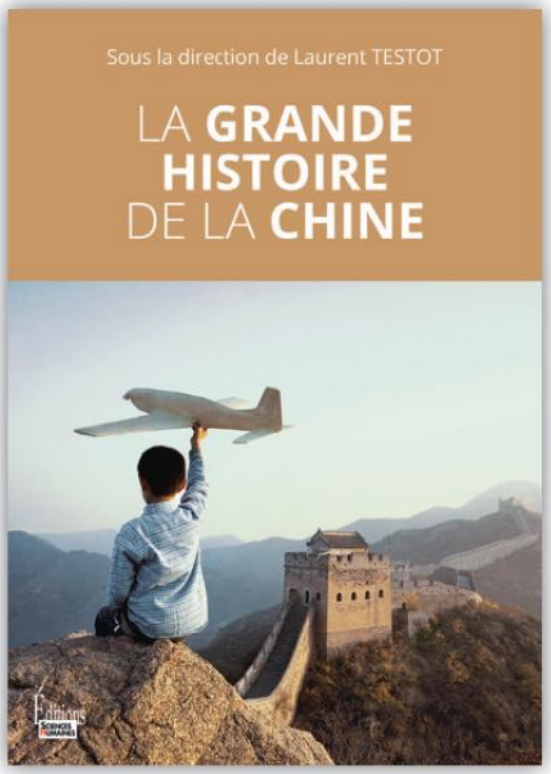
À LIRE

- Xavier Bernier, « Des ronds-points et un peu plus que ça », dans *Atlas des mobilités et des transports*, Autrement, 2023.
- Luc Gwiazdzinski, « Le rond-point, totem, média et place publique d'une France en jaune », *Multitudes*, n° 74, 2019/1.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

La Chine, un pays tissé de contradictions, qui a entrepris de reprendre au 21e siècle sa place de numéro 1 dans la hiérarchie mondiale.

VIENT DE PARAÎTRE



COLLECTION **BARBARA**
ISBN : 978-2-36106-902-5
408 PAGES - 20 €
EN LIBRAIRIE

COMMANDEZ CET OUVRAGE EN SCANNANT CE QRCODE OU SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

LE DICTON À L'ÉPREUVE

Chaque mois, *Sciences Humaines* passe nos vieux dictons au tamis de la réflexion critique.

« Choisir entre la peste et le choléra »

« ***Forcer les Français à choisir entre la peste et le choléra me choque*** », « ***En cette période troublée, il faut faire des choix. Entre la peste et le choléra…*** » : la campagne des législatives de l'été 2024, marquée par plusieurs dizaines de duels entre le Rassemblement national et la France insoumise, a fait surgir dans la bouche de certains candidats, et de leurs électeurs, l'expression imagée « choisir entre la peste et choléra ». Celle-ci s'est imposée dès la seconde moitié du 19e siècle, notamment en tant que métaphore politique. Le 15 septembre 1870, le quotidien *La Patrie en danger* clamait ainsi que, pour les républicains qui s'inquiétaient d'un possible retour de la monarchie après la chute de Napoléon III, « *entre un d'Orléans et un Bonaparte, il n'y a pas plus de choix qu'entre la peste et le choléra* ». Un choix qui, pourtant, s'impose bel et bien au plan sanitaire, comme le constatait avec humour, au lendemain du premier tour des dernières législatives, le compte X Actuel Moyen Âge : « *Désolé, en tant que médiéviste, je me permets de vous dire qu'il faut ABSOLUMENT CHOISIR LE CHOLÉRA qui est littéralement deux fois moins mortel que la peste…* » En France, la peste noire du milieu du 14e siècle tua 7 millions de personnes, soit environ 40 % de la population, et la dernière grande épidémie, à Marseille en 1720, entre un tiers et la moitié de la ville. En comparaison, la première grande épidémie de choléra en France, en 1832, tua environ 100 000 personnes dans l'ensemble du pays.

Face à cette différence de létalité, comment expliquer que, comme l'écrivent Patrice Bourdelais et Jean-Yves Raulot en introduction de leur *Histoire du choléra en France* (1987), le choléra partage aujourd'hui « *avec la peste le sombre privilège d'avoir fondé dans nos mentalités le couple épidémique exemplaire* » ? C'est que l'arrivée de la maladie depuis l'Asie a représenté un choc : ses vagues successives symbolisent les bouleversements du 19e siècle, des progrès des transports à l'urbanisation galopante en passant par l'affirmation de la lutte des classes.

Comme l'écrit l'historien britannique Richard Evans dans l'ouvrage collectif *Epidemics and Ideas. Essays on the historical perception of pestilence* (Cambridge University Press, non trad., 1992), le choléra s'est avéré « *choquant pour les sensibilités* » parce qu'il a mis en relief la vulnérabilité des pays « civilisés » aux maladies lointaines ainsi que les conditions de vie misérables des classes populaires des grandes villes. Un traumatisme d'autant plus fort qu'il coïncide avec, voire a été favorisé par, de grands soulèvements révolutionnaires (1830, 1848) et des conflits (la guerre russo-turque de 1828-1829, la guerre de Crimée de 1853-1856…). Tout cela explique que le choléra ait tant marqué les esprits, au point que le visage cyanosé de ses martyrs a également laissé sa trace dans nos dictionnaires : quand la presse notait, l'été dernier, la « *peur bleue* » de certains voisins de la France à l'annonce de la dissolution, elle utilisait, là aussi, une expression née de l'irruption du choléra. ● JEAN-MARIE POTTIER

© Iwan/Adobe Stock

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Laissez-vous surprendre par votre nouveau *Sciences Humaines* plus riche de récits de portraits et de savoirs !

ABONNEZ-VOUS 1 AN - 10 NUMÉROS

France métropolitaine

39 €

DOM-TOM + reste du monde

51 €

PAPIER + DIGITAL + ARCHIVES EN LIGNE

BULLETIN D'ABONNEMENT

COCHEZ LES CASES CORRESPONDANTES

- ☐ **OUI, je m'abonne à l'offre 1 an – 10 Numéros et je règle aujourd'hui la somme de 39 €**
- ☐ **OUI, je m'abonne à l'offre 1 an – 10 Numéros et je règle aujourd'hui la somme de 51 €**
- ☐ Par chèque (bancaire ou postal) à l'ordre de Sciences Humaines
- ☐ Par virement BP Bourgogne Franche-Comté
  IBAN : FR76 1080 7004 0922 1217 7531 021 - BIC : CCBPFRPPDJN

MES COORDONNÉES

Nom .....
Prénom .....
Adresse .....
.....
Code postal .....
Ville .....
Courriel .....

Bulletin à compléter et à retourner avec votre règlement

Pour la France métropolitaine
Dans une enveloppe NON AFFRANCHIE à
Sciences Humaines
Libre Réponse 60 546
89 019 Auxerre Cedex

Pour les DOM/TOM + étranger
Dans une enveloppe AFFRANCHIE à
Sciences Humaines
BP256
89 004 Auxerre Cedex - France

ABONNEZ-VOUS
EN SCANNANT CE QRcode
OU APPELEZ LE
03 86 72 17 39
CODE PROMO 375
(paiement par carte bancaire)

En retournant ce formulaire, vous acceptez que Sciences Humaines responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation Client et d'actions marketing sur ses produits et services. Pour les modalités de traite¬ment de vos données ainsi que de vos droits, consultez notre poli¬tique de confidentialité à l'adresse : https://www.scienceshumaines.com/politique-confidentialite ou écrivez à notre Délégué à la pro¬tection des données à Sciences Humaines BP 256 – 89004 Auxerre Cedex ou par mail serviceclients@scienceshumaines.fr

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

REGARDS CROISÉS

Voulons-nous ENCORE faire société ?

Archipélisation, ghettoïsation… De nombreux observateurs dessinent le portrait d'une France fracturée par des clivages multiples. Sommes-nous à la veille d'une explosion sociale ? Le philosophe Pierre-Henri Tavoillot et la politiste Agathe Cagé en débattent. PROPOS RECUEILLIS PAR CÉCILE PELTIER

Pierre-Henri Tavoillot
est philosophe, président du Collège de philosophie. Il enseigne à Sorbonne Université. Il a notamment publié chez Odile Jacob, ***Voulons-nous encore vivre ensemble ?*** (2024).

© Sébastien Calvet

© Franck Ferville/Flammarion

Agathe Cagé
est docteure en science politique et cofondatrice du cabinet Compass label. Elle est l'autrice de plusieurs livres, dont ***Classes figées*** (Flammarion, 2024) et ***Respect !*** (Équateurs, 2021)

La société française est souvent décrite comme fracturée par des clivages multiples. Partagez-vous ce diagnostic ?

Pierre-Henri Tavoillot - Selon moi, il existe bien au sein de notre société contemporaine une logique d'atomisation. C'est le résultat d'un phénomène d'hyperindividualisation à l'œuvre depuis plusieurs décennies. Chacun se veut singulier et exemplaire. Cette quête d'identité va de pair avec une tendance croissante à la victimisation. Elle pousse les individus à s'enfermer dans leur bulle de souffrance – ce qui n'exclut pas des situations individuelles difficiles – et à se focaliser sur ce qui va mal. C'est la fameuse phrase de Friedrich Nietzsche : « *Je souffre, donc quelqu'un doit être responsable.* » Le lien social se tend, les relations se tendent et la morosité s'installe. Or, sans optimisme, il n'y a plus aucune raison de vivre ensemble. On voit l'arbre tomber, mais on entend rarement la forêt pousser…

Agathe Cagé - Plutôt que d'une société fracturée, je parlerais d'une société dans laquelle s'exprime une immense demande de considération. Chacun, depuis sa situation et de son point de vue, réclame, légitimement, d'être reconnu. Dans ce contexte, les individus peinent à échanger et à se comprendre. Ces incompréhensions sont en partie liées au fait que les personnes traversent des difficultés sans avoir conscience qu'elles ne sont pas seules à y faire face, avec le sentiment d'en être seules responsables. Cet isolement est apparu clairement lors du mouvement des Gilets jaunes : les citoyens qui vivaient leurs difficultés comme une souffrance personnelle, parfois honteuse – travailler sans parvenir à se loger ou à nourrir correctement leur famille – ont tout à coup comparé sur les ronds-points leurs fiches de paie et

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 7:10:55 PM

découvert que c'était une réalité largement partagée.

Dans quelle mesure l'affaiblissement des classes moyennes contribue-t-il à ce malaise ?

A.C. Les Français se sentent aujourd'hui bloqués dans leur vie, empêchés dans leur quotidien. Dans les trente années d'après-guerre pendant lesquelles la France a été une vraie société de classes moyennes, il était possible de voir son niveau de vie progresser de manière très significative tout au long de sa vie et les Français connaissaient une mobilité intergénérationnelle importante. On pouvait se projeter de manière positive dans l'avenir et envisager un futur meilleur pour ses enfants. Depuis la crise financière de 2008, la mobilité au cours de la vie, comme intergénérationnelle, a presque disparu de notre société. Louis Chauvel l'a mesuré, il faudrait un siècle à un ouvrier pour rattraper le niveau de vie d'un cadre aujourd'hui. Dans ce contexte, il est devenu quasiment impossible de se projeter dans l'avenir de manière positive. La majorité des Français – avec des différences notables bien sûr selon les niveaux de revenus – est condamnée à subir les crises économique, financière et climatique sans réelle marge de manœuvre et avec une capacité de résilience très affaiblie. Dans les territoires ruraux comme dans les quartiers prioritaires, le recul des services publics et l'enclavement viennent renforcer un sentiment d'abandon. Vous réalisez qu'un habitant des Hauts-de-France qui prend le TER tous les jours pour aller travailler perdra six mois de sa vie professionnelle à attendre des trains qui n'arrivent pas du fait du cumul hebdomadaire des annulations et des retards !

P.-H.T. Je partage ce point de vue. La démocratie promet au peuple la maîtrise de son destin. Or beaucoup de Français, et en particulier les classes moyennes, souffrent d'un sentiment de dépossession. Sur le plan géographique, ce sentiment aggrave une fracture entre des classes populaires ancrées dans un territoire dont elles ont du mal à sortir – les «*somewhere*», pour reprendre la distinction de l'essayiste britannique David Goodhart – et une élite mondialisée à l'aise partout – les «*anywhere*». Ce clivage se manifeste par un phénomène d'archipélisation de la société où des territoires et des visions semblent s'éloigner les uns des autres. Ce terreau est favorable à une montée des scénarios de guerre civile.

Quels sont ces « scénarios de guerre » et de qui émanent-ils ?

P.-H.T. Aujourd'hui, les tenants du wokisme instrumentalisent un but louable – la lutte contre les discriminations – pour imprimer à la société une vision exclusivement régie par des rapports de domination : guerre des sexes, guerre des races, guerre des classes… Dans cette guerre, on est soit victime soit bourreau. Je considère donc qu'il s'agit d'une idéologie de la discorde. Ce n'est pas la seule ! À droite, on a un équivalent avec le concept de « choc des civilisations » théorisé par Samuel Huntington, qui revient à envisager le monde comme une immense guerre civile. Dans un monde devenu complexe, auquel on ne comprend plus rien, ces scénarios belliqueux permettent de tout expliquer : c'est pourquoi ils sont séduisants, même pour les spécialistes ! C'est ce qui m'a poussé dans mon dernier livre à essayer de comprendre ce qui constitue au contraire les bases de notre vivre ensemble.

A.C. J'ai en ce qui me concerne une approche beaucoup plus positive d'un certain nombre de mouvements militants engagés dans la lutte contre les discriminations. Plus qu'une approche belliqueuse, j'y vois d'une part un engagement nécessaire face à l'urgence de mettre fin aux discriminations persistantes, d'autre part une immense demande de reconnaissance émanant de la société. Le philosophe allemand Axel Honneth a bien théorisé ce besoin de reconnaissance, qui prend trois grandes formes. Il témoigne d'abord d'un besoin de liens d'affection, c'est-à-dire de relations sociales, amicales, besoin d'autant plus fort dans notre société qui connaît une épidémie de solitude. Il exige en second lieu une reconnaissance de notre égalité en droits ; or la France souffre du poids du déterminisme scolaire et plus largement des inégalités importantes qui traversent notre société. Enfin, chacun a besoin d'être reconnu pour ce qu'il apporte à la société. Les approches intersectionnelles mettent en lumière l'imbrication des discriminations ; la juriste américaine Kimberlé Crenshaw s'est ainsi attachée à montrer que les femmes noires étaient deux fois victimes, en tant que femmes et en tant que Noires. S'y ajoutent les discriminations liées à la classe sociale.

« Un habitant des Hauts-de-France perdra six mois de sa vie professionnelle à attendre des trains qui n'arrivent pas. »

Agathe Cagé

« Sans optimisme, il n'y a plus aucune raison de vivre ensemble. »

Pierre-Henri Tavoillot

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

Comment concilier ce besoin individuel de reconnaissance et la nécessité de faire fi des singularités si on veut vivre en société ?

P.-H.T. C'est un équilibre extrêmement difficile à trouver ! Axel Honneth, inspiré par Georg Hegel, montre que cette lutte pour la reconnaissance implique toujours une confrontation. Tout enfant échappe aux récits de ses parents et doit se construire ses propres histoires. Il se trouve face à des individus qui ont ce même besoin de bâtir leurs récits. Cette rencontre se traduit par une lutte, où celui qui est prêt à tout pour être reconnu devient le maître, et l'autre, son esclave. C'est une lutte infinie qui montre bien les limites de la politique actuelle de la reconnaissance demandée à l'État : soit il reconnaît trop les différences d'un individu et il le stigmatise, soit il reconnaît trop peu et il l'invisibilise… C'est la principale critique que je fais à l'idée de société inclusive.

Il y a quelques décennies, c'est la notion d'intégration qui prévalait : il s'agissait d'aider les individus à s'adapter à la société. Aujourd'hui, nous avons complètement changé de paradigme. La notion d'inclusion implique que c'est à la société de s'adapter aux individus. Désolé, mais je ne vois pas comment cela peut marcher : une société qui chercherait à s'adapter à toutes les différences risque de perdre son socle de valeurs communes et d'exploser.

A.C. Je suis à l'inverse persuadée, en partant du même constat, qu'on peut faire société à travers une définition de l'intérêt général bâtie sur une éthique de la reconnaissance. Cette éthique passe par le fait que je dois d'abord m'engager à respecter l'autre, avant de revendiquer pour moi le respect et la considération. En demandant aux individus de faire le premier pas vers l'autre, on renverse la logique de créance et on recrée un cercle vertueux.

Sur le plan politique, l'immigration cristallise les peurs et les haines. Faut-il craindre à terme cette « guerre des civilisations » théorisée par Samuel Huntington ?

P.-H.T. Cette peur n'est pas liée à l'immigration en tant que telle, mais à la montée des fondamentalismes, et notamment celle de l'islamisme. En tant que référent laïcité de la Région Île-de-France, j'ai pu observer combien l'école était devenue le terrain de prédilection de ces courants qui contestent le modèle laïque à la française. Les enseignants sont régulièrement confrontés à des pressions concernant leurs enseignements, quand il ne s'agit pas de menaces de mort, qui peuvent malheureusement être mises à exécution… Ce matin, j'étais dans un lycée qui accueille l'association d'éducation aux médias, au dessin de presse et à la citoyenneté Dessinez, créez, liberté, émanation de *Charlie Hebdo* et de SOS Racisme. Le proviseur qui reçoit ce dispositif a pris des risques. Pourtant, l'école demeure un pilier fondamental de la République, garantissant l'égalité des chances pour tous. C'est donc contre ce fondamentalisme qu'il nous faut à tout prix lutter afin de préserver nos valeurs de laïcité et de vivre-ensemble. Pour autant, je ne crois pas à cette idée de guerre des civilisations, chaque civilisation étant aux prises de conflits internes. C'est en Occident que vivent les principaux critiques de la civilisation occidentale.

A.C. Le problème de la cohésion sociale est indépendant de la question de l'immigration. Les Français sont d'ailleurs plus tolérants à l'égard des immigrés que veulent bien le dire certains politiques. La Commission nationale consultative des droits de l'homme mesure une progression de l'indice d'acceptation des minorités et de la tolérance à l'autre. Mais le débat est biaisé par un grand nombre de confusions savamment entretenues,

entre immigration légale, illégale, immigration étudiante, droit d'asile, entre religion et fondamentalisme, etc. En cherchant des boucs émissaires, l'extrême droite fait l'économie de réfléchir aux vrais problèmes que représentent la mobilité empêchée, l'accès au logement ou le pouvoir d'achat, qui sont au cœur des difficultés des classes figées.

Comment surmonter ces difficultés ?

P.-H.T. En écartant systématiquement les fondamentalistes qui entrent dans notre pays avec le projet de s'en prendre à la démocratie. Les travaux d'Hugo Micheron (*La Colère et l'Oubli*, Gallimard, 2023) sur le jihadisme montrent qu'on octroie l'asile à des personnalités qui organisent des conférences et publient des livres appelant à la destruction de notre modèle ! Ce n'est pas possible ! Il faut aussi mieux contrôler nos flux. Dans l'histoire, l'immigration a toujours été envisagée dans l'intérêt de la France. Il y a quarante ans, en instaurant le regroupement familial (légitime au demeurant), on s'est écarté de cette définition au profit d'une approche humanitaire, morale et administrative. Alors que le travail et l'école, qui ont longtemps constitué les principaux vecteurs

« Chacun a besoin d'être reconnu pour ce qu'il apporte à la société. »

Agathe Cagé

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

© Telmo Pinto/SOPA Images/LightRocket via Getty Images

d'intégration, sont en crise, je crois qu'il est urgent de refaire de cette question un enjeu démocratique. Qui voulons-nous accueillir dans notre pays et pourquoi ? Personne ne peut répondre à la place du peuple souverain.

A.C. Le débat sur la politique migratoire doit être inscrit dans le débat démocratique sur la base de faits, pas de fantasmes. La France a besoin de « cerveaux » mais aussi d'une main-d'œuvre moins qualifiée pour répondre aux besoins des entreprises dans les domaines de l'aide à la personne, du BTP ou encore de la restauration, qui peinent à recruter. J'ai du mal à imaginer qu'elle reste attractive si demain elle choisissait comme politique la haine de l'autre ou qu'elle empêchait les regroupements familiaux. Répondre à ces besoins économiques demande de réfléchir collectivement et sans *a priori* aux valeurs que nous souhaitons porter et à l'image que nous renverrons sur la scène internationale. Par ailleurs, en tant que sixième puissance mondiale, nous devons raisonner en termes d'intérêt, mais aussi de devoirs envers des populations victimes de conflits, de crises climatiques ou en situation de pauvreté extrême. Ce questionnement vient interroger notre humanité même.

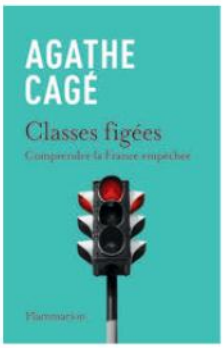
« Des visions s'éloignent les unes des autres. Ce terreau est favorable à des scénarios de guerre civile. »

Pierre-Henri Tavoillot

Quelles seraient les voies pour élever le niveau de cohésion sociale ?

P.-H.T. Malgré les rhétoriques guerrières, le repli et la solitude, je reste assez optimiste : les individus sont des êtres sociaux ; ils aspirent à créer du lien. Au travail, le bien-être passe d'abord par le fait de travailler ensemble, le plaisir de sentir qu'on est quelqu'un de fiable… Nous aimons manger ensemble, faire l'amour ensemble, regarder du sport ensemble. Alors qu'on brandit souvent le spectre d'une guerre des générations, on se rend compte en discutant avec des seniors combien la transmission leur tient à cœur. Et combien les disputes dans les repas de famille sont mal vécues. Quand on discute, normalement, c'est moins pour le plaisir d'avoir raison que pour celui d'échanger des idées. Pour réapprendre à parler et à vivre ensemble, il faut se mettre d'accord sur des fondamentaux – une sorte de roman national – et cesser de se focaliser sur les droits individuels au profit des devoirs. On a trop souvent tendance à concevoir les droits individuels contre la société, alors qu'elle est la garantie de notre liberté.

A.C. Oui, les Français sont avides de partage et de cohésion. Il n'y a pas de meilleur exemple qu'une « fan zone » lors d'un grand événement sportif pour s'en rendre compte ! Mais pour que cela fonctionne au quotidien, la France a besoin de retrouver de la confiance collective et d'une nouvelle manière de faire société fondée sur le respect et sur le commun. Cela passe par le fait de reconnaître les autres dans leur diversité pour essayer de construire ensemble un projet de société. Cela passe par le fait de redonner à l'ensemble des Français de la mobilité, du temps, de l'espoir et des perspectives. En 2017, Emmanuel Macron a introduit l'idée des « premiers de cordée », qui pariait sur le fait que le succès et les richesses produites par une petite élite qui s'extrairait des règles communes rejailliraient positivement sur le reste des Français. On a vu que cela ne fonctionnait ni sur le plan économique ni en matière de cohésion sociale. Non seulement l'argent n'a pas ruisselé, mais on a assisté à une forme de sécession de certains qui ont demandé à moins contribuer au destin commun. Je crois au contraire à la nécessité de penser les conditions non de l'échappement de quelques-uns, mais de l'émancipation collective. Cela implique un réinvestissement massif des services publics. Cette ambition est susceptible de constituer une boussole rassembleuse et réunificatrice pour la société française. ●



Pour aller plus loin

- Agathe Cagé, *Classes figées. Comprendre la France empêchée*, Flammarion, 2024.
- Pierre-Henri Tavoillot, *Voulons-nous encore vivre ensemble ?* Odile Jacob, 2024.

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

LE VIOL, histoire d'un crime ordinaire

La pratique du viol a été omniprésente dans l'histoire de l'humanité, avec la domination masculine en toile de fond. La libération de la parole témoigne d'un changement de paradigme. ACHILLE WEINBERG

Ma grand-mère Marie, née au début du 20e siècle, allait travailler comme domestique chez des notables locaux. Encore adolescente, elle représentait une proie facile pour ses employeurs. Marie a été violée à plusieurs reprises. Ce fut longtemps un secret de famille : elle a dû confier à l'assistance publique au moins trois enfants pour pouvoir continuer à travailler chez son employeur. Le dernier, mon père, est le seul qu'elle ait gardé et élevé.

L'histoire de Marie s'inscrit dans d'une longue histoire : celle des abus sexuels subis par les femmes – domestiques, esclaves, employées, épouses et filles. On dispose désormais de matériaux riches sur cette histoire, qui nous éclairent sur les viols commis à différentes périodes : Antiquité, Moyen Âge, Europe moderne, Époque contemporaine, etc. **(1)** Parcourir ces sources permet de mesurer non seulement l'ampleur du phénomène, mais aussi la façon dont les sociétés ont condamné ou fermé les yeux. Parfois les deux en même temps : dans la Bible, on peut lire dans la bouche du prophète Zacharie un appel explicite au viol des femmes ennemies : « *J'assemblerai toutes les nations devant Jérusalem pour la guerre ; et la ville sera prise, les maisons pillées, les femmes violées, et la moitié de la ville partira en captivité.* » Dans un passage du Deutéronome, le viol est condamné, mais d'une curieuse façon : le violeur, après avoir payé une amende, doit épouser sa victime pour réparer sa faute. Si le viol pose problème, ce n'est pas parce qu'il porte atteinte à l'intégrité d'une femme ; c'est seulement parce que la famille est déshonorée, et plus particulièrement le père (à qui l'amende doit être payée). La jeune femme, mariée à son agresseur, n'a pas son mot à dire.

ESCLAVAGISTES, SEIGNEURS ET MAÎTRES…

La domination masculine est la toile de fond de l'histoire du viol. Cette dimension patriarcale *(lire p. 36)* est plus ou moins affirmée selon les époques et le type d'agression. L'ascendant hiérarchique des violeurs sur les victimes est très fréquent, bien que non systématique (les « viols de rôdeurs », notamment, n'entrent pas dans ce schéma).

Dès l'Antiquité, de nombreux récits attestent de la dimension prédatrice du viol. Les textes mythologiques évoquent de nombreuses histoires de déesses violées par des dieux tout-puissants, notamment Zeus. On en trouve maints exemples dans *Les Métamorphoses* d'Ovide. Dans le monde gréco-latin, les représentations traditionnelles du tyran font de celui-ci un être incapable de maîtriser ses passions, qui s'approprie les biens et les personnes, qui viole les épouses et les filles de ses sujets, ou bien leurs fils.

Giambologna (Jean de Bologne), *L'Enlèvement des Sabines* (1583), Piazza della Signoria, Florence (Italie).

© Robert Alexander/Getty Images

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

Au Moyen Âge, avec l'expansion du christianisme, le viol commence à faire l'objet de condamnation. Déjà, il est conçu comme un crime. L'historien Didier Lett, qui a mené une enquête dans les archives criminelles de la ville de Bologne à la fin du Moyen Âge **(2)**, a découvert une centaine de cas qui font fait l'objet de sévères condamnations, dont la peine de mort. La plupart du temps, les peines restent néanmoins légères, les discours sont à l'avenant, ce qui hérissera la femme de lettres Christine de Pizan (1365-v.1430) : « *Je suis navrée et outrée d'entendre des hommes répéter que les femmes veulent être violées et qu'il ne leur déplaît point d'être forcées, même si elles s'en défendent tout haut. Car je ne saurais croire qu'elles prennent plaisir à une telle abomination* » (*La Cité des dames*, 1405).

NOTION

Le patriarcat, de quoi parle-t-on ?

À l'occasion des récentes affaires de viol a figuré un accusé invisible : le patriarcat. Mot qui désigne selon les théoriciennes féministes un pouvoir masculin, qui serait encore très présent dans les têtes, les institutions et les relations hommes-femmes.

Pour les historiens, le patriarcat désigne tout autre chose : un type de société où règne une domination masculine fondée sur la dépendance économique et juridique de la femme par rapport à son époux. Le patriarche règne en maître absolu sur les femmes et les fils (même adultes). Tous leur appartiennent, comme lui appartiennent les terres ou les troupeaux. Son épouse est sous sa tutelle. Il peut la battre, la répudier comme il l'entend, nul n'y trouvera rien à redire. Il a en principe droit de vie et de mort sur ses enfants, qu'il marie à qui bon lui semble. Souvent très jeune, à partir de 13 ans pour les filles, un peu plus tard pour les garçons (César a été marié à 16 ans). Le patriarche antique n'est pas seulement chef de famille, il représente sa maisonnée dans les affaires publiques. Il est aussi le chef religieux des cultes familiaux.

Ce modèle patriarcal a existé en Chine jusqu'à la révolution de 1949. Il subsiste encore, par exemple en Inde, mais tend à se marginaliser à l'échelle du monde. En Europe, il s'est effacé pour laisser place à la république des pères et des maris : une forme de domination masculine moins oppressive, mais très inégalitaire, qui est à son tour en train de vaciller. Les facteurs principaux de cette évolution sont l'arrivée massive des femmes sur le marché de travail – qui a permis leur émancipation économique – et les évolutions du droit, sous l'impulsion des combats féministes, qui ont consacré leur autonomie dans des domaines aussi divers que la contraception, la citoyenneté ou la gestion de leurs finances. **A.W.**

Une autre forme de viol a traversé l'histoire, partout dans le monde : l'exploitation sexuelle des esclaves. Elle est par exemple bien documentée dans la société de plantation qu'est la Caraïbe française aux 17e et 18e siècles. L'élite coloniale blanche est divisée entre les maîtres, qui violent en totale impunité, et les missionnaires, qui s'opposent généralement à l'exploitation sexuelle des femmes esclaves. Fait notable, ces derniers ne condamnent pas tant la violence de ces rapports que la sexualité et la conception hors mariage **(3)**.

À l'époque moderne, c'est à l'encontre des domestiques que les maîtres de maison jouent de leur pouvoir. Jusqu'à la moitié du 20e siècle, les notables profitent de leur position dominante pour abuser les employées de maison. Le phénomène est massif, bien que certains freins apparaissent : la morale religieuse incitant à la fidélité conjugale, le contrôle social, le regard des maîtresses de maison qui surveillent leur mari du coin de l'œil. Avec l'arrivée des femmes dans le monde du travail au 20e siècle, l'histoire du viol se poursuit dans les secteurs de l'industrie et des services : patrons, contremaîtres et chefs de service s'arrogent une sorte de « droit de cuissage » sur les jeunes ouvrières et employées. La contrainte sexuelle peut s'exercer par un chantage à l'embauche plus ou moins explicite, voire par une agression dans un bureau brusquement fermé à clé. Tous les chefs ne sont pas violeurs et toutes les femmes ne sont pas abusées, mais cette tendance est encouragée par le rapport de force inégal et l'impunité des chefs.

LE VIOL DES ÉPOUSES

Une forme de viol longtemps restée dans l'ombre intéresse aujourd'hui les historiens et sociologues du genre : celui des épouses. Dans un grand nombre de sociétés du passé, le mariage était arrangé par des parents. Dans les familles de type patriarcal *(lire ci-contre)*, le père avait autorité absolue sur ses filles : il les offrait en mariage à un homme choisi par lui, en échange d'un « prix de la fiancée ». Cette règle a prévalu en Grèce et Rome antique. On en trouve trace dans les sociétés modernes et contemporaines. En 1829, dans *Physiologie du mariage*, Honoré de Balzac enjoint aux hommes de ne pas commencer « *le mariage par un viol* ». Pour celles qu'on appelait des « oies blanches », qui ne connaissaient rien à la sexualité, la nuit de noces s'assimilait à un viol, comme l'a montré récemment l'historienne Aïcha Limbada (*La Nuit de noces. Une histoire de l'intimité conjugale*, La Découverte, 2023).

Cette pratique se maintient parfois encore en Chine, en Inde, en Afrique, au Moyen-Orient. Une jeune fille peut se retrouver mariée à un inconnu souvent beaucoup plus âgé qu'elle. Dans son récit autobiographique, *Le Palanquin des larmes* (1975), la chinoise Chow Ching Lie raconte ainsi comment elle s'est ainsi retrouvée à 13 ans dans le lit d'un garçon de 19 ans, héritier d'une immense fortune, qu'elle n'avait rencontré que trois fois.

DE LA TOLÉRANCE À LA CONDAMNATION

Au cours de l'histoire, les viols directement liés au patriarcat – ceux des maîtres et des maris – ont été à la fois les plus fréquents, les moins visibles et les moins sanctionnés. Mais en moins d'une génération, la donne a changé. Ces violences sexuelles longtemps ignorées ou minimisées sont aujourd'hui sous le feu des projecteurs. La presse en parle, la justice s'en mêle, la parole des victimes se libère.

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

© Fine Art Images/Heritage Images/Getty Images

Jean-Honoré Fragonard, *Le Verrou* (1777-1778), musée du Louvre.

Au cours de l'histoire, les viols directement liés au patriarcat – ceux des maîtres et des maris – ont été à la fois les plus fréquents, les moins visibles et les moins sanctionnés.

Le temps des « maîtres esclavagistes » – seigneurs et maîtres de maison – a décliné à mesure que progressait l'égalité entre hommes et femmes. Déclin ne veut pas dire disparition. L'actualité récente a mis en lumière la permanence de « viols d'élite », commis par des personnalités du monde politique, des affaires ou du spectacle, qui profitent de leur statut d'intouchable pour agresser des femmes souvent jeunes et en situation de vulnérabilité. Mais le temps de l'impunité est terminé. Depuis l'affaire Harvey Weinstein en 2017 et le mouvement #MeToo qui s'ensuit, les mises en causes judiciaires se sont multipliées. En France, des personnalités puissantes et médiatiques ont été mises au ban de la société : après Dominique Strauss-Kahn (en 2011), Patrick Poivre d'Arvor, Gérard Depardieu ou Gérard Miller ont fait l'objet de plaintes à la suite de dénonciations d'agressions sexuelles.

Dans le monde du travail, les chefs ont beaucoup profité de leur position hiérarchique pour abuser de certaines employées. Dans les années 1960, taper sur les fesses d'une secrétaire passait pour banal : beaucoup n'y voyaient qu'un geste grivois (qui pouvait même amuser la galerie). Aujourd'hui, un

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

tel acte relève de l'agression sexuelle et peut faire l'objet de poursuites.
Enfin, l'époque où un quadragénaire pouvait profiter de son aura pour assurer son emprise sur une adolescente de 14 ou 15 ans – avec l'assentiment des parents – est révolue. Dans les années 1970, le courant libertaire s'est parfois compromis dans la pédophilie. Après les affaires Polanski, les témoignages des actrices Judith Godrèche et Adèle Haenel, et le récit de l'éditrice Vanessa Springora (*Le Consentement*, Grasset, 2020), un tel discours n'est plus défendable aujourd'hui.

FRUSTRATION RELATIVE

Les mariages forcés entre adolescentes et hommes mûrs n'ont pas pour autant disparu. La pratique demeure dans de nombreux pays (au Maghreb, en Afrique subsaharienne, en Turquie ou en Inde, et plusieurs autres pays d'Asie) mais se réduit à des franges traditionalistes de la société. Dans la plupart des pays du monde, les législations nationales les condamnent depuis très récemment, en France en 1994, en Allemagne en 1997 *(voir carte p. 40)*. En 2024, la justice turque a condamné à de lourdes peines de prison un père et un mari pour avoir marié une jeune femme à l'âge de 6 ans. Le procès a été largement médiatisé **(4)**.
Cette évolution, qui s'est amorcée dès les années 1970 notamment, a été soutenue par un puissant développement des mouvements féministes.
Les affaires de viols et d'agressions sexuelles sont aujourd'hui très médiatisées. Elles choquent et révulsent. On assiste parallèlement à une augmentation des plaintes et des procès. Est-ce le signe de leur ampleur croissante ? Tout porte plutôt à croire le contraire. Ces actes, jadis tapis dans l'ombre des sociétés, sont aujourd'hui devenus intolérables. C'est le paradoxe de la frustration relative mis en évidence par Alexis de Tocqueville en son temps : il existe un décalage entre ce que les individus espèrent légitimement – en l'occurrence la fin de toute exploitation ou agression sexuelle – et ce qu'ils constatent ou perçoivent dans les faits. La protestation ne veut pas forcément dire que les choses empirent, mais au contraire qu'une révolution est en cours : elle rend inacceptable l'ordre ancien. ●

NOTES

(1) Georges Vigarello, *Histoire du viol (16e-20e siècle)*, Seuil, 1998 ; Jean-Yves Le Naour et Catherine Valenti, *Et le viol devint un crime*, Vendémiaire, 2014 ; Frédéric Chauvaud *et al.* (dir.), *Le Corps en lambeau. Violences sexuelles et sexuées faites aux femmes*, Presses universitaires de Rennes, 2016 ; Stanis Perez, *Le Corps des femmes. Mille ans de fantasmes et de violences (11e-21e siècle)*, Perrin, 2024 ; Raphaëlle Branche et Fabrice Virgili (dir.), *Viols en temps de guerre*, Payot, 2022.

(2) Didier Lett, *Viols d'enfants au Moyen Âge, genre et pédocriminalité à Bologne XIVe-XVe siècle*, PUF, 2021.

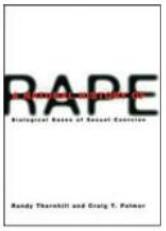
(3) Voir Domitille de Gavriloff, « Les pénitentes noires. Les missionnaires et l'exploitation sexuelle des femmes esclaves (Caraïbe française, 17e-18e siècle) ». *Clio. Femmes, genre, histoire*, n° 59, 2024/1.

(4) Anne Andlauer, « Mariage forcé d'une fillette en Turquie : le mari et le père de la victime condamnés à de lourdes peines », RFI, 23 septembre 2024 (en ligne).

EN DÉBAT

Une pulsion animale ?

En 2000 est paru aux États-Unis *A Natural History of Rape* (Une histoire naturelle du viol) qui a fait grand bruit. Les auteurs, l'un biologiste, l'autre anthropologue, affirmaient que le viol est une façon parmi d'autres qu'ont les mâles de se reproduire. Le livre s'ouvre par l'exemple de la mouche-scorpion (ou panorpe). En règle générale, une mouche mâle qui désire s'accoupler offre de la nourriture à la femelle. Mais si cette dernière n'est pas disposée, il peut avoir recours à la coercition. Cette espèce de mouche utilise pour cela de petites pinces pour « forcer » la femelle.
Depuis la parution du livre, bien d'autres exemples de ce type ont été documentés. De jeunes mâles dauphins ont été repérés au large des côtes australiennes où ils se livrent régulièrement à ce qui ressemble à des « viols en réunion ». Deux ou trois mâles isolent une femelle de son groupe, la cognent à coups de nageoires et la forcent à s'accoupler. Chez l'éléphant de mer, les mâles se livrent d'abord à des combats titanesques dont un seul ressort gagnant. Le survivant s'empare d'un groupe de femelles. L'accouplement est très violent. Le mâle plaque la femelle et lui mord la nuque. Les blessures peuvent être sévères : côtes cassées et hémorragies internes ne sont pas rares. Les femelles cherchent à fuir, mais celles qui s'éloignent trop risquent d'être attrapées par les mâles en rut qui rôdent autour. On observe encore de telles scènes aussi bien chez les cygnes et les canards que chez divers singes (babouins, orangs-outans et chimpanzés).
Faut-il en conclure que le viol des humains plonge ses racines dans le monde animal ? C'est discutable. D'abord parce que les hommes ne sont pas des mouches ou des éléphants de mer. Chez les animaux non humains, toutes les espèces ne pratiquent pas la coercition sexuelle, et chez les espèces concernées, ces comportements sont le fait d'individus particuliers (pas tous les mâles). Le plus souvent, les animaux cherchent plutôt à s'apprivoiser entre mâles et femelles. Il se trouve que les humains sont apparentés aux chimpanzés (une espèce « violeuse »). Mais nous sommes tout aussi proches des bonobos où de tels comportements semblent inexistants. **A.W.**



SOURCES

Randy Thornhill et Craig Palmer, *Le Viol. Comprendre les causes biologiques pour le surmonter, l'éviter et... ne plus le perpétrer* (2000), trad. fr. Favre, 2002.

Loïc Bollache, *Quand les animaux font la guerre*, humenSciences, 2023.

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

© Gerard Bottino/SOPA Images/LightRocket via Getty Images

La fin d'un long silence

Les effets du viol sur les victimes ont longtemps été ignorés. Des femmes font entendre leur voix pour en révéler les ravages psychiques. MARTINE FOURNIER

Triste tigre (Neige Sinno, POL, 2023), *Le Consentement* (Vanessa Springora, Grasset, 2020), *La Familia grande* (Camille Kouchner, Seuil, 2021)… On ne compte plus les parutions de ces « romans autofictionnels » qui dénoncent les violences sexuelles subies par les femmes et les enfants – filles et garçons. En 1999 pourtant, lors de la parution de *L'Inceste* (Stock), l'autrice Christine Angot avait essuyé nombre de critiques insultantes, traitée entre autres d'« *écrivain provocateur et histrionique* » ; en 2011, Delphine de Vigan dans son roman *Rien ne s'oppose à la nuit* (Lattès) ne suggérait qu'à mots couverts l'inceste subi par sa mère, atteinte par la suite de troubles bipolaires.

Pourquoi alors un tel renversement ? Une « *véritable déflagration mondiale* », selon les mots de l'historienne Michelle Perrot, s'est produite en 2017 : précédé de son hashtag le mouvement MeToo s'est répandu sur toute la planète. Selon Irène Théry, #MeToo a dévoilé « *un véritable continent de violences sexuelles cachées en permettant à des centaines de milliers de victimes de braver la honte et d'oser parler* ». Cette sociologue y voit « *une lutte inédite des nouvelles générations contre la disqualification sociale de la parole des victimes, contre l'aplomb insensé que peuvent donner l'exercice d'un pouvoir ou le dévoiement d'une autorité quand ils sont animés, non seulement par la haine (comme dans le viol de guerre) ou par la pure puissance de réification (comme dans le viol pédocriminel), mais aussi par la condescendance, cette forme si banale et encore si méconnue de suffisance et de mépris masculinistes.* »

Harcèlements, viols collectifs, incestes familiaux… De tous temps, les violences sexuelles ont été nombreuses. Mais, comme l'a montré l'historien Georges Vigarello, le viol était perçu jusqu'au 18e siècle seulement comme un acte immoral, une transgression dans des sociétés patriarcales où il portait atteinte au droit de propriété des hommes sur les femmes. C'était le père ou l'époux de la victime qui portait plainte et s'estimait déshonoré. Ce n'est qu'à partir du 19e siècle, avec la psychologie naissante, que la souffrance des victimes commence à être évoquée et prise en charge par des psychiatres

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

et des psychanalystes. Progressivement, dans des sociétés de plus en plus intolérantes à la violence, on commence à mesurer les ravages psychiques engendrant, selon Vigarello, un « *irrémédiable traumatisme* ».

DÉBAT SUR LE CONSENTEMENT

Depuis les années 1970 en outre, la puissance croissante du mouvement féministe fait entendre sa voix, en voyant le viol comme le produit d'un système politique et social fondé sur la domination masculine, une sorte de « quintessence » d'un système patriarcal qui certes se délite aujourd'hui, mais encore davantage dans la lettre que dans les faits.

Promulguée en 1980, la loi sur le viol le définit comme « *tout acte de pénétration sexuelle ou tout acte bucco-génital commis sur la personne d'autrui ou sur la personne de l'auteur par l'usage de la violence, de la contrainte, de la menace ou de la surprise* » (formulation actuelle élargie après la loi « Schiappa » de 2018). Article du Code pénal cependant toujours suivi de peu de condamnations.

À l'heure où les paroles se libèrent, où la honte a changé de camp, où les effets d'emprise et de sidération décrits par les victimes commencent à être entendus, cette loi doit-elle être modifiée ? Faut-il y introduire la notion de consentement comme l'ont déjà fait de nombreux pays comme le Canada, la Suède ou l'Espagne ?

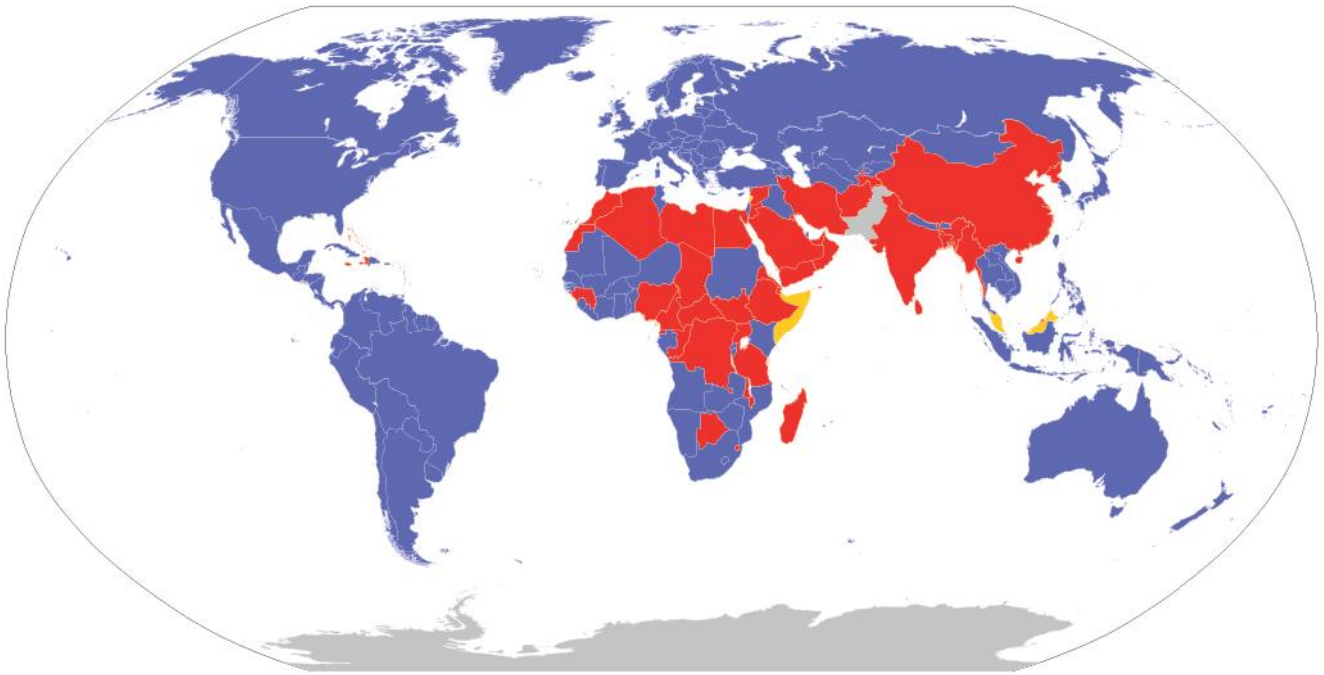
Cette question montre une avancée dans la reconnaissance des violences sexuelles. Elle fait cependant l'objet de nouveaux débats. Selon la philosophe Manon Garcia, un fond sexiste sous-tend cette acception qui revient à considérer que « *le consentement est l'affaire des femmes qui doivent choisir d'accepter ou de refuser les assauts sexuels des hommes* », selon le vieux schéma « *l'homme propose, la femme dispose* ». Autrement dit, à remettre la focale sur la victime qui devra se justifier lors de son procès. ●

SOURCES

Camille Froidevaux-Metterie, *Patriarcat, la fin d'un monde*, Seuil, 2024.
Manon Garcia, « Croire qu'il suffit de définir le viol par le non-consentement pour y mettre fin est illusoire », *Le Monde*, 13 décembre 2023.
Irène Théry, « Les jeunes générations récusent la dissymétrie entre une sexualité masculine de conquête et une sexualité féminine de citadelle », *Le Monde*, 16 septembre 2022.
Georges Vigarello, *Histoire du viol (16e-20e siècle)*, Seuil, 1998.

LÉGISLATION SUR LE VIOL CONJUGAL DANS LE MONDE

Le viol conjugal a fait l'objet d'une pénalisation croissante au cours du dernier siècle. En 2024, il reste impuni dans 36 pays.



- Le viol conjugal est puni par la loi.
- Le viol conjugal n'est pas puni par la loi.
- Le viol conjugal en soi n'est pas puni par la loi, mais un rapport sexuel par contrainte sur un conjoint est punissable.
- Manque de clarté dans la législation.

SOURCES : Carte réalisée à partir des chiffres de la Banque mondiale, 2018.

Délivré à 353101 le 1/26/2025, 8:14:01 PM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Si les idées changent le monde, quelles sont celles qui sont aujourd'hui produites et diffusées ?

LES GRANDS DOSSIERS N° 77
DÉC 2024-JANV-FÉV 2025
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

DOSSIER

Les lents, les *bordéliques*, les rêveurs

Notre époque n'est pas tendre avec les nonchalants, les brouillons, les maladroits et les introvertis. Grains de sable dans la machine, ils sont invités à faire un choix : se corriger ou laisser la place. Sans ces carences et ces désordres, nos existences seraient-elles à forcément meilleures et nos sociétés plus productives ? Pas si sûr. Tout comme la Lune, nos défauts ont une autre face, bonne à explorer. On découvrira que la distraction peut être créative, la lenteur une sagesse, le désordre une preuve d'ambition, l'incohérence une forme de courage, l'idiotie un remède. Et que différence ne rime pas nécessairement avec handicap. •

DOSSIER COORDONNÉ PAR NICOLAS JOURNET ET HÉLOÏSE LHÉRÉTÉ

SOMMAIRE DU DOSSIER

P. 44 Nos **défauts** ont des **qualités**
P. 46 À l'ouest, **gentils à l'ouest...**
P. 50 **Laurent Vidal :** « La force est du côté des lents »
P. 53 Procrastiner n'est pas **glander**
P. 54 Les **bordéliques** résistent aux forces de l'ordre
P. 57 Bonjour **mollesse**
P. 58 Le charme discret des **introvertis**
P. 61 Les **idiots** sont-ils utiles ?
P. 64 La revanche des **neuroatypiques**
P. 68 **À l'aveugle -** Qui a écrit ce texte ?
P. 70 Bibliographie sélective

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

Nos défauts ont des qualités

Devons-nous lutter contre nos penchants à la paresse, la nonchalance, l'absence de ponctualité ? Ces travers constituent notre singularité, et parfois notre inventivité. NICOLAS JOURNET

Lundi 26 novembre 1917. L'ethnologue polonais Bronislaw Malinowski est à Kiriwina, une île proche de la Nouvelle-Guinée, où il a planté sa tente parmi les villageois. Le soir, à la chandelle, il écrit : « *Ne pas lire de romans, ne pas rester oisif.* » Sept jours plus tôt, il avait pris par écrit la résolution de « *secouer son inertie* ». Un mois plus tard, ça ne va pas beaucoup mieux. Il note : « *Je dois me concentrer, mieux organiser mes données, éviter la dispersion.* » Tous ceux qui ont lu de bout en bout son journal intime, publié vingt ans après sa mort, ne peuvent que le constater : durant les quatre années de son séjour en Mélanésie, Malinowski n'a cessé de se reprocher mille et un défauts, la nonchalance, la faiblesse, le désordre, la distraction, la frivolité, et des rêveries lubriques dirigées vers une amie très chère laissée en Angleterre. Tout cela, pense-t-il, compromet son ambition de « *révolutionner l'anthropologie* ».

Pour autant, quelques années après son retour à Londres, il publiera un récit considéré aujourd'hui encore comme un chef-d'œuvre de précision et d'intelligence **(1)**, qui fera de lui l'inventeur d'une nouvelle manière d'aborder les peuples et les cultures. Qui sait si un Malinowski sans tous ses défauts aurait fait de même ? Qui sait si, méthodique et sans flânerie aucune, il aurait vu ce qu'il a vu ? Peut-être se serait-il contenté d'un rapport de mission en tous points conforme aux manuels de l'époque.

Nos défauts ordinaires, nos faiblesses, nos négligences et nos désordres sont contrariants pour nous-mêmes et pour les autres, et nous voudrions nous en guérir. La sagesse populaire, celle des proverbes, la morale religieuse et la plupart des philosophes sont d'accord là-dessus : ces défauts ordinaires sont des manques ou des vices contre lesquels nous avons le devoir de lutter. Selon Platon, ils sont le produit de l'ignorance des conséquences néfastes de nos choix. Selon Aristote, ils sont le produit des passions qui habitent l'homme et sont causes de faiblesses. L'alternative survit chez les psychologues du 20e siècle. Pour les uns, nos défauts résultent d'une erreur de jugement, optimisme, pessimisme ou autres biais de l'esprit. Pour d'autres, ce sont des forces obscures logées dans l'inconscient qui sont à l'œuvre et nous empêchent d'agir de la manière souhaitée. Les méthodes et conseils pour venir à bout de nos insuffisances sont légion, et empruntent souvent aux deux théories.

D'un côté, regarder la réalité en face, corriger notre jugement, apprendre à anticiper. De l'autre, mettre en place des routines, des stratégies contraignantes (le regard des autres ou des signaux d'alarme), ou encore nous habituer à placer nos désirs là où il faut (ce que Sigmund Freud appelle « *sublimer* »). Ainsi, nous deviendrons (peut-être) non seulement conformes à nos propres attentes, mais prévisibles et fiables pour autrui.

Mais est-il si certain que nous devions – comme Bronislaw Malinowski – toujours nous mortifier de nos défauts ? Sont-ils des virus contre lesquels nous devons mener une guerre ? Une autre tradition, volontiers ironique et désinvolte, s'insurge contre cette conception peccamineuse ou pathologique de nos défauts ordinaires.

ÉLOGE DE LA PARESSE

Ainsi, la paresse a son héros : Oblomov est la principale figure du roman éponyme d'Ivan Gontcharov (1859), devenue légendaire dans la culture russe. Oblomov est un jeune noble rigoureusement fainéant : convaincu de la vanité de tout effort, il vit sur son divan. Oblomov est ambivalent : on peut y voir une incarnation de l'inutilité de la noblesse dans une société qui s'industrialise. D'un autre côté, il n'est pas stupide, et dit beaucoup de choses vraies sur la condition humaine. C'est dans une veine plus affirmative qu'en 1926 Eugène Marsan se permet un *Éloge de la paresse*, où il explique que ce défaut est le berceau non seulement de la philosophie et de la poésie, mais du génie en général : Archimède était dans son bain lorsqu'il s'écria « *Eurêka !* », Isaac Newton se promenait dans un verger quand il observa la chute d'une pomme, René Descartes a rédigé son *Discours de la méthode* (1637) couché sur un poêle. Même si la paresse n'est pas la cause du génie, c'est son incubateur. Le temps du repos du corps n'est pas fainéantise crasse, il libère l'esprit.

D'une autre manière encore, Bertrand Russell (*Éloge de l'oisiveté*, 1932) reprend les arguments esquissés par Paul Larfargue dans son fameux *Droit à la paresse* (1880). Il dénonce le culte moderne du travail et le préjugé bourgeois qui voudrait que l'oisiveté mène à la dépravation. Or, annonce Russell, loin d'être réservée à des privilégiés, l'oisiveté est rendue possible pour tous par la rationalisation et la mécanisation de la production. L'oisiveté est ici le nom du temps libre, que Russell voudrait surtout dis-

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

© Louis Decamps

ponible à des activités culturelles, qu'il imagine favoriser – c'est important pour lui – le pacifisme.

Par un glissement de sens intentionnel, l'oisiveté (*idleness*) n'est plus le nom d'un vice, mais un facteur de développement personnel, après avoir été celui de l'invention de la civilisation. Bertrand Russell écrit en effet : « *Sans la classe oisive, l'humanité ne serait jamais sortie de la barbarie.* » L'oisiveté pour tous amènera, selon lui, le bonheur : c'est l'annonce de la civilisation des loisirs. Même s'il ne résout pas le problème de la fainéantise, le plaidoyer de Russell aurait peut-être soulagé les angoisses de Bronislaw Malinowski : lire des romans n'est pas forcément moins utile que battre la campagne à la recherche d'un informateur autochtone… Mais lire des romans n'est pas ce qu'on attend d'un chercheur scrupuleux.

Si nos défauts ordinaires – la paresse, la nonchalance, l'absence de ponctualité, le désordre – sont utiles à quelque chose, pourquoi restent-ils des défauts dont nous nous faisons reproche ? Parce qu'ils ne sont pas la norme collective, ni ne peuvent être la maxime de tous nos actes. La paresse absolue menace notre survie ; le désordre absolu, c'est la paralysie. Il en va de nos défauts comme du problème de la faiblesse de la volonté : nous voudrions être conformes aux attentes, mais nous agissons autrement. Nos défauts sont donc irrationnels. Mais la rationalité à elle aussi un défaut, que résume bien le philosophe Jon Elster : « *Tous les acteurs rationnels le sont de la même façon, alors que les irrationnels le sont chacun à leur façon.* » Ce qu'ils choisissent de faire au lieu de ce qu'ils devraient faire est imprévisible : le résultat peut être aussi bien une catastrophe qu'une aubaine. Nos défauts sont des créateurs de hasard et des facteurs de diversité. Il faut les prendre pour ce qu'ils sont.

Illustration : pour Mathias Lebœuf (*Petit traité de la lenteur*, Trédaniel, 2024), la lenteur, cousine de la paresse, est bien un défaut. Elle n'est globalement pas productive. Mais elle est relative : c'est celle des autres qui nous gêne. La nôtre peut être utile, c'est un moyen de résister aux pressions extérieures, de s'émanciper des normes de travail étouffantes. Ça peut même être une hygiène de vie, une forme de sagesse originale. C'est seulement si, un jour, la lenteur s'avère être la solution aux menaces qui pèsent sur notre planète qu'elle deviendra la norme, et ne sera plus un défaut. Mais rien n'est moins sûr. ●

NOTE

(1) Bronislaw Malinowski, *Les Argonautes du Pacifique occidental* (1922), rééd. Gallimard, coll. « Tel », 2008.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

À l'ouest, gentils à l'ouest...

« Être à l'ouest », c'est être ailleurs, décalé, pas tout à fait dans la réalité des autres. Un état de distraction l'espace d'un instant... ou un peu trop fréquemment. Et pour cause : c'est la pente naturelle de notre cerveau ! Et la clef de la créativité ? JEAN-FRANÇOIS MARMION

Voici quelques années, alors que nous étions conviés à une émission de France Inter, le fondateur de *Sciences Humaines* m'a véhiculé gaillardement sur l'autoroute A6 en ayant omis de faire le plein. Les dernières gouttes d'essence nous ont menés miraculeusement jusqu'à une station-service, alors que notre chignole capotait déjà. Après quoi, il s'est garé près de la Maison de la radio en laissant la portière ouverte et le moteur tourner (mes amitiés, M. Dortier !).

IL ÉTAIT UNE FOIS À L'OUEST

L'étourderie est une valeur sûre de la comédie. Songeons à Pierre Richard retroussant sa manche gauche mais plongeant son bras droit dans l'aquarium où il vient de laisser tomber son revolver. Au professeur Tournesol prenant son bain en peignoir. Ou bien à l'astronome et mathématicien Thalès dégringolant au fond d'un puits à trop regarder les étoiles, persiflait Socrate. Ou encore au Ménalque brossé par Jean de La Bruyère, inspiré par un authentique personnage, un certain comte de Brancas, qui oublie de se raser tout un côté du visage puis, débarquant chez quelqu'un d'autre, se croit revenu chez lui et tient le maître de maison pour un importun.

Nous sommes tous, ponctuellement, un peu distraits, lunaires, hors sol, pas là... À l'ouest. Ponctuellement ? Voire ! En 2010, Matthew Killingsworth et Daniel Gilbert, chercheurs en psychologie positive à Harvard, publient une recherche destinée à faire date (1). Grâce à l'appli Track My Happiness, qu'ils ont mise au point, ils ont demandé quotidiennement, de manière aléatoire, à 2 250 personnes ce qu'elles faisaient à l'instant T, à quoi elles pensaient, comment elles se sentaient. 250 000 réponses plus tard, les résultats sont ébouriffants : dans 46,9 % des cas, les participants rêvassaient plutôt que de s'appliquer à ce qu'ils étaient censés mener à bien. Se pourrait-il que nous passions vraiment la moitié de notre temps d'éveil en pleine distraction, l'attention relâchée, les idées vagabondes ? Qu'une fois sur deux, quelle que soit notre activité, nous pensions à autre chose, aussi bien dans la salle de bains (par exemple : « *Aya Nakamura et la Garde républicaine, quelle féerie !* ») qu'au travail (« *Pour la raclette, jambon cru ou jambon blanc ?* »), ou même en pleins ébats sexuels (« *Flûte ! J'ai encore oublié de renouveler mon abonnement à* Sciences Humaines *!* ») ? Mieux (ou pire) encore, l'esprit ailleurs serait même, en neuropsychologie, le « mode par défaut » de notre cerveau, lequel n'est certainement pas configuré pour rester focalisé sur la durée. Rappelons qu'il consomme de 15 à 20 % de nos ressources en énergie à chaque instant... lorsque nous ne réfléchissons même pas ! Ça n'est pas un hasard si, lorsqu'on est obligé de se concentrer longtemps, les maux de tête nous assaillent et que le grignotage d'une cochonnerie aux sucres rapides s'impose. Songer à autre chose représente alors notre soupape de sécurité : sans excursions dans l'ouest, nous perdrions le nord. L'inattention ne présente donc rien d'exceptionnel. L'attention à l'instant présent, davantage...

À L'OUEST D'EDEN

Notre organe le plus noble, celui-là même qui trône entre nos oreilles, ne serait-il somme toute qu'un pantouflard évaporé, un tire-au-flanc bon teint ? Dans ce cas, nous devrions toujours nous montrer ravis de laisser à notre esprit tout loisir de vagabonder. Heureux les familiers de l'ouest ? Paradisiaque, l'inattention ? Patatras ! Matthew Killingsworth et Daniel Gilbert observent que, quand notre esprit vagabonde trop, nous nous sentons moins bien. Car certes, lorsqu'une tâche nous indispose, il est normal que nous éprouvions un certain malaise, et que c'est bien pour cela que la distraction nous offre un répit... Mais l'inverse semble tout aussi vrai : la rêverie prolongée, vague et sans but, pourrait avoir des effets pervers en nous détachant trop de l'instant présent.

Dans une curieuse expérience menée à l'université de Virginie (2), on a d'ailleurs voulu forcer des sujets à rêvasser. Or, pour certains, ce fut l'enfer ! En quoi consiste le dispositif

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

© Louis Decamps

qui contraint à ne pas se concentrer ? Eh bien, placez vos quidams individuellement dans une pièce isolée, sans téléphone, sans fenêtre, vide et nue. Quelle belle occasion de laisser vagabonder ses pensées ! Rien à faire ! Il y a juste un bouton… Si on appuie dessus, on est prévenu, on recevra une petite décharge électrique. Tout le monde ne supporte pas l'inactivité, ou pas longtemps : à tout âge, deux tiers des hommes et un quart des femmes ne tiennent pas un quart d'heure et préfèrent s'électrocuter tout seuls (un monsieur impatient ou masochiste s'est octroyé 190 décharges, paraît-il). Le mode par défaut, quand il est inutile et imposé, relève donc parfois de la torture !

Le cerveau a horreur du vide. Nous devons toujours penser à quelque chose : à ce que nous faisons… mais pas trop longtemps, ou à autre chose au hasard… pas trop longtemps non plus. La méditation de pleine conscience elle-même ne consiste pas à ne penser à rien, mais à laisser filer nos pensées, nuance. Distraction et concentration ne s'opposent pas. Les deux sont indispensables. Il est fort bon de prendre la tangente au pôle ouest, pourvu qu'on puisse multiplier à volonté les allers-retours avec l'ici et maintenant. Ce qui, sauf exception *(lire p. 48)*, se fait tout naturellement.

À L'OUEST, TOUT EST NOUVEAU

Pour réfléchir à un problème ou nous livrer à une activité artistique, phases intenses de concentration et relâchements de l'attention doivent pouvoir se succéder dans la fluidité. Le mode par défaut au service d'un objectif fait alors l'objet d'un continuum avec la pensée créative. Éclectisme, ouverture d'esprit, absence d'autocensure, droit de se tromper, flexibilité cognitive, pensée associative permettant d'essayer des combinaisons

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

© Catherine Falls Commercial/Getty Images

TDA/H : quand l'attention s'enfuit

Aux yeux de leur entourage, les personnes atteintes de TDA/H (trouble du déficit de l'attention avec ou sans hyperactivité) sont à l'ouest. En réalité, elles n'y vont pas à leur guise mais en sont prisonnières. Il leur est fort difficile se concentrer sans se laisser distraire (déficit d'« attention sélective » – longtemps déficit d'« attention soutenue ») *a fortiori* pour faire deux choses à la fois (déficit d'« attention divisée »). Elles peuvent régulièrement oublier d'aller chercher leurs enfants, de faire leurs courses, de manger, de fermer le robinet de la baignoire, manquent d'organisation et d'anticipation. Pour peu que l'hyperactivité et l'impulsivité s'en mêlent, leur attention ricoche, virevolte, sans se fixer, sans leur permettre de finir quoi que ce soit : elles ne supportent pas les longs repas, ni de regarder un film jusqu'au bout, ont besoin de bouger, parler, se dépenser, et multiplient parfois les sautes d'humeur jusqu'à épuisement. Tout cela pourrait sembler sympathique si le TDA/H ne s'avérait un diagnostic psychiatrique, c'est-à-dire s'accompagnant d'une souffrance qui justifie une prise en charge psychothérapeutique et médicamenteuse. Le trouble est envahissant, handicapant, et compromet la vie sociale et/ou familiale, professionnelle, scolaire, pouvant conduire au divorce, au licenciement, à la solitude. Le TDA/H concerne 4 à 6 % des enfants. Un tiers reste affecté à l'âge adulte. ● J.-F.M.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

originales, loin de la logique et de la linéarité… Quand nos vagabondages intérieurs ne sont pas bridés par la concentration mais libres d'emprunter toutes sortes d'itinéraires bis, de raccourcis ou de détours vers un but général, et qu'en un mot nous nous accordons la liberté d'imaginer, de zigzaguer, à sauts et à gambades, de brainstormer à nous tout seul, c'est un imprévisible feu d'artifice intérieur qui se lève à l'ouest.

Mihály Csíkszentmihályi, de l'université de Chicago, s'est rendu célèbre dès le milieu des années 1970 en présentant la notion de «*flow*», ce sentiment d'accomplissement, cet instant de grâce et de plénitude qui saisit les créateurs et passionnés quand leurs efforts aboutissent au terme de cette fameuse alternance de focalisation et de distractibilité ludique **(3)**. Tout est là, décidément: ne se reposer entièrement ni sur la concentration (ou pensée dite «convergente», analytique, au risque du blocage et de la saturation) ni sur la rêverie créative (ou pensée «divergente», globale, au risque de l'éparpillement et de l'absence de mise en application), mais savoir jouer des deux. Qu'il s'agisse de créer, d'apprendre, ou de passer un examen, tenir sur la distance implique de relâcher périodiquement ses efforts selon son propre rythme **(4)**. C'est d'ailleurs ainsi que parfois, après avoir lancé la réflexion et laissé le cerveau travailler en coulisses et sans interférences, la solution jaillit à la façon d'une illumination lorsqu'on pense tout à fait à autre chose («l'instant *eurêka*»).

La culture populaire a-t-elle l'intuition de ce continuum entre distractions et créativité en présentant de grands songeurs comme de grands inventeurs? Après tout, l'ahuri Tryphon Tournesol met au point une fusée lunaire avant les Américains, mais aussi un sous-marin de poche («*À deux places, vous le voulez à deux places?*»), la télé en couleurs, un comprimé contre l'alcoolodépendance, la variété de roses Bianca, une arme à ultrasons, des patins à moteur, un lit-placard, entre autres. Tournesol est du genre tête en l'air mais, quand il le faut, on ne peut plus concentré sur ses calculs ou la trajectoire de la fusée lunaire. Qu'on ne le traite pas de zouave! Mieux encore, entre deux somnolences, Gaston Lagaffe imagine avec application le gaffophone, le gastomobile, un marteau électrique qui se fixe au mur avec deux clous, la lessive qui dissout les vêtements, le pardessus à chauffage central, la balançoire à élastiques, le barbecue de bureau, le parcmètre télécommandé, et littéralement des dizaines d'autres prodiges qui fonctionnent quelquefois.

Comment expliquer que Tryphon se voie relégué dans le pavillon du jardin de Moulinsart et non sur une scène de Stockholm pour recevoir un Nobel? Par quelle incompétence de DRH, Gaston se retrouve-t-il éternel préposé au courrier en retard du journal de BD qui l'emploie et non dans la régie publicitaire, au marketing ou, pourquoi pas, scénariste? Ainsi en ont décidé les pétulantes idées, vagabondes par intermittence, de leurs créateurs. *Alea jacta ouest…* ●

NOTES

(1) Matthew Killingsworth et Daniel Gilbert, «A wandering mind is an unhappy mind», *Science*, n° 6006, 12 novembre 2010.
(2) Timothy Wilson *et al.*, «Just think: the challenges of the disengaged mind», *Science*, n° 6192, 4 juillet 2014.
(3) Mihály Csíkszentmihályi, *La Créativité. Psychologie de la découverte et de l'invention*, Robert Laffont, 2006.
(4) Marina van Zuylen, *L'Art d'être distrait. Se perdre pour se trouver*, Flammarion, 2024.

Le gang des gaffeurs

© RMN Paris Musées/Musée Carnavalet – Histoire de Paris
© RMN Paris Musées/Maison de Balzac
© The White House Library

Jean-Jacques Rousseau

Le jeune Jean-Jacques officie comme laquais du comte de Gouvon. Un soir, il impressionne fort, par son esprit, la compagnie, et plus particulièrement Mademoiselle de Breil, belle-fille du comte, qu'il fait même rougir, jusqu'au moment où il la tache en lui servant à boire. Retour à la case laquais.

Eugène Rastignac

Balzac raconte comment l'ambitieux Eugène, admis de manière inespérée chez la comtesse de Restaud, se discrédite d'emblée en pérorant sur une connaissance commune, « le père » Goriot. Alias, hélas, « le père »… de la comtesse. Allez, ouste!

Joe Biden

Le désormais ancien président américain fut surnommé « Joe la gaffe » tant il cumula de boulettes et lapsus. Au sommet de l'Otan 2024, il accueille le président ukrainien Volodymyr Zelensky en l'appelant « *président Poutine* ». Lorsqu'il déclare: « *Je n'aurais pas nommé le vice-président Trump comme vice-président si je mettais en doute ses compétences* », il parle de… Kamala Harris. Quand il demande à un paraplégique de se lever pour que la foule l'applaudisse, ou qu'il dégringole de vélo, on comprend qu'il ait semé l'embarras dans son camp, et l'hilarité chez ses adversaires… **J.-F.M.**

À LIRE Pauline de Tholozany, *L'École de la maladresse. De J.J. Rousseau à J.J. Grandville*, Honoré Champion, 2017.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM

ENTRETIEN

AVEC LAURENT VIDAL

« La force est du côté des lents »

© Astrid di Crollalanza/Flammarion

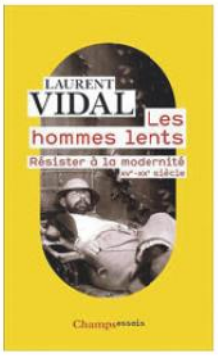
Qu'est-ce qu'un « homme lent » ? Entre récit scientifique et voyage poétique, l'historien explore la question, ouvrant ainsi de nouvelles perspectives sur notre rapport au temps, au rythme et à la liberté. PROPOS RECUEILLIS PAR LAURENCE SERFATY

À travers ses récits *Mazagão. La ville qui traversa l'Atlantique* (Aubier, 2005) et *Ils ont rêvé d'un autre monde* (Flammarion, 2014), Laurent Vidal scrute avec passion la façon dont les humains circulent dans l'espace atlantique, en particulier entre les grandes villes portuaires. Attentif aux rythmes sociaux, il signe avec *Les Hommes lents* un essai aussi ciselé que captivant où il retrace la généalogie de la « *discrimination par le rythme* ». Si la lenteur est souvent stigmatisée comme un vice associé aux plus faibles, elle peut également se muer en force subversive dans les mains des dominés.

Comment vous est venu cet intérêt pour la lenteur ?
La plupart de mes travaux portent sur la question de la place des rythmes dans les sociétés et sur leur rôle structurant dans notre vie sociale. Au cours de mes recherches, je suis tombé sur le texte du géographe Milton Santos (1) consacré aux grandes métropoles brésiliennes. Il y écrit cette phrase intrigante : « *La force est du côté des lents.* » Dans ce contexte, Santos désignait par « les lents » les personnes socialement fragiles. Ce qui m'a particulièrement interpellé, c'est la manière dont il associe un état de fragilité sociale à une temporalité spécifique. J'ai eu envie d'explorer davantage cette idée, avec mon regard d'historien, en cherchant à remonter aux origines de cette articulation entre rythme et fragilité sociale.

Qu'entendez-vous par « hommes lents » ?
La notion d'« homme lent » réside moins dans sa définition que dans son indéfinition. Au cours de l'histoire, la composition sociale de ce groupe va constamment évoluer, rendant difficile une définition stable. En réalité, cette expression sert avant tout à nier une compétence sociale.
Pour comprendre les origines de cette dévalorisation, il faut remonter au Moyen Âge. C'est à cette époque que se développent deux discours, l'un religieux, l'autre économique, les deux condamnant la paresse. À travers les péchés capitaux, le discours religieux instaure un cadre normatif strict où le travail est valorisé et le temps considéré comme un bien divin. La lenteur, associée à la paresse, devient-elle aussi un péché et un symbole de résistance à l'ordre établi. Parallèlement, pour le capitalisme marchand qui se développe en favorisant la rapidité dans les échanges commerciaux, la promptitude fait figure de vertu économique essentielle. Ainsi, la lenteur se trouve dévalorisée tant sur le plan religieux qu'économique. C'est à la rencontre de ces deux discours, lors la conquête des Amériques, que la figure de « l'homme lent » prend véritablement forme. Elle va permettre aux Européens de décrire les populations indigènes qu'ils découvrent, les « *Indiens* », comme des paresseux, des indolents qui « *semblent*

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 6:01:51 PM



Laurent Vidal

Spécialiste de l'histoire du Brésil, Laurent Vidal est professeur à La Rochelle Université et président d'Intermondes Humanités océanes. Ses travaux portent notamment sur les villes atlantiques comme plaques tournantes des migrations et circulations culturelles. Il est l'auteur de plusieurs livres dont *Les Hommes lents* (2e éd., Flammarion, 2022).

se moquer de la besogne (2) », justifiant ainsi leur domination. En fait, les « lents » incarnent un ensemble de qualités négatives – paresse, improductivité, insouciance – qui sont, selon les époques et les contextes, attribuées à des groupes différents. C'est cette plasticité qui est frappante. Qu'on soit dans un contexte colonial où colonisés et esclaves sont décrits comme indolents, ou dans nos sociétés contemporaines où d'autres groupes sont stigmatisés, la notion d'« homme lent » reste un outil puissant pour discriminer. Les mots changent, mais la logique reste la même.

Et aujourd'hui, ce concept est-il encore utilisé ?

L'histoire de « l'homme lent » est celle d'une construction sociale qui évolue au fil des transformations historiques et des rapports de pouvoir. Ce concept, loin d'être neutre, a été utilisé – et l'est toujours – pour justifier des inégalités et hiérarchiser les sociétés.

Aujourd'hui encore, décrire quelqu'un comme lent, indolent, paresseux, lambin, fainéant, vaurien ou roupilleur a une certaine efficacité sociale. Il y a tout un champ lexical associé à la lenteur qui vise, désormais, les « hommes inutiles ». Il y a quelques années, une juriste d'entreprise a pris en photo un éboueur endormi dans une rue à Paris. Elle a publié l'image sur les réseaux sociaux en commentant : « *Voilà à quoi servent les impôts locaux des Parisiens, à payer les agents de propreté à roupiller…* » Un post qui a d'abord conduit au licenciement de cet homme. Heureusement, une association a pris en charge ses frais juridiques et a prouvé qu'il était en pause et ne pouvait pas rentrer chez lui entre deux tournées. Il se reposait comme il le pouvait, dans la rue. Finalement, il a été réintégré dans son entreprise.

Ce qui m'a marqué, c'est l'utilisation du mot « roupiller ». Saviez-vous qu'il vient de l'espagnol et désignait, au Moyen Âge, une sorte de manteau dans lequel les voyageurs s'enveloppaient pour dormir la nuit ? La *roupille*, c'est ce qui permettait aux nomades de se reposer en chemin. Et c'est là qu'on voit une autre dimension de cette figure de « l'homme lent » : elle est aussi associée aux nomades, ces individus perçus comme menaçant l'enracinement des sociétés sédentaires. Aujourd'hui, le migrant incarne le lent, alors qu'il ne cesse de se déplacer. Dans l'imaginaire collectif, notamment dans les médias, les images sur les migrants les montrent le plus souvent en situation statique, comme en attente de quelque chose, représentation où se profilent l'idée d'inutilité sociale et, finalement, une menace.

Comment établissez-vous une relation entre le rythme syncopé et les « hommes lents » ?

Après avoir exploré la généalogie de cette figure sociale des « hommes lents », je me suis demandé si ces individus étaient inévitablement condamnés à rester des parias. Ou bien, pouvait-il exister des moyens pour eux de s'approprier un rythme, de le détourner, de subvertir son sens et, finalement, d'affirmer leur présence, de réexister autrement ?

C'est là que la notion de « syncope » m'est apparue, et je l'ai trouvée dans la musique. Pas n'importe laquelle : des musiques issues des grands ports de l'Atlantique, en particulier ceux des Caraïbes, d'Amérique latine et d'Amérique du Nord. À la fin du 19e siècle et au début du 20e, ces ports étaient des lieux de transformation sociale intense. On y trouvait d'anciennes sociétés esclavagistes ayant aboli l'esclavage, avec des masses de travailleurs noirs sans emploi, cherchant des travaux temporaires, comme celui de docker, en fonction de l'arrivée des bateaux.

Ces ports accueillaient aussi des migrants européens, tout aussi pauvres et désœuvrés, en quête des mêmes opportunités. Dans cet environnement d'attente et de rencontres imprévues entre ces groupes culturels, sont nées des musiques qui allaient marquer l'histoire : le jazz à La Nouvelle-Orléans, la rumba à La Havane, la samba à Rio, le tango à Buenos Aires et d'autres encore. Toutes ces musiques ont émergé entre les années 1890 et 1910, dans des contextes similaires. Elles ont des particularités propres, bien sûr, mais elles partagent un élément fondamental : la syncope.

La syncope n'est pas propre à ces musiques : présente dès le Moyen Âge, elle n'avait jamais été exploitée de façon aussi systématique. C'est une rupture rythmique, un déplacement de l'accent attendu. La note syncopée, attaquée sur un temps faible et prolongé, semble défier la mesure, créant tension et déséquilibre. Cette rupture ouvre un espace nouveau, un temps autre.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

« Le vrai défi est de trouver les moyens d'échapper à l'emprise de l'instantanéité et de la performance. »

Pour moi, la syncope représente une forme de résistance au rythme industriel dominant, ce rythme constant, régulier, presque mécanique, qui s'impose dans les sociétés modernes. Ce n'est pas un hasard si, à La Nouvelle-Orléans, une musique comme le ragtime apparaît à cette époque. Le terme vient de « *ragged time* », littéralement « temps déchiqueté », et décrit bien la perception du temps de ces musiciens, influencée par des conditions de travail précaires et fragmentées.
La syncope offre alors une manière de réinventer le temps, de sortir du cadre imposé, et, au-delà de la musique, elle se prolonge dans la danse. Les mouvements syncopés échappent eux aussi au contrôle des corps exigé par la société industrielle. Ils incarnent une liberté, une expression corporelle et rythmique qui défie les normes et redonne aux « lents » un espace où exister autrement, hors des contraintes du temps productif.

Peut-on aller jusqu'à dire que les lents sont des résistants ?
Pas systématiquement ! Mais ils peuvent parfois découvrir dans la rupture de rythme un moyen soit de résister soit de réinventer son existence, ce que j'appelle une quête de « réexistence ». Cela dit, je ne voudrais pas exagérer l'intentionnalité derrière ces actes. Il y a résistance quand l'arrêt ou le blocage est volontaire, assumé. L'évolution du mot « saboter » illustre cette idée : il signifie d'abord « *frapper le sol avec des sabots* » pour exprimer un mécontentement, puis, en 1808 « *bâcler* » par maladresse intentionnelle, et au 20e siècle, son sens devient « *jeter des sabots dans une machine* » pour la bloquer. Si les luttes contre les machines s'atténuent après le 19e siècle, le terme incarne une rupture nette et délibérée de la cadence, marquant une résistance assumée. De même, lorsqu'un mouvement comme celui des Gilets jaunes bloque des ronds-points, des lieux symbolisant la fluidité et le mouvement, pour imposer une réflexion sur leurs revendications, on est face à une forme explicite de résistance.
Mais il y a aussi cette quête de réexistence, qui est souvent plus diffuse, moins consciente. Elle ne s'affiche pas toujours comme une opposition frontale, mais se construit petit à petit. *A posteriori*, on peut cependant y déceler une recherche, une tentative de reprendre sa place, de recréer du sens.
Si je reprends l'exemple de la syncope, aucun des créateurs de ces grandes musiques dont j'ai parlé n'avait probablement cette intention explicite de résistance ou de transformation sociale. Mais quand on met tout cela en perspective, on perçoit une logique, une intention, qu'elle soit consciente ou non. C'est là qu'intervient la notion de quête.
Ces gestes, ces créations, ces ruptures dans le rythme sont souvent le fruit d'un tâtonnement, d'une exploration. Et c'est précisément dans ces tâtonnements que s'ouvre une possibilité de réinventer, de réexister autrement.

Notre époque, confrontée à de grands enjeux, peut-elle apprendre quelque chose, sinon des lents, du moins du ralentissement ?
Pour moi, c'est un défi crucial. On le voit bien : toutes les grandes réunions autour du climat, comme celles des COP, finissent souvent dans l'impasse. Nos sociétés, qui ont fait de la rapidité et de l'accélération les critères principaux de réussite sociale, en subissent aujourd'hui les conséquences. Elles sont doubles. D'abord les conséquences climatiques : on fait face à des événements extrêmes qui se multiplient. Le ralentissement de nos modes de vie et de nos économies est désormais une nécessité soulignée par de nombreux experts, y compris le Giec, qui appelle à changer de rythme. Le modèle actuel de développement, fondé sur l'accélération constante, nous emmène droit dans le mur climatique.
Ensuite, des conséquences anthropologiques : nos sociétés, et en particulier les jeunes générations, sont de plus en plus confrontées à des problèmes de burn-out, d'épuisement psychologique, et de difficulté à distinguer le réel du virtuel. Vivant dans un monde de l'instantanéité et saturés par les réseaux sociaux, beaucoup se sentent déracinés. La lenteur, en revanche, peut nous aider à retrouver un ancrage, à « remettre les pieds sur terre », littéralement et symboliquement.
C'est d'autant plus inquiétant qu'une génération entière risque d'être fragilisée psychologiquement. Il faudrait, à mon sens, un groupe d'experts pour s'interroger sur les rythmes sociaux et leur impact, non seulement pour les jeunes, mais aussi pour les travailleurs en général. La question du rythme va devenir centrale dans nos vies.
Le vrai défi, à mon sens, c'est de trouver les moyens d'échapper à l'emprise de cette temporalité de l'instantanéité et de la performance. Nos sociétés ont mis le travail au centre de tout. Ma génération s'est construite là-dessus : avoir un diplôme pour accéder à un emploi, puis bâtir sa vie autour du travail. Mais aujourd'hui, on voit émerger une nouvelle génération qui place le travail parmi d'autres éléments de la vie sociale, et non plus comme son cœur exclusif. Ce changement de paradigme pourrait être porteur de transformations profondes. Si cette génération fait de la question des rythmes un enjeu de lutte – à la fois pour une meilleure harmonie dans nos vies sociales et pour les défis environnementaux –, alors nous pourrions voir émerger une véritable réflexion sur les rythmes du vivant. Et c'est bien là le grand enjeu : retrouver une adéquation, une harmonie entre nos rythmes sociaux et ceux de la nature. ●

NOTES

(1) Milton Santos, « Metrópole. A força dos fracos é seu tempo lento », dans *Técnica, espaço e tempo. Globalização e meio técnico-científico informacional*, Editora Hucitec, 1994.
(2) Jean-Baptiste du Tertre, *Histoire générale des Antilles habitées par les Français*, t. II, 1667.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

Procrastiner n'est pas glander

Remettre au lendemain ce qu'il fallait faire hier est tout un art, qui nécessite même d'insoupçonnées et paradoxales compétences d'organisation. NICOLAS JOURNET

© Igor Novikov

« *Ne remets pas au lendemain ce que tu peux faire le jour même.* » La sagesse des nations aime à nous rappeler que le travail ponctuel est une vertu nécessaire et la nonchalance un vice impardonnable. On a même inventé un assez vilain mot pour désigner la mauvaise habitude de repousser à plus tard ce qui devait être fait hier, avant-hier, ou l'an dernier : la procrastination. Connue des philosophes de la Haute Antiquité – Platon en dit un mot –, cette pathologie de la volonté a interpellé de nombreux spécialistes de l'âme humaine, soucieux d'en découvrir la cause. Le grand Sigmund Freud y a vu le symptôme d'une crainte chronique de l'échec. D'autres, au contraire, la conséquence d'un excès d'optimisme (« *J'y arriverai demain* »), et d'autres encore, l'effet paralysant du perfectionnisme. La vérité est qu'on n'en sait trop rien, et qu'il n'existe pas de médicament contre la procrastination. Les remèdes maison, l'alcool, le tabac, le café et autres stimulants n'offrent aucune garantie de succès et ont des effets indésirables. Or la procrastination est, paraît-il, devenue épidémique de nos jours, aggravée qu'elle est par l'offre pléthorique de distractions disponibles en ligne à toute heure. Le mal semble si profond qu'il donne lieu à une production continue de manuels destinés à le vaincre par des moyens combatifs : planifier rigoureusement son temps, ordonner les tâches, créer des routines, ménager des intermèdes, et ainsi de suite. Faute d'études comparées, il est difficile d'en mesurer l'efficacité, d'ailleurs soumise à une condition première : ne pas remettre aux prochaines vacances la lecture dudit manuel.

Le professeur John Perry, brillant philosophe de l'esprit enseignant à l'université de Stanford, s'est taillé un joli succès en abordant le problème autrement. Dans un bref essai en forme de témoignage publié en 2012 **(1)**, il considérait son propre cas et ouvrait sur un constat rassurant : être un procrastinateur confirmé ne fait pas de vous un improductif. Malgré son manque de ponctualité chronique, il avait assuré son enseignement et aligné une liste conséquente de publications tout au long de sa carrière. Selon lui, la différence entre un procrastinateur productif et un « *sinistre glandeur* » tient à cela : le premier multiplie les engagements, quitte à ne pas les tenir, le second pense surmonter sa paralysie en dégageant du temps pour affronter les tâches les plus terrifiantes. Mais comme il n'y parvient toujours pas, il ne fait rien d'utile. En revanche, le premier trouve toujours à s'occuper à quelque tâche disponible, prétexte séduisant à ne pas accomplir celle cruciale qu'il redoute. C'est ce qu'il nomme la « *procrastination structurée* », et il en tire une méthode en quelques points. Premièrement, ne pas considérer la procrastination comme un défaut dramatique : les échéances sont souvent plus élastiques qu'elles paraissent. Deuxièmement, toujours disposer d'une liste de tâches classées par ordre décroissant d'urgence ou d'importance : en cas de blocage, descendre la colonne jusqu'à en trouver une qui vous plaise. Troisièmement, pour des travaux collectifs, s'entourer de collaborateurs ponctuels, ça aide. Quatrièmement, enfin, trouver n'importe quoi pour interrompre les navigations sur Internet : ne pas recharger sa batterie, se faire appeler au téléphone, poser un réveil sur le bureau, etc. C'est à ces conditions qu'on pourra faire une belle carrière de procrastinateur structuré, c'est-à-dire travailleur. Accueillie avec beaucoup de gratitude par le monde des chercheurs, la méthode Perry aurait cependant sans doute eu plus de mal à trouver sa place, par exemple, dans un cabinet de comptable. Le pauvre Bartleby, héros de Herman Melville, n'y aurait pas vu la solution à l'indécrottable phobie du travail routinier qui était le sien. ●

NOTE

(1) John Perry, *La Procrastination* (2012), Autrement, 2021.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

Les bordéliques résistent aux forces de l'ordre

La modernité occidentale a érigé l'ordre en vertu cardinale. Mais certains d'entre nous échouent désespérément à tenir leur chambre ou leur bureau bien rangé. Cessons de les en blâmer. Ils pourraient avoir une pensée bien plus féconde que les gourous du ménage bien fait. GUILLEMETTE FAURE

L'histoire n'a pas suffisamment retenu la journée du 26 janvier 2023, date officielle du triomphe des bordéliques sur les apôtres de l'ordre. Ce jour-là, Marie Kondo, déesse du rangement, admettait dans une interview au *Washington Post* qu'elle avait renoncé à ranger. « *Ma maison est en désordre, mais à ce stade de mon existence, c'est la bonne façon de gérer mon temps* », confessait-elle, sans un *mea culpa* à l'égard des millions de personnes que son livre *La Magie du rangement* (2011) et les séries dérivées sur Netflix avaient poussées à ranger leur maison puis à culpabiliser faute d'y arriver.

Peut-être peut-on y voir un moment pivot : les désordonnés pourraient enfin obtenir la reconnaissance qu'ils méritent. Dans cette entreprise de réhabilitation du foutoir, saluons en particulier le livre *Bordélique. Le pouvoir du désordre pour transformer votre vie !* (De Boeck, 2017) du journaliste et économiste britannique Tim Harford, qui défend « *le désordre non pas parce que je crois que ce soit la réponse à tous les problèmes de la vie, mais parce que le désordre n'a pas assez de défenseurs* ». Ce n'est, selon lui, que la pression sociale qui nous incite à ranger… alors que le désordre a plein de vertus. Les désordonnés développent selon lui beaucoup plus de souplesse mentale, savent s'adapter à l'imprévu et se laisser surprendre. Son essai s'ouvre avec le récit du célèbre concert de Cologne de Keith Jarrett en 1975. Au lieu du piano qu'il avait demandé, le pianiste trouva sur scène un simple piano d'étude. Il faillit faire demi-tour, mais accepta de jouer. Vu la faible résonance de l'instrument, il dut jouer plus fort que d'habitude, provoquant ainsi l'intensité qui fit de l'enregistrement le plus grand succès d'un album jazz solo, vendu à 4 millions d'exemplaires.

On peut trouver d'autres exemples liant désordre et créativité. C'est pour pouvoir repérer les pages de ses morceaux à chanter qu'Arthur Fry, un employé de chez 3M, eut l'idée de faire tenir ses marqueurs avec la colle qui ne collait pas vraiment que l'entreprise venait de développer et dont elle ne savait que faire. L'idée allait être à l'origine du Post-it. Aurait-il parfaitement rangé ses partitions dans un lutin qu'on en serait encore à mettre du scotch sur des petits papiers.

DÉSORDRE ET CRÉATION

Quand on est ordonné, on fait tout en mode pilotage automatique, on ne réfléchit plus aux différentes façons de faire possibles. C'est aussi l'argument des concepteurs des nouvelles aires de jeux : aux installations ergonomiques aux couleurs primaires et formes parfaitement géométriques, ils préfèrent s'inspirer du joyeux foutoir des terrains vagues couverts de planches, de ferraille, de boue et de vieux pneus (on en trouve une illustration dans le documentaire *The Land* réalisé en 2021 par Erin Davis, consacré à l'aire de jeux du même nom au Pays de Galles…). Le taux de blessure des enfants dans ces terrains de jeux sans protection serait identique, voire inférieur à celui des espaces ultrapensés. « *Quand la distance entre les barreaux d'une échelle est toujours la même, les enfants n'ont plus besoin de se concentrer sur où poser le pied. La standardisation est dangereuse parce que le jeu est simplifié et l'enfant n'a plus à s'interroger sur ses mouvements* », expliquait Helle Nebelong, une architecte conceptrice de squares lors d'une conférence sur le design et le jeu.

Le désordre exige de nous de la souplesse d'esprit puisque les choses ne sont jamais là où elles devraient être. Il faut donc trouver de nouvelles solutions à chaque fois. À l'inverse, quand on veut que tout soit correctement rangé et que chaque journée suive ce qui a été inscrit à l'agenda, on privilégie la prévisibilité à l'ouverture des possibles. C'est certainement rassurant, mais cela condamne à faire comme on a toujours fait et ferme la porte à l'innovation.

© Casarsa Guru/Getty Images

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

Quand on est ordonné, on fait tout en mode pilotage automatique.

C'est un des arguments développés dans *Un peu de désordre = beaucoup de profit(s)* publié en 2008 (Flammarion) par Eric Abrahamson et David Freedman. Selon eux, on s'émerveille instinctivement devant les gens organisés et rangés sans réfléchir aux coûts cachés de leur maniaquerie. Chercher en permanence à créer des catégories pour ce qu'on range demande de l'énergie. Trop absorbés par leur rangement, les superordonnés peuvent oublier que le but d'une journée n'est pas de produire un bureau propre. C'est sans doute ce qu'avait voulu dire Albert Einstein avec sa feinte interrogation : « *Si un bureau en désordre évoque un esprit brouillon alors que dire d'un bureau vide ?* » Le bazar est l'apanage de la vraie vie. Les seuls enfants qui ne laissent pas de pagaille derrière eux sont ceux qui restent plantés devant des écrans. Toute activité créatrice laisse du désordre.

Ne pas ranger immédiatement ce qu'on est en train de faire est aussi une manière de rester au travail. Dans son formidable livre sur l'histoire du bureau (*Cubed. A secret history of the workplace*, 2014, non trad.), Nikil Saval raconte que lorsque Robert Propst invente le Action Office, bureau pionnier du *cubicle* (le bureau à cloisons) qu'on retrouvera plus tard dans beaucoup d'entreprises américaines, il avait prévu un emplacement permettant de laisser des documents et de fermer le bureau par-dessus. Cet espace pouvait accueillir une pile de huit centimètres. Toute sa vie, l'inventeur du *cubicle* se battit contre l'insistance des managers à ne rien laisser sur les bureaux le soir, obsession absurde selon lui, car les projets professionnels se finissent rarement en une journée.

L'avocate et ex-magistrate Eva Joly m'a expliqué la même chose : avoir des dossiers en permanence sur son bureau lui permet de garder à l'esprit tous ceux qui doivent avancer. L'affaire Elf tenait en 246 dossiers…

LE FOUTOIR EST UN LABORATOIRE D'IDÉES

Les dossiers sur un bureau témoignent d'un travail en cours. Or, déplore Tim Harford, « *quand on voit un bureau mal rangé, on voit juste du désordre. On ne voit pas quelque chose qui fonctionne* ». En témoigne le nombre de patrons obsédés par des espaces de travail sans un papier qui traîne, sans même une touche personnelle comme si la neutralité d'un lieu de travail était un facteur de productivité.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

Le cas le plus célèbre d'idéalisation du bureau vide est celui de l'agence de publicité Chiat/Day qui créa de magnifiques bureaux multicolores à New York en annonçant que le travail y sera désormais «*déterritorialisé*»: du «*hot desking*» plutôt que des bureaux attribués, pas de papiers, rien qui traîne. L'entreprise avait prévu des casiers pour y ranger les photos de familles et autres objets personnels. Les casiers s'avérèrent trop petits, et si la «révolution» attira l'œil des médias sur ces bureaux prévus pour être ceux du futur, les employés, eux, gardaient en douce leurs papiers dans leurs coffres de voiture. L'entreprise mit fin à ce désastre en 1998.

Les exemples de patrons obsédés de l'ordre apparent sont nombreux. Chez Intel, le célèbre PDG Andy Grove faisait des visites surprises dans les bureaux et critiquait ceux qui y laissaient trop de papiers. Pourtant, on ne trouve aucune raison valable à cette obsession à part la volonté d'impressionner les visiteurs. Non seulement rien ne prouve que des bureaux à l'esthétique aseptisée seraient plus productifs mais, d'Apple à Google, les innovations qui ont vu le jour dans des garages devraient interroger les partisans de cette vision. En examinant des photos de Steve Jobs à son bureau, on découvre un arrière-plan d'étagères en foutoir, de livres empilés à l'horizontale, de câbles qui traînent et de boîtes pleines des trucs qu'on ne sait pas ranger ailleurs, comme chez la plupart d'entre nous. D'ailleurs, ceux qui ont des bureaux en bazar assurent souvent à leur entourage qu'ils ne perdent rien, comme s'ils avaient une carte topographiée de leur foutoir à l'esprit.

© Orbon Alija/Getty Images

Les surveillants de bureau ne feraient-ils pas mieux de se méfier de ceux dont les bureaux sont trop propres? Un bureau encombré de manuscrits, de journaux et d'objets divers n'a pas empêché Mark Twain d'écrire *Les Aventures de Tom Sawyer*. Qui aurait osé dire à Francis Bacon de ranger son atelier avant de peindre? Ou à Léonard de Vinci de faire attention à l'ordre des pages de ses *Codex* plutôt que de gribouiller des notes dans tous les coins. Et ne parlons pas du fabuleux auteur jeunesse Roald Dahl, qui avait à la droite de son fauteuil une table d'écriture couverte d'objets en tout genre: entre autres un morceau d'os de la hanche qu'il s'était fait retirer et une boule de papiers d'aluminium réalisée avec les emballages argentés de barres de chocolat qu'il gardait depuis l'enfance. Ces artistes auraient-ils produit autant s'ils avaient passé leur temps à ranger leurs pinceaux, papiers, cahiers?

Et pour autant les gens ordonnés sont généralement fiers tandis qu'on fait injustement honte aux bordéliques. Preuve en est, Benjamin Franklin qui tenait un journal dans lequel il consignait ses avancées dans l'appropriation de toute une liste de qualités qui lui semblaient indispensables dans la vie. Il s'y désespérait de ses manques de progrès en matière d'ordre. De fait, lutter contre son foutoir a été le combat de sa vie. Les gens qui le visitaient notaient la présence de papiers de la plus haute importance en vrac sur la table. Et pourtant... Non seulement Benjamin Franklin fut un des premiers hommes à grimper dans une montgolfière, mais il a également inventé le paratonnerre, le poêle à bois à combustion contrôlée et les lunettes à double foyer; il a également participé à la rédaction de la Déclaration d'indépendance et de la Constitution des États-Unis et été ambassadeur en France. Qu'a fait Marie Kondo à part rouler des t-shirts?

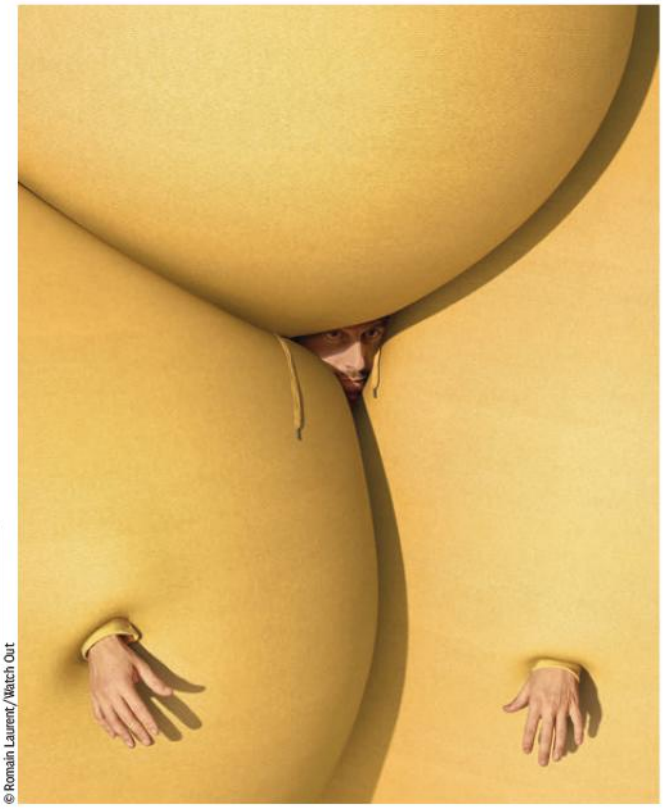
J'ai évidemment un biais dans cette appréciation puisque probablement 100% des gens désordonnés pensent que les désordonnés sont plus créatifs. Ce n'est pas pour autant qu'on souhaite les avoir comme interlocuteurs dans toutes les situations. Il m'est arrivé de changer de médecin parce que le bureau du spécialiste consulté disparaissait sous quinze centimètres de paperasse: si des analyses me découvraient une maladie terminale, il risquait, m'étais-je dit, de ne pas s'en rendre compte avant son déménagement. De même, rares doivent être les personnes désordonnées à se réjouir d'avoir affaire à un chirurgien à la table d'instruments en foutoir en se disant qu'au moins il sera créatif. Dans certains domaines, l'ordre reste un atout. Mais il est temps de le remettre à sa place. ● **M.O.**

Qu'a fait Marie Kondo à part rouler des t-shirts?

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

Bonjour mollesse

Le mou n'a pas bonne presse. Et si nous apprenions à l'apprécier pour être juste le contraire du tranchant ? GÉRALDINE MOSNA-SAVOYE



© Romain Laurent / Watch Out

Vous voilà allongé sur votre canapé, un mardi soir à 19 h 13. Encore deux minutes avant de vous lever et vous préparer pour aller à cette soirée prévue de longue date. Vous l'attendiez, vous vous en réjouissiez, vous l'aviez bien noté, ce dîner entre amis, ce film que vous vouliez tant voir ou tout simplement ce resto à deux. Et pourtant… pourtant, quelle flemme ! Allongé sur votre canapé, vous êtes si bien. Et si ça durait encore un peu, et si je restais ici, et si j'annulais tout ?

Pris entre le plaisir et la culpabilité de ne rien faire, vous êtes victime de ce qu'on appelle un coup de mou. Pas le coup de mou de la déprime, ni celui d'une grosse fatigue après un marathon, mais le simple coup de mou, celui qui vous tombe dessus sans crier gare et vous rappelle vos années de langueur adolescente. Un mardi soir peut avoir le goût d'un dimanche après-midi, froid et pluvieux.

À ceci près que pointe inévitablement ce doute : que m'arrive-t-il ? Pourquoi suis-je si mou ? Suis-je malade ou mélancolique ? Faire l'expérience de la mollesse apparaît toujours comme un problème. Personne ne se réjouit d'un consensus mou ni d'un spectacle dont l'intensité se relâche ; quant à la sexualité ou aux poignées de main, l'une et l'autre s'accommodent mal d'impuissance et de tiédeur.

Mais pourquoi ? Qu'est-ce qui pose tant problème dans la mollesse ? Qu'est-ce qui fait que, étendus sur ce canapé, jouissant d'un temps suspendu, lovés dans le moelleux des coussins et dans la douceur d'un instant purement gratuit, nous ne parvenions pas à nous laisser aller ? Pourquoi subsiste donc ce sentiment de culpabilité ? La mollesse est pourtant innocente par définition, car comment être coupable d'actes que nous ne commettons pas ? Où est la faute dans cette absence, dans ce qui n'a pas lieu ?

LE MOU CONTRE LES « *TO-DO-LIST* »

Serions-nous coupables de rester vautré sur un canapé, quand d'autres transgressent les règles, outragent ou violentent ? Si un autre choisit de s'agiter, sommes-nous coupables de nous reposer, d'être en retrait ? Tout ce qu'on peut dire est que nous ne passons pas à l'acte. Voici peut-être où est l'enjeu : notre société contemporaine ne valorise rien tant que les passages à l'acte, les actions et les activités, les tâches accomplies, les *to-do list* et les cases cochées, les rituels quotidiens et les objectifs annuels à atteindre.

« *La lutte quotidienne dans laquelle le corps humain est engagé pour nettoyer le monde et pour l'empêcher de s'écrouler ressemble bien peu à l'héroïsme* », a écrit Hannah Arendt dans *Condition de l'homme moderne* (1958), évoquant « *l'ascension soudaine, spectaculaire, du travail* ». Et d'ajouter : « *L'endurance qu'il faut pour réparer chaque matin le gâchis de la veille n'est pas du courage. Ce qui rend l'effort pénible, ce n'est pas le danger mais l'interminable répétition.* »

C'est bien la valorisation du travail répétitif et de l'activité incessante, épuisant les ressources du monde et les nôtres, que la philosophe interroge et condamne. Face au sentiment d'épuisement causé par l'agitation permanente, le néant de la mollesse temporaire pourrait s'offrir comme un remède inespéré.

Le coup de mou a beau nous tomber dessus, il n'a rien d'une fatalité qui nous paralyse. Bien au contraire. Refus aux injonctions à faire, à produire à tout prix et à s'accomplir, il n'est pas pour autant une mise à l'arrêt. On l'oublie souvent, mais on n'a pas besoin de bouger pour penser, créer ou simplement se questionner. Et si la mollesse, parce qu'elle nous met en défaut, était loin d'être qu'un défaut ? ●

Après des études de philosophie, **Géraldine Mosna-Savoye** a rejoint France Culture où elle produit désormais l'émission « Le Souffle de la pensée ». Elle est l'autrice de *La Force du mou*, Éditions de L'Observatoire, 2022.

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

© Westend61/Getty Images

Le charme discret des introvertis

L'introversion est souvent considérée comme le signe d'un mal-être en société et d'un manque d'assurance handicapant. Pourtant, ce tempérament peut cacher des qualités qu'on ne découvre que si on s'en donne la peine. MARC OLANO

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

« *Mous, pas drôles, impassibles, secrets, de mauvaise compagnie…* », les introvertis n'ont pas la cote en France, alors qu'il en est tout autrement dans beaucoup de pays asiatiques, où l'humilité et le calme sont davantage valorisés que le bagou et l'affirmation de soi. C'est au psychanalyste Carl Gustav Jung qu'on doit, en 1921, la première définition de l'introversion, qu'il oppose à l'extraversion. Dans ce dernier cas, selon le psychiatre suisse, l'énergie psychique (ou libido) est tournée vers l'extérieur. Chez les introvertis, c'est l'inverse : la libido est tournée vers soi-même, et les individus préfèrent la solitude, concentrés qu'ils sont sur leur monde intérieur. Dans les soirées entre amis, ils se tiennent en général en retrait, parlent peu et semblent mal à l'aise. Les extravertis quant à eux ont le contact facile, mènent la danse, parlent fort et semblent plus épanouis. Au travail, les introvertis n'aiment pas la précipitation : ils détestent faire plusieurs choses à la fois, préfèrent s'isoler, cherchent le consensus plutôt que la confrontation, quand les extravertis foncent avec assurance, adorent le multitâches, prennent des risques et vont facilement au conflit. Mais ces excès n'ont-ils que des avantages ? Un introverti qui prend le temps d'étudier une question sous tous ses angles avant de se lancer dans une proposition, qui sait aussi écouter autrui sans chercher à imposer son point de vue à tout prix, n'est-il pas finalement plus efficace au travail et plus à même d'exercer des postes à responsabilité qu'un extraverti égocentrique et intransigeant ? Quelqu'un de fidèle, qui préfère les échanges intimes et transparents aux conversations futiles, qui parle moins mais agit plus, qui est sensible aux états d'âme de l'autre, n'est-il pas aussi un meilleur ami et partenaire sur le long terme ?

LA FORCE TRANQUILLE

Les introvertis dissimulent leurs véritables atouts derrière une apparente timidité et une trop grande modestie. C'est la position que défend l'essayiste américaine Susan Cain dans son best-seller *La Force des discrets* (JC Lattès, 2013) où elle vante toute une palette de mérites des introvertis. À l'instar de célèbres personnalités introverties (Isaac Newton, Albert Einstein, Steven Spielberg, J.K. Rowling…), la prédisposition à prendre du recul et à travailler dans le calme peut être à l'origine de remarquables prouesses intellectuelles ou artistiques. Tout comme Barack Obama, on peut être introverti et devenir un leader très charismatique. Une des grandes qualités des introvertis est leur ténacité. Si les extravertis sont spontanément plus enthousiastes et énergiques, ils sont aussi plus sensibles à la récompense, ont tendance à agir vite et à prendre plus de risques, ce qui peut s'avérer problématique dans certains métiers, comme chez les traders ou les chefs d'entreprise, relève Susan Cain. Les introvertis, quant à eux, « *réussissent mieux à réguler leur désir et leur excitation* ». Une expérience auprès de traders montre que les plus performants étaient des introvertis stables émotionnellement. « *Les introvertis réfléchissent avant d'agir, digèrent l'information en profondeur, se concentrent plus longtemps sur une tâche, baissent moins facilement les bras et travaillent avec plus de finesse* », ajoute Susan Cain.

Selon la psychologue Laurie Hawkes, autrice de *La Force des introvertis* (Eyrolles, 2013), ils sont tout d'abord « *à l'aise avec leur monde interne et supportent bien la solitude. Ils ne ressentent pas le besoin de s'agiter. Leur monde intérieur est suffisamment riche pour se nourrir de lectures, de musique, de discussions en petit comité.* » Ils seraient également plus attentifs aux autres, moins esclaves des modes, moins influençables, plus modestes, plus autonomes, plus pacifiques et plus économes tant « *ils préfèrent viser la quantité juste et nécessaire* ». Plutôt qu'un handicap, l'introversion serait donc un véritable atout, recélant un potentiel créatif et une capacité à développer des relations sociales de qualité. Mais ce n'est pas une règle. Tous les introvertis ne se ressemblent pas. Il en existe aussi des égocentriques, hautains et inefficaces, tout comme des extravertis empathiques, mesurés et profonds.

« Les introvertis réfléchissent avant d'agir, se concentrent plus longtemps sur une tâche, baissent moins facilement les bras et travaillent avec plus de finesse. »

UNE PERSONNALITÉ AUX MULTIPLES FACETTES

Plusieurs chercheurs en psychologie de la personnalité ont élaboré des tests évaluant notre niveau d'introversion, parmi d'autres facteurs de personnalité. On peut citer le célèbre MBTI (Myers Briggs Type Indicator) conçu en 1962 par Isabel Briggs Myers et Katherine Cook Briggs ou le test des Big Five proposé par Lewis Goldberg en 1981, le mieux référencé dans la recherche scientifique à ce jour. Au-delà de l'introversion et de l'extraversion, le Big Five mesure l'ouverture d'esprit, le caractère consciencieux et fiable, l'amabilité et l'altruisme, et enfin la stabilité émotionnelle. Ces cinq facteurs se combinent pour former des profils de personnalité très variés. Contrairement au MBTI qui ne retient que seize types de personnalités, le Big Five autorise des degrés dans les traits relevés. « *L'introversion n'est pas une catégorie homogène. Il faut considérer la personnalité de manière graduelle sur un continuum, avec des différences d'intensité* », souligne Michel Hansenne, professeur de psychologie à l'université de Liège et auteur de *Psychologie de la personnalité* (7e éd., De Bœck, 2024). Introverti, on peut donc l'être un peu, modérément ou extrêmement. Si Susan Cain et Laurie Hawkes situent le nombre d'introvertis entre 20 % et 50 % de la population, Michel Hansenne estime leur part à 7 %, et 2,5 % seraient considérés comme « *extrêmement introvertis* ». Pour lui, les qualités cachées des introvertis dépendent d'autres aspects de leur personnalité. L'introversion peut aussi devenir un facteur d'inadaptation, lorsqu'elle va de pair avec une forte instabilité

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

émotionnelle. Dans ce cas-là, elle peut mener à l'isolement, la fermeture, la dépendance affective ou encore la dépression. Pour Susan Cain et Laurie Hawkes, il existerait une forte corrélation entre l'introversion et la sensibilité ou l'anxiété. Les personnes introverties seraient plus souvent des anxieux et des hypersensibles. Mais pour Michel Hansenne, cela n'a pas été démontré scientifiquement : « *La stabilité émotionnelle et l'extraversion/introversion sont des dimensions indépendantes.* » Il y aurait donc, selon lui, autant d'extravertis anxieux que d'introvertis émotionnellement stables. Enfin, retenons aussi que les profils d'introvertis et extravertis purs ne représenteraient finalement que 14 % de la population. Donc, la plupart d'entre nous se montreraient introvertis ou extravertis selon les circonstances, c'est-à-dire « ambivertis ».

INTROVERTIS UN JOUR, MAIS PAS POUR TOUJOURS

Si certaines facettes de personnalité, comme l'ouverture aux autres ou l'anxiété peuvent se manifester très tôt dans l'enfance *(lire ci-dessous)*, elles ne sont pas pour autant immuables. « *La personnalité change avec l'âge et en fonction des rôles sociaux que l'individu va occuper dans sa vie. L'extraversion a globalement tendance à diminuer en vieillissant, et plus particulièrement la recherche de sensations fortes, l'excitabilité et le dynamisme* », explique Michel Hansenne. Les extravertis se rapprocheraient donc davantage des introvertis au fil de l'âge, même s'ils conservaient leurs côtés grégaires, chaleureux et affirmatifs. De la même manière, certains introvertis apprennent avec le temps à nouer davantage de relations, à lâcher prise, à se confronter au regard de l'autre, à s'affirmer davantage. « *Lorsqu'on interroge les introvertis, ils disent majoritairement qu'ils veulent devenir plus extravertis, car ce comportement est associé à plus de sociabilité, d'assurance et d'émotions positives* », constate Michel Hansenne. Si ces introvertis ressentent donc le besoin de s'extérioriser davantage, d'autres vivent très bien leur vie en restant en retrait et n'aspirent pas à changer. Il est possible aussi que leur entourage apprenne à mieux les connaître au fil du temps et découvre ainsi leurs talents cachés. Enfin, il n'y a pas de profil globalement préférable à l'autre. À chacun de trouver la dose d'introversion ou d'extraversion qui lui réussit le mieux... ●

Un tempérament inné ?

L'introversion est-elle génétique ou bien dépend-elle du milieu dans lequel nous grandissons ? Avec sa théorie de la « réactivité haute », le psychologue américain Jerome Kagan a insisté sur la part d'héritage biologique dans le développement de la personnalité. Il a mené plusieurs études longues sur le comportement d'enfants à des moments clés entre leur naissance et l'adolescence. Sur des nourrissons de 4 mois, le psychologue remarque qu'environ 20 % présentent des réactions très fortes à la nouveauté (une voix inconnue, une odeur d'alcool...). S'ils se mettent à crier, pleurer ou s'agiter violemment, ils sont classés « hautement réactifs ». Les autres enfants réagissent plus faiblement à ces *stimuli*, voire pas du tout. En testant à nouveau leurs réactions à 2, 4, 7 et 11 ans, Jerome Kagan s'aperçoit que les nouveau-nés très réactifs développent plus souvent par la suite une personnalité introvertie, hypersensible ou anxieuse. Alors que ceux qui présentent la réactivité la plus basse évoluent plutôt vers des profils extravertis. On aurait pu supposer le contraire. Pour Jerome Kagan, l'enfant naît avec un certain tempérament, ce qui va conditionner son développement par la suite. Mais tout n'est pas joué d'avance. L'évolution de la personnalité dépend aussi des conditions dans lesquelles l'enfant va grandir et des expériences de vie qu'il va faire. Un bébé hautement réactif qui évolue dans un environnement stable et compréhensif pourra faire de cette sensibilité une force, prendre confiance en lui, s'ouvrir aux autres et évoluer favorablement. Mais s'il vit des expériences de rejet en raison de cette sensibilité, il risque de renforcer son caractère introverti, d'avoir peu d'estime de soi et de s'isoler davantage. ● **M.O.**

SOURCE Jerome Kagan et Nancy Snidman, *The Long Shadow of Temperament*, Harvard University Press, 2009.

© Lisa5201/Getty Images

Délivré à 353101 le 1/27/2025, 7:53:45 PM

© Alex Sava/Getty Images

Les idiots sont-ils utiles ?

L'idiotie passe pour un défaut d'intelligence. Et on voit mal en quoi elle pourrait être utile. Pourtant, le personnage de l'idiot est regardé avec une certaine tendresse par rapport à l'imbécile et au con. Mais pourquoi donc ?

SAMUEL LACROIX

Au 19e siècle, l'idiotie faisait partie, comme l'imbécillité ou la débilité, de ces mots utilisés par la médecine pour désigner un retard mental. Le terme, qui a été progressivement abandonné par l'institution, conserve son usage dans le langage courant. Mais contrairement à l'imbécile, au bête ou encore au con, l'idiot semble aujourd'hui jouir d'une certaine sympathie, d'un regard relativement tendre et bienveillant. Hormis dans le cas de « l'idiot utile » (celui qui « fait le jeu » de l'ennemi sans même s'en rendre compte), ce personnage – on pense, notamment, à celui « du village » – semble globalement moins susciter l'agacement et l'antipathie que ces autres figures. Comment l'expliquer ?

UN FACTEUR DE COHÉSION

Donald Trump réélu, il paraît pour le moins hasardeux de se lancer dans une entreprise de réhabilitation de l'idiotie. Le président états-unien, outrancier, dangereux et inculte, ne passe-t-il pas pour l'idiot du village planétaire, symptôme chimiquement pur d'une « idiocratie » généralisée gagnant toutes les latitudes ? Concernant cette figure, le mot « idiot », pourtant, n'est pas le plus pertinent. Étymologiquement, il vient du

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

grec ancien «*idios*», qui signifie «particulier» ou «propre à». C'est une première clé d'explication de la sévérité moindre que nous pouvons avoir vis-à-vis de l'idiot par rapport au bête ou au con, mots sans doute beaucoup plus idoines pour qualifier Trump. L'idiot est d'abord un personnage singulier, qui déroute parce qu'il reste en quelque sorte à l'intérieur de lui-même. Contrairement à l'ignare prétentieux, il ne croit pas savoir ce qu'il ne sait pas en réalité (comment résoudre les maux de l'Amérique, par exemple), mais il n'a simplement pas de savoir: il ne sait pas ce que les autres savent («*il n'a pas les codes*», aime-t-on à dire aujourd'hui).

La première chose que l'idiot ignore, c'est d'ailleurs sa propre idiotie et le fait que celle-ci, si elle n'est pas exactement objet de détestation, est passible de moqueries. Il a de fait une première utilité ne serait-ce que parce qu'il n'hésitera pas, à l'instar de l'enfant, à poser des questions de peur de passer pour idiot. Dans une réunion de travail, si vous n'osez poser une question qui vous taraude parce qu'elle vous semble stupide, vous serez bien content lorsque votre collègue idiot ne manquera pas de le faire pour vous. Seul idiot dans une assemblée de lucides apparents, il clarifiera les choses pour tout le monde en même temps qu'il aidera à la cohésion desdits lucides, rassurés de ne pas lui ressembler, confirmés dans leur conformisme.

Il peut d'ailleurs arriver que l'idiot mette le doigt sur ce conformisme et révèle une société à elle-même, se montre justement utile en enseignant ce qu'elle ne voyait plus: par exemple, qu'elle ne fait pas ou plus place à la naïveté ou à l'erreur et est excessivement dans le jugement. C'est précisément le rôle du prince Mychkine dans *L'Idiot* (1868-1869) de Fiodor Dostoïevski, qui met en lumière la cruauté et la perversion des autres, avides d'argent et de coups bas, par contraste avec sa propre bonté et sa propre innocence. Assimilé par ses pairs à un enfant manquant de sérieux, Mychkine confirme: «*Ce qui est vrai, c'est que je n'aime pas la société des adultes, des hommes, des grandes personnes; c'est une chose que j'ai remarquée depuis longtemps: je n'aime pas cette société parce que je ne sais pas comment m'y comporter* **(1)**.» Au fond, l'idiot est utile parce qu'il peut nous rappeler ce que c'est que la spontanéité, l'authenticité, la liberté. Il nous fait voir à quel point nous sommes entrés dans le moule, quels sont nos faux-semblants, les habitudes que nous ne voyons plus. En cela, il est d'ailleurs remarquable qu'il nous «désidiotise» puisqu'il nous fait sortir de nous-mêmes pour nous regarder de l'extérieur, à travers ses yeux.

UN REMÈDE À LA CONNERIE ?

À tout prendre, la figure de l'idiot qui ne sait pas ce que les autres croient savoir est de fait plus sympathique que celle du bête ou du con, des pseudo-sachants qui ne se privent pas de vous ennuyer avec leurs certitudes. Comme le rappelle bien Jean-François Marmion dans l'introduction de *Psychologie de la connerie* (Sciences Humaines éditions, 2018), «*le con sait tout mieux que vous, y compris ce que vous devez penser, ressentir, faire de vos dix doigts, comment vous devez voter. Il sait mieux que vous qui vous êtes, et ce qui est bon pour vous. Si vous n'êtes pas d'accord, il vous méprisera, vous insultera, vous blessera au propre ou au figuré, pour votre bien*».

L'idiotie, qui fait signe vers l'authentique humilité, passe même à bien y regarder pour un remède paradoxal contre la bêtise, qui est donc, elle, du côté de la prétention, de la vulgarité, du sophisme. Comme le dit Robert Musil, la modestie est précisément «*la meilleure arme contre la bêtise*» (*De la bêtise*, 1937). À une époque où nous n'avons de cesse de tout prévoir, planifier et anticiper, d'avoir des réponses toutes faites et toutes prêtes, l'exemple de l'idiot pourrait aussi nous apprendre à désapprendre dans la perspective de réenchanter notre monde transformé en vaste surface calculable. «*Quand le sage désigne la lune, l'idiot regarde le doigt*», dit le fameux proverbe chinois. Certes, mais est-ce si dommageable? N'y a-t-il pas là une belle illustration de ce que l'idiot parvient, lui, à regarder ailleurs que là où on lui intime de porter son regard? À faire attention au détail, au superflu? Par rapport à la bêtise dangereuse, «*la bêtise naïve est souvent une authentique artiste*», rappelle Musil, notant que «*l'importance accordée à l'accessoire, au circonstanciel ou au superflu*» ne relève que «*de très vieilles recettes poétiques*» **(2)**.

LA FIGURE MÊME DE LA PENSÉE

L'idiotie est plus largement utile, enfin, parce qu'en ne plaquant pas des savoirs hérités et assurés sur les choses, elle fait en quelque sorte passer du réflexe à la réflexion. En jetant un regard «idiot» sur le monde, en suspendant son jugement, on voit sous un autre angle, vierge et innocent. C'est en ce sens que Gilles Deleuze rapproche la pensée de l'idiotie. Dans son cours de Vincennes du 2 décembre 1980 **(3)**, le philosophe va même jusqu'à faire de la formulation cartésienne du cogito rien moins que «*la formule de l'idiot*», celle qui ne recourt à rien d'autre que la «*raison naturelle*». Elle ne puise dans aucune tradition livresque ou sociale, mais simplement dans ce que chacun sait intuitivement. Comme l'explique Deleuze dans *Différence et Répétition* (1968), «*il est supposé que chacun sait sans concept ce que signifie moi, penser, être*», ce qui explique que, contrairement à la formule «*l'homme est un animal raisonnable*», renvoyant à la tradition scolastique et donc à «des concepts enseignés, je peux dire «*je pense donc je suis*» sans mobiliser aucun savoir patrimonial. Les présupposés de la formule du cogito sont implicites quand ceux de la formule de l'animal raisonnable sont explicites. Comme René Descartes, l'idiot est ainsi celui qui part de zéro et non de ce qu'il croit savoir car il l'a appris quelque part. Il est du côté de la philosophie véritable, dont la fonction doit être de «*nuire à la bêtise*».

Qu'on soit dans le cas de figure du «tous-contre-l'idiot» ou au contraire de «l'idiot-contre-tous», force est de constater que cette figure singulière est utile aux autres. Elle est une source d'inspiration contre les maux des recettes toutes prêtes et des certitudes trop rapides, instillant doute et humilité dans ce que nous entreprenons trop souvent sur le mode du réflexe, meilleur tremplin de la bêtise. ●

NOTES

(1) Dans la traduction d'Albert Mousset (1939), disponible chez Gallimard, coll. «Folio classique».

(2) Dans la traduction de Philippe Jaccottet (1990), disponible chez Allia.

(3) Gilles Deleuze, *Sur Spinoza*, Éditions de Minuit, 2024.

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

© Maia Flore/Agence VU

L'incohérence, c'est la vie !

C'est peu de dire que l'incohérence n'a pas bonne réputation. Autant on cherche à l'éviter pour soi-même, autant on se réjouit de la débusquer chez un adversaire qu'on désire prendre en faute. Que ce soit dans le domaine de la science ou dans la vie courante, on ne cesse en effet de réclamer de la cohérence et on tient son contraire, l'incohérence, pour coupable : aboutir à des résultats incohérents signifie qu'on a fait une erreur de calcul ou de logique, tandis que tenir des propos incohérents équivaut à passer pour un insensé qui ne comprend pas ce qu'il dit. Et si, malgré tout, l'incohérence recelait des vertus insoupçonnées ? C'est la thèse originale d'Olivier Hamant, chercheur en biologie végétale à l'ENS de Lyon.

Dans son essai *De l'incohérence, philosophie politique de la robustesse* (Odile Jacob, 2024), il explique que la recherche de la cohérence à tout prix se révèle contre-productive quand elle conduit à s'interdire d'explorer des options différentes, à se fermer à l'innovation et à toute forme de sérendipité. Au même titre que la lenteur, l'inefficacité, l'hétérogénéité, la contradiction ou encore le gaspillage – toutes ces qualités qu'on peine également à regarder dans ce qu'elles peuvent avoir de positif –, l'incohérence est très présente dans la nature, où elle s'avère remarquablement utile grâce à un extraordinaire atout : elle permet de mieux faire face aux imprévus et à un grand nombre des fluctuations qui peuvent advenir.

Le vivant se révèle ainsi remarquablement souple et stable dans sa capacité à supporter les différents aléas et à s'adapter à des conditions nouvelles, là où un système (ici un organisme) plus cohérent risque de se révéler fragile et vulnérable. C'est ainsi qu'à l'échelle d'un temps long, l'incohérence apparaît comme la condition non seulement de la robustesse et de la pérennité mais aussi de l'évolution et du progrès. L'incohérence est vivante, vive l'incohérence ! ● FRÉDÉRIC MANZINI

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

La revanche des neuroatypiques

Longtemps envisagé sous le seul angle du handicap mental, l'autisme est de plus en plus souvent reconnu comme une façon de penser différente, parfois synonyme de performances exceptionnelles. Au risque d'occulter la réalité de troubles associés. FABIEN TRÉCOURT

Difficile de trouver deux personnes plus opposées que Greta Thunberg et Elon Musk. L'une est militante écologiste, engagée contre l'inaction climatique depuis l'adolescence une militante. L'autre est un multimilliardaire d'extrême droite, désormais ministre de Donald Trump, quinquagénaire obsédé par l'innovation et à la tête d'un empire industriel. Pourtant, ces deux figures emblématiques du 21e siècle ont un point commun : l'autisme. « *J'ai réinventé les voitures électriques et j'envoie des gens sur Mars dans une fusée. Vous pensiez que j'allais aussi être un mec cool et normal ?* » interroge Elon Musk en 2021, dans l'émission américaine *Saturday Night Live*, où il confie avoir découvert son autisme à l'âge adulte. « *Je suis autiste Asperger, ce qui signifie que, parfois, je suis un peu différente* », témoignait deux ans plus tôt Greta Thunberg sur ses réseaux sociaux, avant de décrire sa disposition d'esprit comme un « superpouvoir ». « *Je pense hors du cadre habituel, et c'est nécessaire pour voir ce qu'il se passe avec notre système actuel,* ajoutait-elle dans une émission télévisée suisse de la RTS. *Sans cela, je n'aurais eu ni le temps ni l'énergie pour passer des milliers d'heures à lire sur ce sujet.* »

Il y a encore trente ans, personne n'imaginait Bill Gates ou Nelson Mandela se déclarer autistes et en souligner les avantages ? Mais l'idée inspirait déjà le cinéma hollywoodien. Récompensé par quatre oscars, le film *Rain Man* (Barry Levinson, 1988) fut un des premiers à populariser le stéréotype du génie autiste. Dustin Hoffman y joue un personnage en proie à des routines répétitives, des comportements inadaptés et d'importantes difficultés relationnelles, mais doté de prodigieuses capacités de calcul et de mémorisation. Un précédent film, plus confidentiel, mettait lui l'accent sur une forme de sagesse autistique : dans *Bienvenue, Mister Chance* (Hal Ashby, 1979), Peter Sellers incarne un jardinier simple et naïf, fan de télévision, vivant à l'écart de la société. Le jardinage lui inspire de grandes leçons de vie qui, par bonheur, tombent dans l'oreille du président des États-Unis… À chaque fois, ces fictions jouent sur un renversement de perspective : des individus normaux – on dirait aujourd'hui « neurotypiques » – découvrent que des autistes sont bien plus intelligents, pertinents et attachants qu'ils ne l'imaginaient.

DE L'ANOMALIE À LA NEURODIVERSITÉ

Du côté de la recherche, l'idée émerge dans la seconde moitié du 20e siècle, au fil d'une série de critiques du concept de « normalité ». Dans un essai devenu classique, *Le Normal et le Pathologique* (1966), l'historien et philosophe des sciences Georges Canguilhem soutient que la maladie et le handicap ne peuvent pas être définis objectivement. « *En matière de normes biologiques, c'est toujours à l'individu qu'il faut se référer.* » Autrement dit, si les médecins décrètent que vous êtes malade, inadapté ou en situation de handicap, alors que vous vous sentez bien portant, vous devriez toujours avoir le dernier mot. Cette idée influence le philosophe Michel Foucault, future star de la contre-culture. Dans *Histoire de la folie à l'âge classique* (1961) comme dans *Surveiller et punir* (1975), il montre que les normes médicales, aussi bien que politiques et juridiques, sont l'expression d'une volonté de contrôle.

À partir des années 1980, ces critiques inspirent des intellectuels et des militants handicapés. Dans *The Politics of Disablement* (1990, non trad.), le sociologue britannique Michael Oliver – lui-même en fauteuil roulant – popularise la thèse du « modèle social du handicap ». De ce point de vue, le handicap n'est pas une insuffisance propre à l'individu, mais la conséquence de barrières sociales, physiques ou culturelles. Une personne en fauteuil n'aurait aucune difficulté à se déplacer en ville si des rampes d'accès, des ascenseurs larges ou encore des trottoirs

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

© Marilia Destot

Le terme « neurodiversité » a été conçu pour soutenir qu'une grande variété de profils cognitifs et neurobiologiques existe.

adaptés étaient installés partout. Ce courant de pensée influence la sociologue australienne Judy Singer, qui l'applique à l'autisme qu'elle s'est autodiagnostiqué. Entre 1996 et 1998, elle forge le terme « neurodiversité » pour soutenir qu'une grande variété de profils cognitifs et neurobiologiques existe, et que nous n'avons aucune raison valable de les hiérarchiser ou d'en marginaliser certains. L'autisme ne serait pas un trouble à corriger mais une façon de penser et de voir le monde, aussi respectable qu'une autre. Le concept de neurodiversité connaît un immense succès et encourage la mobilisation d'associations d'autistes, les plus actives plaidant pour la reconnaissance d'une culture propre et d'une forme d'intelligence autre.

SAVANTS ET ARTISTES

Judy Singer s'appuyait sur des figures inspirantes, comme la zoologue américaine Temple Grandin ou la romancière australienne Donna Williams, pour montrer qu'il peut exister du génie dans la façon de penser des autistes. Dans un essai paru presque au même moment, *Un anthropologue sur Mars* (1995), le neurologue Oliver Sacks estime que Temple Grandin a développé une pensée visuelle précise et sensible, lui permettant de mieux comprendre les besoins des animaux d'élevage. Autrice de *Penser en images* (1995), Temple Grandin confirme que le point de vue des autistes peut être avantageux pour les sciences et les arts. Leurs capacités de concentration, de mémoire et d'analyse, leur point de vue singulier sur le monde constituent une richesse pour la société. L'idée que l'autisme comporte des avantages se développe également dans la psychologie universitaire, notamment sous l'impulsion des chercheurs Simon Baron-Cohen et Laurent Mottron *(lire entretien p. 67)*. Pour eux, si on cesse de voir l'autisme comme un handicap, on comprend que les personnes concernées ont souvent une meilleure capacité à percevoir des détails, à mémoriser des informations ou encore à analyser des systèmes complexes. Cela expliquerait qu'elles soient surreprésentées dans des domaines comme

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

les mathématiques, l'informatique ou encore la musique.
Aujourd'hui cette image de l'autisme s'est largement diffusée dans l'opinion. Sur Internet, des militants revisitent l'histoire des sciences et des arts pour mettre en lumière la contribution des autistes à la culture, soupçonnant Newton, Mozart ou encore Wittgenstein d'en avoir présenté les symptômes. Des célébrités vivantes sont mentionnées, comme Bill Gates ou Mark Zuckerberg, qui n'ont eux-mêmes jamais confirmé. Ces diagnostics restent spéculatifs et douteux, mais certains semblent avérés : une analyse détaillée de la vie de Jeremy Bentham, pionnier de la philosophie utilitariste aux 16e et 17e siècles, montre qu'il serait probablement considéré comme « Asperger » aujourd'hui **(1)**. En France, le philosophe Josef Schovanec publie de nombreux livres et chroniques sur la pensée singulière des personnes concernées, comme *Nos intelligences multiples* (L'Observatoire, 2018) et *Voyages en Autistan* (Plon, 2016 et 2017). L'écrivain britannique Daniel Tammet est devenu célèbre en récitant de mémoire les 22 514 premières décimales du nombre pi (« π ») en un peu plus de cinq heures. Dans *Je suis né un jour bleu* (Les Arènes, 2007), il dit voir les chiffres comme des couleurs et des paysages, expliquant ainsi sa prodigieuse faculté de mémoire. Il vient de publier *Des pierres, ils ont fait des étoiles* (Les Arènes, 2024), neuf chapitres consacrés aux « *mondes intérieurs* » de personnalités neuroatypiques. Un d'eux est un portrait du mathématicien et politique français Cédric Villani. Régulièrement interrogé sur son autisme supposé, ce dernier a déclaré en 2019 : « *Je ne sais pas (...) Je n'ai jamais éprouvé le besoin de me faire diagnostiquer. Et qu'est-ce que ça changerait ?* »
Le concept de « neurodiversité » représente un progrès pour les personnes autistes. Depuis 2005, une Journée internationale de la fierté autiste se célèbre le 18 juin. Autre signe des temps, en France, la revue *Zèbres et cie* a été lancée en octobre 2024 pour valoriser toutes les formes d'intelligence. Dans des secteurs comme l'informatique et le jeu vidéo, chez Orange, Microsoft ou Ubisoft, les personnes neuroatypiques ont récemment bénéficié de campagnes de recrutement, tandis que leurs futurs collègues étaient formés pour mieux les accueillir. Les chercheurs en sciences de gestion Christian Makaya et Olivier Meier incitent ainsi les entreprises à miser sur « *la puissance inexplorée des cerveaux atypiques* » : « *Ces différences peuvent en effet être utilisées comme une force pour les entreprises,* affirment-ils, *en apportant d'autres perspectives et de nouveaux talents* **(2)**. » Un discours inimaginable il y a un demi-siècle.

Jeremy Bentham, pionnier de la philosophie utilitariste serait probablement considéré comme « Asperger » aujourd'hui.

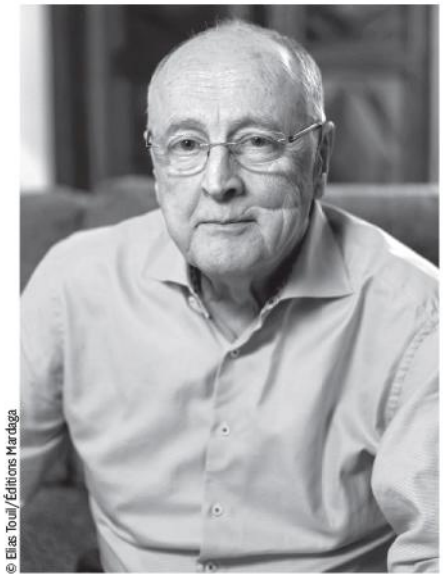
UN STÉRÉOTYPE CONTRE-PRODUCTIF ?

Pourtant cette reconnaissance suscite aussi des critiques, portées par des médecins, des professionnels du handicap, des familles et des proches, ainsi que des personnes directement concernées. Beaucoup constatent que l'autisme dit « savant », « de haut niveau » ou encore « Asperger » est surreprésenté, tant dans les fictions contemporaines que dans les discours médiatiques et militants. Or, certaines formes d'autisme comportent d'importants troubles de la communication, l'impossibilité de parler voire d'entrer en relation avec autrui. Parfois, les personnes touchées sont sujettes à des comportements autodestructeurs ou menaçants. D'autres encore ne présentent aucun danger mais restent vulnérables : inconscientes des risques, incapables de se défendre, de faire valoir leurs droits, ou encore d'accéder à une pleine autonomie. Enfin, certains autistes n'éprouvent pas de handicap au quotidien, mais n'ont pas non plus développé de compétences exceptionnelles. À trop mettre l'accent sur l'autisme de haut niveau, on suggère que tous doivent être performants pour être reconnus, ce qui leur interdit paradoxalement le droit d'être simplement normaux. Dans tous ces cas de figure, réduire l'autisme à une intelligence divergente peut paraître déconnecté de la réalité, mais aussi préjudiciable. En effet, s'il n'y a plus de handicap, mais seulement de la différence, comment justifier que certaines personnes aient plus que d'autres besoin d'accompagnement et de soutien de la collectivité ? Pour beaucoup de parents, la priorité est de faire reconnaître leur enfant comme handicapé afin qu'il soit aidé en conséquence.
En toile de fond, ces débats font écho à l'élargissement des critères de diagnostic. Depuis les années 1980, les manuels de psychopathologie comme le *DSM* sont passés de la notion d'« autisme » à celle de « trouble du développement » et aujourd'hui de « trouble du spectre autistique » (TSA), susceptible de concerner un plus grand nombre d'individus. Si cette évolution a permis de prendre en compte des personnes qui en avaient besoin, elle risque aussi d'encourager un surdiagnostic et de diluer les spécificités de l'autisme. Une simple timidité, une introversion ou encore une tournure d'esprit décalée peuvent ainsi être assimilées à de l'autisme. L'enjeu pour les années à venir est probablement de revenir à une définition plus consensuelle. Celle-ci reste centrée sur des déficits plus moins handicapants en matière de communication et d'interactions sociales : des comportements répétitifs ou des intérêts restreints, et enfin certaines formes d'hypersensibilité. Le reconnaître n'empêche pas de percevoir des qualités associées par ailleurs – et surtout la valeur d'une personne, quelles que soient ses difficultés. ●

NOTES

(1) Philip Lucas et Anne Sheeran, « Asperger's syndrome and the eccentricity and genius of Jeremy Bentham », *Journal of Bentham Studies*, vol. 8, 2006/1.
(2) Christian Makaya et Olivier Meier, « La puissance inexplorée des cerveaux atypiques, un défi pour repenser l'entreprise », *The Conversation*, 29 janvier 2024. Voir aussi « Diversité psychologique en entreprise : penser et valoriser les "*mad skills*" », *The Conversation*, 28 octobre 2024.

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM



© Elias Toual/Éditions Mardaga

3 QUESTIONS À

Laurent Mottron

« L'autisme n'est qu'une variante du développement humain »

Dans son nouveau livre, *Si l'autisme n'est pas une maladie, qu'est-ce ?* (Mardaga, 2024), le psychiatre Laurent Mottron propose une redéfinition de l'autisme comme variant développemental humain, comme le fait d'être gaucher. PROPOS RECUEILLIS PAR MARC OLANO

Comment êtes-vous arrivé à cette conclusion ?
En dehors des 7 % d'autistes, que j'appelle « syndromiques », atteints de divers syndromes neurologiques liés à des anomalies génétiques, aucune recherche n'a à ce jour trouvé de marqueur neurobiologique commun au 93 % restants. Le cerveau de la grande majorité d'autistes, que j'appelle « prototypiques », ne se différencie en aucun point de celui d'autres enfants même s'ils ont souvent la tête un peu plus grosse. Prenez le cas des jumeaux monozygotes qui ont exactement le même génome : quand l'un est autiste, il y a quand même 30 % de chances pour que l'autre ne le soit pas. À génome égal, on peut donc être autiste ou pas ! Ce qui est paradoxal, car nous savons aussi que le fait d'avoir un enfant autiste multiplie par quatre le risque d'en avoir un deuxième. On retrouve la même configuration chez les enfants qui naissent par le siège, qui sont en tout point « normaux », mais commencent leur vie différemment. Pour moi, l'autisme doit donc être considéré comme une possibilité humaine, qui peut amener de sévères problèmes adaptatifs, mais qui n'est pas en lui-même une maladie. C'est le fait de suivre à un moment donné du développement une trajectoire différente et minoritaire, mais compatible avec la survie.

Vous critiquez la notion de « spectre autistique » de plus en plus étendu avec une explosion des diagnostics aux États-Unis notamment.
En quelques années, nous sommes passés de 1 à 4 % d'autistes diagnostiqués aux États-Unis. Or, il n'y a pas eu d'épidémie. La proportion d'autistes prototypiques est toujours restée stable, aux alentours de 1 %. Les médecins américains sont poussés à faire ces diagnostics pour des questions de remboursement des soins et d'obtention de divers services. Par ailleurs, de plus en plus d'adultes s'autodiagnostiquent en se trouvant des similarités avec tel ou tel signe autistique. Or, ce ne sont pas forcément des autistes.
Il faut se recentrer sur les critères qui font l'unanimité, soit une régression du développement aux alentours des 18 mois avec notamment une perte des intérêts socialement motivés et un blocage du langage. Ces enfants ne réagissent plus à leur prénom, ne sourient plus à leurs parents, perdent la dizaine de mots acquis jusque-là, si c'est le cas. Mais ce qui est souvent interprété comme un déficit social est, à mon sens, simplement une manière singulière de traiter l'information, sociale ou non sociale. L'autiste va s'intéresser de manière privilégiée aux objets et à l'information, sans privilégier les échanges sociaux. Pour moi, il s'agit donc plutôt d'une perte du biais social dans le traitement de l'information.
Entre 18 mois et 3 à 6 ans, selon les enfants, le développement reste figé, le langage n'évolue pas et l'enfant présente des intérêts répétitifs et restreints.
Par la suite, environ 90 % des enfants vont récupérer, à niveaux très variables toutefois, leurs acquis, ce qui donne à l'âge adulte cette notion de spectre.

Quelles particularités autistiques constituent un avantage développemental selon vous ?
Les autistes sont plus doués dans tout ce qui est traitement et manipulation des données, mais cela dépend évidemment de leur niveau d'intelligence et de leur exposition à la culture. Ils peuvent être d'excellents informaticiens ou universitaires par exemple, mais restent souvent en retrait, car ne supportent pas la compétition qui règne dans ces milieux. Ce sont aussi en général de très bons partenaires conjugaux, même s'ils commencent souvent leur vie amoureuse tardivement. En couple, ils sont plutôt fidèles et moins dépendants de leur partenaire que la moyenne. Ils tendent à épouser des valeurs progressistes, mais ce n'est malheureusement pas toujours le cas. ●

Laurent Mottron est psychiatre, chercheur spécialisé dans l'autisme et professeur à l'université de Montréal. Il a précédemment publié chez Mardaga *L'Intervention précoce pour enfants autistes* (2016) et *L'Autisme : une autre intelligence* (2004).

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

Chaque mois, nous vous proposons, « à l'aveugle », un grand texte lié au thème du dossier, pour vous inviter à en savourer les idées et le style, sans préjugés.

QUI A ÉCRIT CE TEXTE ?

*

Dis-moi : que serait un poète sans la rêverie ?
Un poète qui ne connaîtrait pas cet état d'attente, de disponibilité, de solitude,
le seul où les ombres consentent à venir, ses propres ombres,
témoins de sa vie, et d'autres, plus incertaines et toutefois lancinantes,
qui dictent d'une voix inconnue. Paresse de Baudelaire. Paresse de Musset.
Paresse de Villon. Paresse même de Ronsard : ses veilles si studieuses.
Et tu as su comment vivait Moréas. Il avait renoncé à tout.
À la fortune, parce qu'elle exige trop de soins. À l'amour, pour la même raison,
et pour uniquement se souvenir de la belle étrangère qui ravit à jamais sa jeunesse,
puis disparut. À l'ambition vulgaire, parce qu'il en avait une autre.
Scrupuleusement oisif, il se tenait aux ordres d'Apollon. Il attendit, guetta,
espéra le moment d'Ériphyle, le moment des Stances. Ne m'objecte pas que l'art,
ce passage du songe à l'acte poétique, exige une fabrication, une élaboration.
Vois, te répondrai-je, vois cet homme immobile, ce muet. Si tu élèves la voix,
tu vas lui faire mal. Si tu veux qu'il t'écoute, l'importuner. Il caresse dans sa tête,
que tu crois indolente, les formes et les nombres de la beauté.

Réponse p. 70.

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

© Levi Meir Clancy/Unsplash

« Il caresse dans sa tête, que tu crois indolente, les formes et les nombres de la beauté. »

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

NOTRE SÉLECTION DE LECTURES

La face cachée de nos défauts

Des éloges et des traités...

***Éloge de la paresse* (1926),** Eugène Marsan.

***Éloge de l'oisiveté* (1932),** Bertrand Russell, Allia, 2023.

Éloge de la sainte paresse, Erik Sablé, Almora, 2021.

Éloge du désordre, Marc Guillaume, Gallimard, 1978.

Petit traité de la lenteur à l'usage des gens pressés, Mathias Lebœuf, Trédaniel, 2024.

Le Goût de la paresse, Jacques Barozzi (dir.), Mercure de France, 2020.

L'Art d'être distrait. Se perdre pour se trouver, Marina Van Zuylen, Flammarion, 2024.

La Force des discrets, Susan Cain, Jean-Claude Lattès, 2013.

La Force des introvertis, Laurie Hawks, Eyrolles, 2023.

La Force du mou, Géraldine Mosna-Savoye, Éditions de l'Observatoire, 2022.

***L'Idiotie* (2003),** Jean-Yves Jouannais, Flammarion, 2017.

La Procrastination. Les bienfaits de reporter au lendemain, John Perry, Marabout, 2019.

Des essais...

Les Hommes lents. Résister à la modernité, 15e-20e siècle, Laurent Vidal, Flammarion, 2022.

De l'incohérence. Philosophie politique de la robustesse, Olivier Hamant, Odile Jacob, 2024.

Nos intelligences multiples. Le bonheur d'être différent, Josef Schovanec, Éditions de l'Observatoire, 2018.

Des pierres, ils ont fait des étoiles, Daniel Tammet, Les Arènes, 2024.

Si l'autisme n'est pas une maladie, qu'est-ce ? Laurent Mottron, Mardaga, 2024.

Laziness Does Not Exist, Devon Price, Simon & Schuster, 2021.

Idiots. Figures et personnages liminaires dans la littérature et les arts, Véronique Cnockaert, Bertrand Gervais et Marie Scarpa (dir.), Presses universitaires de Nancy, 2012.

Divergent Mind, Jenara Nerenberg, Harper One, 2020.

Notre coup de cœur

Bordélique. Le pouvoir du désordre pour transformer votre vie, Tim Harford, De Bœck, 2017.

Saviez-vous que Darwin n'était pas un chercheur méthodique, mais menait de front une demi-douzaine de projets décousus ? S'il termina son chef-d'œuvre dans la hâte (*L'Origine des espèces*, 1859), c'est qu'il avait reçu une lettre de son concurrent Alfred Wallace, dont les conclusions risquaient de lui voler la primeure. Ce n'est qu'un cas parmi les dix autres tout aussi historiques que l'essayiste Tim Harford examine d'une plume alerte, afin de nous délivrer des injonctions de chasser le désordre dans nos idées et nos activités. ●

Réponse de la page 68 :
Eugène Marsan, *Éloge de la paresse* (1926).

© Turbo/GettyImages

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 11:43:24 AM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

L'intelligence expliquée aux enfants

Jean-François Marmion est psychologue. En mai dernier il signait son premier documentaire dans la collection « Comment sait-on ? » en publiant *La bêtise, c'est quoi ?* Aujourd'hui il met ses connaissances à disposition des enfants en leur expliquant ce qu'est être intelligent et, surtout, qu'il existe plusieurs formes d'intelligence.

Sciences Humaines Jeunesse

UNE COLLECTION DE DOCUMENTAIRES POUR LES 8–11 ANS

Éditions Sciences Humaines

COLLECTION **COMMENT SAIT-ON ?**
ISBN : 978-2-36106-894-3
56 PAGES - 14 €
EN LIBRAIRIE

RETROUVEZ TOUTE LA COLLECTION EN SCANNANT CE QRCODE
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

JANUSZ KORCZAK

La vie héroïque de l'inventeur des droits de l'enfant

Pionnier des droits de l'enfant, Janusz Korczak fut un pédagogue de génie, il n'a eu de cesse de poursuivre son combat, au moment même où son pays basculait dans la barbarie nazie. BÉATRICE KAMMERER

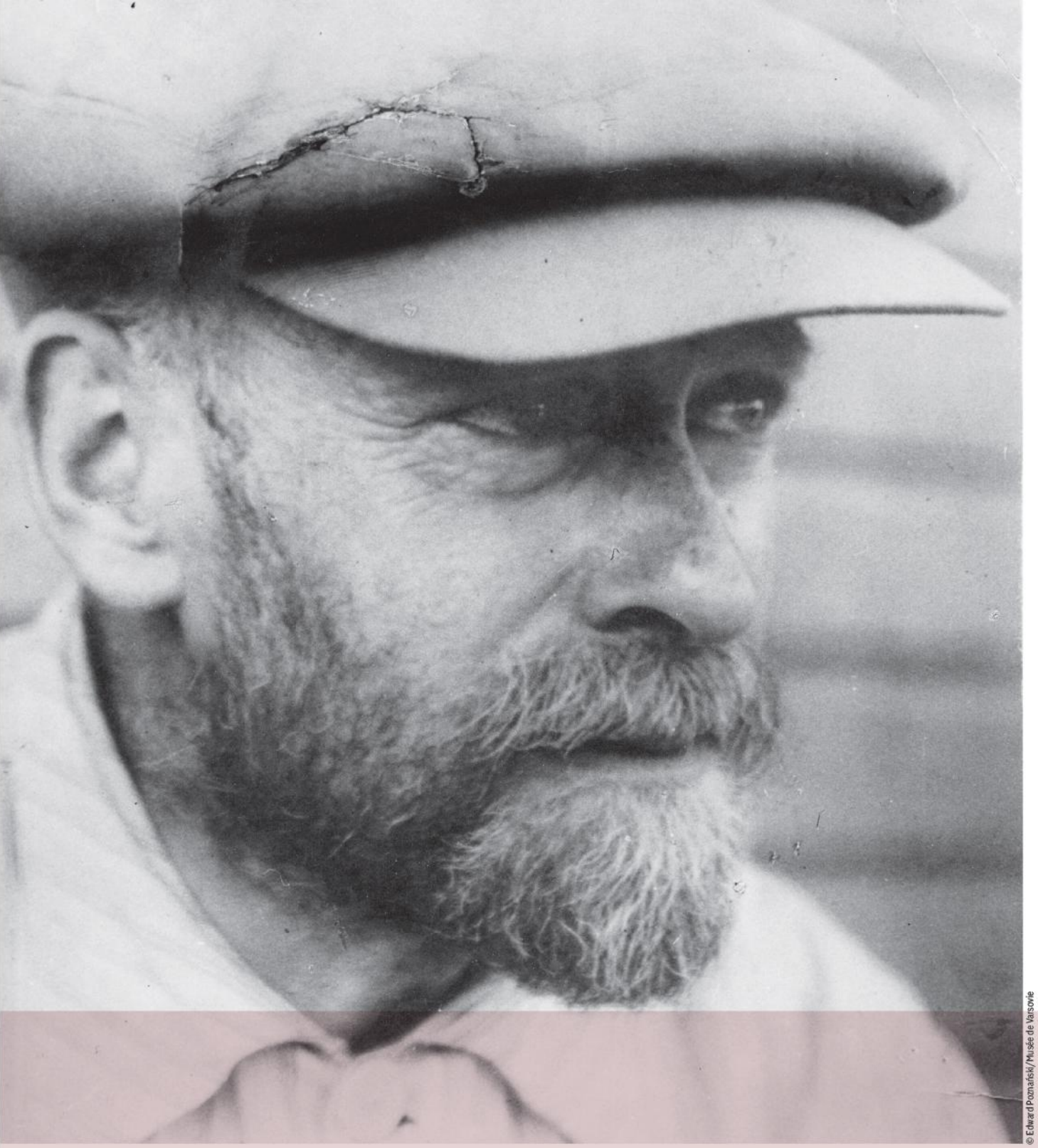
Aux yeux du monde, la vie de Janusz Korczak n'est souvent connue que par sa fin, incroyablement tragique et héroïque. Le matin du 6 août 1942, au terme de deux ans d'enfermement entre les murs du ghetto de Varsovie à subir les pénuries alimentaires, les épidémies de typhus et les exécutions sommaires, l'orphelinat pour enfants juifs qu'il dirige est réveillé aux cris des soldats allemands «*Alle Juden raus!*» («*Tous les Juifs dehors!*»). Sachant toute résistance vaine, Korczak et les professeurs, dont son bras droit l'éducatrice Stefania Wilczynska, rassemblent «leurs» 192 enfants pour parcourir les trois kilomètres qui les séparent de la voie de chemin de fer où les attendent les wagons à bestiaux en partance vers le camp d'extermination de Treblinka. Médusés de voir les Allemands emmener le si célèbre docteur, les rares témoins se souviennent d'une procession extraordinairement calme et digne, menée par Korczak serrant dans ses bras les plus petits, tandis que les plus grands se relayent pour hisser haut le drapeau vert du Roi Mathias, emblème de leur maisonnée. L'histoire raconte qu'à maintes reprises, on aurait offert à Korczak de s'exfiltrer du ghetto, en vain: «*Comme on n'abandonne pas un enfant malade dans la nuit, on n'abandonne pas des enfants dans une époque comme celle-ci*» sont les mots que rapporte sa principale biographe, Betty Jean Lifton **(1)**. Loin d'être un acte désespéré, son sacrifice témoigne de la force de l'engagement qui a traversé toute sa vie.

ÉCRIRE OU SOIGNER

Car si Janusz Korczak a longtemps hésité quant à la manière de mener son combat, il semble n'avoir jamais douté du but à poursuivre. Né en 1879 (ou 1878, la date est incertaine) dans une famille juive aisée, libérale, et très attachée à l'identité polonaise, Henryk Goldszmit est un enfant sensible et surprotégé, étouffé par les attentes parentales et les normes bourgeoises, un véritable «*enfant du salon*» ainsi qu'il se décrira en 1904 dans son roman au titre éponyme. Seule sa grand-mère connaît son désir dévorant de «*transformer le monde*»: «*Je n'avais que 5 ans et le problème était d'une gravité gênante: que faire pour qu'il n'y ait plus d'enfants sales, déguenillés, affamés, avec lesquels on n'avait pas le droit de jouer*», se souvient-il dans son *Journal du ghetto* **(2)**. À 11 ans, le début de la dépression de son père puis l'internement de ce dernier à l'hôpital psychiatrique l'arrachent brutalement à l'enfance: terrorisé à l'idée d'être affligé du même mal – on croyait à l'époque la maladie mentale héréditaire, ce qui le fera lui-même renoncer à fonder une famille –, il doit en outre aider sa mère à pallier le manque d'argent. Rapidement, il se fait précepteur pour les enfants de familles riches. Une première rencontre avec la pédagogie, qui révèle son goût pour l'expérimentation de nouvelles méthodes d'enseignement et lui fournit la matière d'un premier article, inaugurant à seulement 18 ans une collaboration journalistique régulière avec un hebdomadaire polonais.

Mais comment choisir sa voie quand on est si passionné et talentueux? Résolu à privilégier les actes aux mots, il s'engage dans des études de médecine… sans pour autant renoncer à écrire, prenant modèle sur Anton Tchekhov, lui aussi médecin et écrivain. En 1898, à la faveur d'un concours de pièces de théâtre dramatiques, il se choisit le pseudonyme de Janusz Korczak, du nom d'un héros populaire de la littérature polonaise, une

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM



© Edward Poznański/Musée de Varsovie

Janusz Korczak en 1933.

« Apprends à te connaître avant de prétendre connaître les enfants. (...) Parmi tous ceux que tu pourrais avoir à comprendre, élever, instruire, tu viens en premier. »

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

manière d'afficher son patriotisme, mais aussi peut-être de dissimuler sa judéité dans un pays où le séparatisme religieux structure autant qu'il divise la société. Parallèlement, il rejoint les rangs de l'« Université volante », une organisation intellectuelle clandestine, dédiée à la préservation de la langue et de la culture polonaise contre la censure imposée par l'empire russe depuis son annexion du royaume de Pologne en 1868. C'est dans ses rangs que Korczak se familiarise avec les théoriciens de la psychologie expérimentale tels que Wilhelm Wundt (1832-1920) ainsi qu'avec les pionniers du mouvement pour l'Éducation nouvelle comme Johann Pestalozzi (1746-1827) qui restera un de ses principaux inspirateurs. Interne à l'hôpital pour enfants juifs de Varsovie, il arpente aussi régulièrement les quartiers les plus pauvres de la ville avec la préoccupation de « *ne pas laisser croupir les enfants dans une vie misérable* ». À peine diplômé, il est mobilisé pendant un an comme médecin militaire au sein de l'armée impériale du tzar dans la guerre russo-japonaise.

COMMENT AIMER UN ENFANT

De retour du front en 1906, il reprend son poste à l'hôpital des enfants et découvre la notoriété que ses œuvres littéraires ont acquise en son absence. Alors que les mères de famille bourgeoises n'hésitent pas à prétexter une maladie de leur enfant pour glaner quelques minutes de bavardage avec le jeune écrivain en vogue, Janusz Korczak se désespère de ne pas pouvoir faire mieux et plus pour les enfants démunis. Auprès d'eux, sa patience est sans limite : il invente des contes pour apaiser leurs angoisses, réchauffe ses mains pour rendre l'examen clinique moins désagréable, passe outre l'interdiction d'amener des jouets à l'hôpital, les réconforte à grand renfort de chocolat et de crème fouettée. La terrible réalité de la mortalité infantile de l'époque – en 1900, environ 15 % des enfants décédaient avant l'âge d'1 an – le conduit également à formuler le premier jalon du respect que l'adulte doit à l'enfant : le droit de l'enfant à mourir. Quasiment inconcevable aujourd'hui, cette

© Musée de Varsovie

Janusz Korczak (au centre) parmi un groupe d'éducateurs lors d'un camp d'été en 1908.

« Contrairement à Maria Montessori, Korczak n'idéalise absolument pas les enfants qu'il sait pouvoir être cruels et violents. »

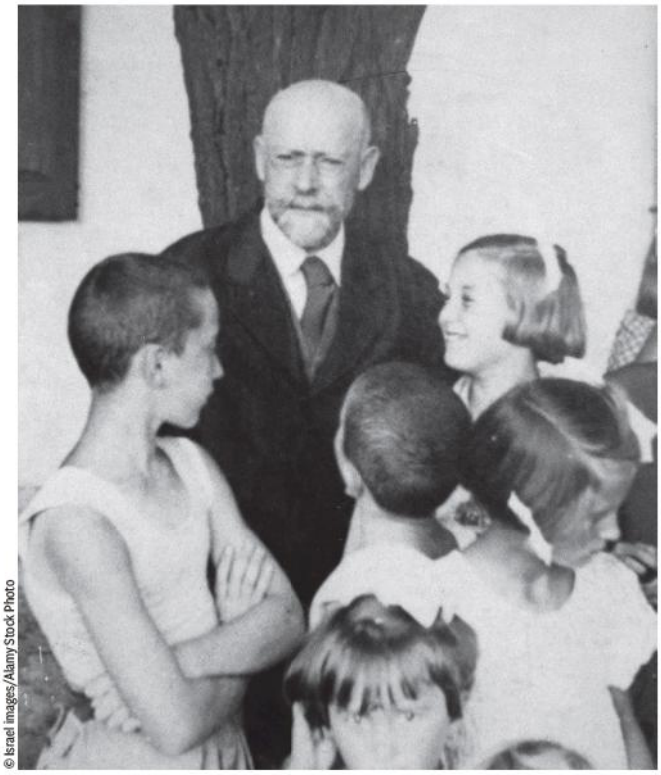
Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

revendication témoigne pourtant d'une conception avant-gardiste de la médecine, où le soin s'oppose à l'acharnement thérapeutique, rappelle Daniel Halpérin, président de l'Association suisse des amis du docteur Korczak : « *C'était un visionnaire, qui avait compris que la médecine doit être au service de l'intérêt du patient et accepter ses limites.* "Toutes les graines ne mènent pas à l'arbre", *rappelait-il d'ailleurs poétiquement.* »

De ses années de consultation pédiatrique, Janusz Korczak tire également un important savoir pratique qu'il réunira dans un de ces ouvrages les plus célèbres, *Comment aimer un enfant*, publié au sortir de la Grande Guerre. Rédigé sous forme de fragments, sans unité ni chapitrage, il s'adresse directement aux mères dans un style qui déroge aux codes universitaires de l'époque, et balaye des thèmes qui deviendront des incontournables des manuels de puériculture : sommeil, pleurs, allaitement, éveil… Avec une modernité déconcertante, il fustige l'obsession pour les règles de puériculture : « *Au lieu de faire travailler un peu sa tête, on préfère respecter la consigne.* » Il y dénonce le manque d'intégrité scientifique du commerce de lait en poudre, « *le premier à jeter le discrédit sur le sein* » ; ou encore, à rebours de l'image populaire du « bébé tube digestif », il défend la capacité d'expression précoce du nourrisson : « *Son langage à lui est sa mimique, et sa pensée, des images et le souvenir des émotions vécues.* » Mais la médecine peine à satisfaire pleinement les ambitions éducatives de Korczak : « *Au bout de huit ans de pratique hospitalière, j'ai compris que ce qui nous reste à connaître de l'enfant* (…) *exigerait une observation clinique quotidienne* (…), *que ce n'est pas à l'occasion d'une maladie-catastrophe que nous pourrons y arriver mais en observant l'enfant dans les périodes claires de sa vie* (3). » En dépit de son activité libérale florissante, il décide, comme d'autres de ses contemporains tels que Maria Montessori ou Ovide Decroly, de devenir médecin-éducateur, nourrissant le rêve de scientificiser la pédagogie.

L'INTERNAT, LABORATOIRE PÉDAGOGIQUE

Cette nouvelle casquette, il l'expérimente pour la première fois en 1907 en prenant la responsabilité d'une colonie de vacances pour jeunes garçons. Une expérience aussi formatrice qu'éprouvante qui le confronte au « *mystère de l'âme collective d'une communauté d'enfants* » : chahut, désobéissances, bagarres, révoltes, rien ne lui est épargné. Sans relâche, Janusz Korczak cherche à tirer enseignement de ses échecs : « *Apprends à te connaître avant de prétendre connaître les enfants.* (…) *Parmi tous ceux que tu pourrais avoir à comprendre, élever, instruire, tu viens en premier* », conseillera-t-il ainsi aux aspirants éducateurs (4). S'ensuivront plusieurs années de maturation qui le conduiront en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en France : il y rencontre des pédiatres, visite des asiles psychiatriques, des centres de détention pour délinquants, s'enthousiasme pour des innovations pédagogiques telles que l'orphelinat de Cempuis, une des premières écoles mixtes connue pour sa pédagogie libertaire et intégrale, emblématique selon Korczak de la « *France libre et républicaine* ». Mais c'est véritablement en 1910 qu'il entame l'œuvre majeure de sa vie en acceptant la direction d'une nouvelle institution pour enfants juifs, La Maison de l'orphelin, destinée à accueillir une centaine d'enfants, filles et garçons, âgés de 7 à 14 ans, ayant perdu un parent ou placés par des familles dans le besoin. Aux côtés de l'éducatrice Stefania Wilczynska qu'il a rencontrée un an plus tôt,



© Israel images/Alamy Stock Photo

Janusz Korczak et des enfants de l'orphelinat de la rue Krochmalna à Varsovie (vers 1940).

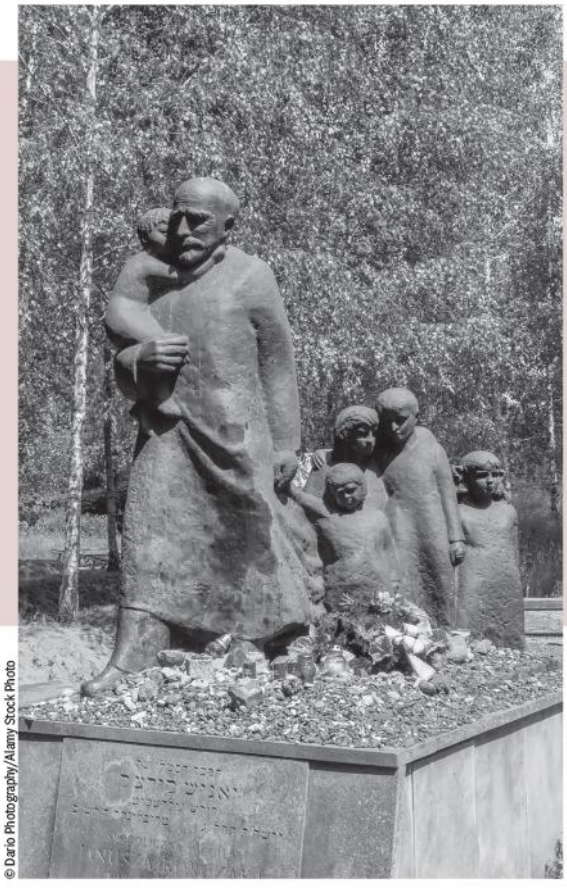
il participe à l'élaboration des plans d'un bâtiment à la pointe de la modernité : chauffage central, électricité, salle de bains avec baignoire et eau chaude…, un confort déconcertant pour ces enfants majoritairement pauvres qui ne tardent pas à griffonner les murs et saccager les sanitaires.

C'est dans ce contexte d'adversité que Janusz Korczak pose les bases de sa pédagogie, à bien des égards inclassable : « *Même s'il est philosophiquement proche de l'Éducation nouvelle, dont il partage la foi en l'éducabilité de l'enfant et l'ambition d'éduquer à la paix, Korczak expérimente en solitaire, à tel point que les figures de proue du mouvement comme Adolphe Ferrière (1879-1960) ou Célestin Freinet (1896-1966) ont totalement ignoré son existence* », analyse le pédagogue Philippe Meirieu, un des rares chercheurs en éducation à s'être penché sur l'œuvre du médecin polonais. Son réalisme à l'égard de la nature enfantine le distingue en outre très nettement de ses contemporains : « *Contrairement à Maria Montessori qui pensait que le rôle de l'adulte se bornait à révéler la nature profonde des enfants, intrinsèquement bonne, Korczak n'idéalise absolument pas les enfants qu'il sait pouvoir être cruels et violents. Il s'élève à ce titre contre un faux rousseauisme qui confondrait liberté et spontanéité : pas question d'abolir les règles et les limites, l'enfant a besoin de contraintes fécondes grâce auxquelles il découvrira sa liberté* », poursuit Philippe Meirieu. Également bien moins centré sur les apprentissages scolaires que sur la formation de l'individu, Korczak imagine et expérimente quantité de dispositifs, qu'il amende au gré de ses observations, voués à stimuler les capacités d'autorégulation des enfants. Citons par exemple les paris de bonne conduite où les enfants pouvaient se choisir un défi à atteindre contre quelques bonbons : « *Je parie que je n'aurai qu'une bagarre cette semaine* », disait un d'eux, à quoi Korczak répondait « *Une seule ?*

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

© Musée de Varsovie

Janusz Korczak avec un ensemble instrumental de la Maison des Orphelins à Varsovie en 1931.


© Dario Photography/Alamy Stock Photo

Le mémorial Janusz Korczak au cimétière juif de la rue Okopowa à Varsovie.

Tu vas perdre ! Pourquoi ne pas essayer trois bagarres au lieu des cinq habituelles ? » Une autre pierre angulaire de sa pédagogie est la mise en place d'un tribunal géré par les enfants. Les jugements, basés sur un code d'une centaine d'articles rédigés par Korczak lui-même et correspondant à des situations de gravité croissante, sont rendus par des juges tirés au sort. Ils n'ont pas vocation à punir mais à faire réfléchir : « *Si quelqu'un a mal agi, on commence par lui pardonner* », rappelle le préambule du code, dont seuls les six derniers articles donnent lieu à une punition.

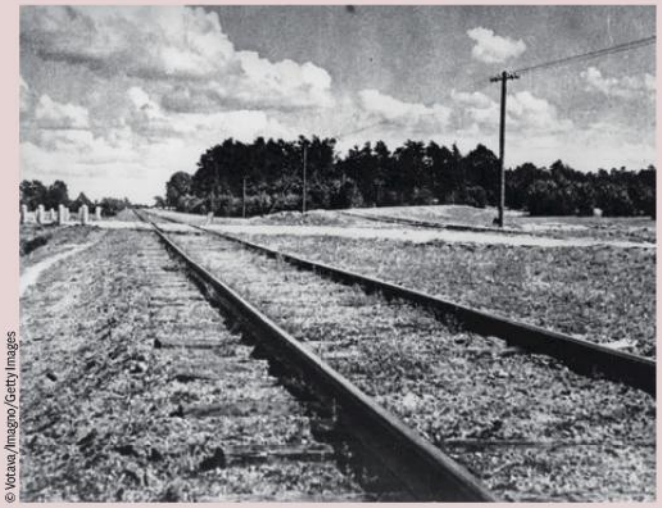
FAIRE ENTENDRE LA PAROLE DES ENFANTS

La survenue de la Grande Guerre et la nouvelle mobilisation militaire de Janusz Korczak ne l'empêchent pourtant pas de continuer son œuvre. De permission à Kiev en 1915, il y rencontre Maryna Falska, directrice d'une institution de la Croix-Rouge. Ensemble, ils fonderont en 1919 Notre maison, un internat destiné aux enfants d'ouvriers polonais catholiques, basé sur les méthodes développées à la Maison de l'orphelin. S'ensuivent dix années foisonnantes où la popularité de Korczak ne cesse de croître : médecin-conseil auprès du tribunal de grande instance où il plaide la cause de jeunes délinquants, il dispense désormais ses enseignements au sein des instituts pédagogiques de Varsovie et transforme même son orphelinat en centre de formation pour éducateurs grâce à un système de bourse. Son activité littéraire est non moins intense avec, entre autres, la publication en 1923 de son roman le plus célèbre : *Le Roi Mathias 1er*, un conte philosophique que « *les adultes ne devraient pas lire* » car « *ils ne* (le) *comprendraient pas et s'en moqueraient* » comme il l'écrit en avertissement, qui retrace le destin héroïque – mais aussi dramatique – d'un enfant chargé du jour au lendemain de gouverner un royaume.

Car l'obsession de Janusz Korczak n'est pas seulement de placer les enfants dans des conditions leur permettant de se développer au mieux mais aussi de leur offrir un cadre où leur parole pourra être entendue. Pour ce faire, il persuade en 1926 le quotidien polonais *Notre revue* de créer un supplément hebdomadaire entièrement écrit par et pour les enfants : *La Petite Revue*. Le succès est fulgurant : dès les premières semaines, les lettres d'enfants arrivent par centaines tandis que Korczak aide ses reporters en herbe à organiser conférences de rédaction et vérification des informations. Mais la clé de voûte de sa réflexion sur la place de l'enfant reste la publication en 1928 de son manifeste *Le Droit de l'enfant au respect* (5), qui inspirera la Convention internationale des droits de l'enfant. Il y dénonce les affres de la condition enfantine où « *le rapport de l'adulte à l'enfant est corrompu à cause du dénuement de ce dernier* », condamne les brimades dont les enfants sont victimes en appelant à « *mettre fin aux interdictions despotiques, aux règles strictes, insensées et inapplicables, à la surveillance soupçonneuse, à la bêtise malveillante, rétrograde et injurieuse des adultes* », et s'insurge contre les éducateurs qui confondent bienveillance et laxisme au titre que « *bonté ne signifie pas négligence* ». Pour lui, l'enfant, aussi différent soit-il de l'adulte, n'en est pourtant pas inférieur, ni dans ses émotions, ni dans ses besoins, ni dans son rapport singulier au monde : « *Je réclame le respect pour les mystères et les aléas de son laborieux travail de croissance.* (...) *Le devoir de l'éducateur est de laisser vivre cet enfant et de lui garantir le droit à être ce qu'il est.* » Cela suppose notamment de cesser de le réduire à un adulte en devenir car « *si nous délaissons le présent de nos enfants en faveur du lendemain, nos craintes finiront par se concrétiser : le toit s'écroulera car nous aurons négligé les fondations* ».

Dès le début des années 1930, la montée du nazisme en Europe vient assombrir les rêves de Janusz Korczak d'un monde meilleur. S'il poursuit sa production littéraire avec la création en

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM



© Votava/Imagno/Getty Images

On aurait offert à Korczak de s'exfiltrer du ghetto de Varsovie, en vain : « Comme on n'abandonne pas un enfant malade dans la nuit, on n'abandonne pas des enfants dans une époque comme celle-ci. »

Les rails de la voie ferrée qui reliait Varsovie au camp d'extermination de Treblinka, où Janusz Korczak fut déporté avec 192 enfants de son orphelinat en 1942.

1931 du *Sénat des fous*, une pièce de théâtre prémonitoire des violences à venir, et ses expérimentations pédagogiques en ouvrant en 1932 une école innovante sans note ni programme, l'antisémitisme grandissant le pousse aussi à envisager la possibilité d'émigrer en Palestine. Il s'y rend dès 1934 et y découvre avec enthousiasme le fonctionnement des kibboutz, où les enfants sont élevés en commun hors de la cellule familiale.

PAR-DELÀ LA BARBARIE

À son retour, on lui propose d'animer une émission radiophonique. Une fois encore, Korczak excelle et *Les Causeries du Vieux Docteur*, dont il ne subsiste aujourd'hui que de rares traces **(6)**, rencontrent vite un grand succès. Mais la barbarie est en marche et l'édiction des lois antijuives de Nuremberg en 1935 libère la haine raciale en Pologne : Korczak voit son émission censurée et doit abandonner ses responsabilités à Notre maison. Malgré sa répugnance à abandonner sa patrie, il programme pour octobre 1939 un nouveau séjour en Palestine, en vain : le 1er septembre, les Allemands envahissent la Pologne, qui tombe aux mains des nazis un mois plus tard. Refusant de porter le brassard flanqué de l'étoile de David, Korczak jette toutes ses forces dans la protection des enfants : les trois ans précédant sa déportation, il les passera à collecter sans relâche de la nourriture, de l'argent, des médicaments. Jusqu'à la fin, il tentera de faire de l'orphelinat une oasis de paix, en y organisant des concerts et conférences pour nourrir l'esprit, allant jusqu'à faire jouer aux enfants une pièce de théâtre de Rabindranath Tagore sur la mort, afin de les préparer à ce qu'il pressentait déjà comme une issue funeste. Nul ne sait précisément ce qu'il advint de Korczak et de ses enfants après leur départ pour Treblinka sinon qu'aucun d'entre eux n'en est revenu.

Quant à son œuvre, il faut attendre la fin des années 1970 pour qu'elle se popularise en Europe occidentale, comme le retrace Daniel Halpérin : « *En Pologne, Korczak n'a jamais été oublié, même durant la période soviétique où ses idées n'étaient pas perçues comme menaçantes pour l'idéal communiste. Mais faute d'être traduit, il restait inconnu en France et en Suisse.* » La donne change lorsque l'Unesco sacre 1979 « année Korczak » à l'occasion du centenaire de sa naissance. La même année, la Pologne suggère à l'Onu de rédiger une convention internationale des droits de l'enfant, en se référant explicitement aux travaux de Korczak. S'ensuit la création de nombreuses associations, nationales et internationales, dédiées à la promotion de son œuvre. On en dénombre aujourd'hui encore une vingtaine, certaines axées vers la mémoire de la Shoah, d'autres vers la promotion de la littérature jeunesse, d'autres encore sur la valorisation de son apport pédagogique. L'engouement pour l'œuvre de Korczak ne semble même jamais avoir été aussi vif comme en témoigne la multiplication récente de livres, traductions et conférences sur le sujet. De quoi se rassurer sur la pérennité de ses idéaux émancipateurs ? Pas si sûr, met en garde Daniel Halpérin : « *Les droits de l'enfant restent un héritage précaire, qui se trouve aujourd'hui menacé par la fragilisation des démocraties, l'instabilité du contexte géopolitique international mais aussi la tentation répressive qui s'immisce dans notre rapport éducatif à l'enfant.* » À moins que nous puissions trouver dans la pensée de Janusz Korczak un phare pour traverser les crises à venir et réinventer des futurs désirables ? ●

NOTES

(1) Betty Jean Lifton, *Janusz Korczak. Le roi des enfants* [1988], rééd. Fabert, 2024.
(2) Janusz Korczak, *Journal du ghetto* [posthume, 1979], rééd. Robert Laffont, 2016.
(3) Janusz Korczak, *Comment aimer un enfant* [1919], nouv. éd., Robert Laffont, 2006.
(4) *Ibid.*
(5) Janusz Korzack, *Le Droit de l'enfant au respect* [1928], rééd. Fabert, 2017.
(6) Janusz Korczak, *De la pédagogie avec humour* suivi de *Les Feuilletons radiophoniques du Vieux Docteur*, Fabert, 2012

POUR ALLER PLUS LOIN

Louise Tourret, *Avoir raison avec … Janusz Korczak*, un podcast en 5 épisodes, en ligne sur le site de France Culture.

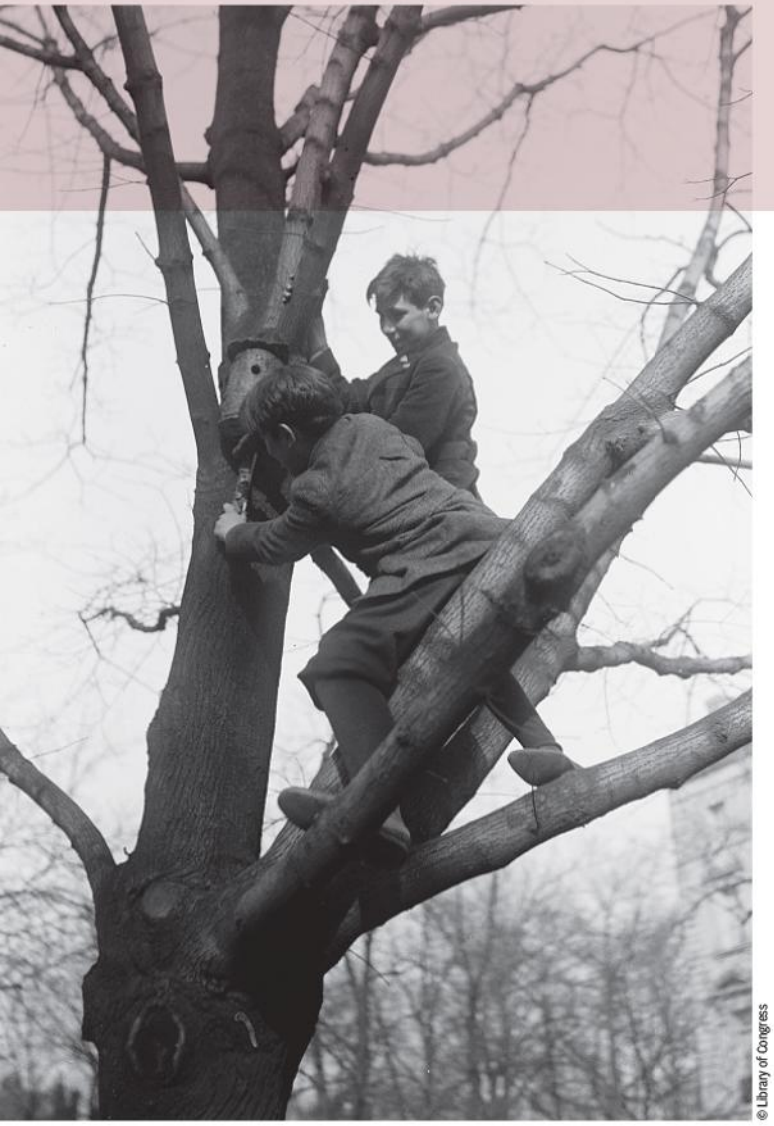
Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

JANUSZ KORCZAK

© Edward Poznański/Musée de Varsovie

LES 4 IDÉES À RETENIR

« *Je suis médecin de formation, pédagogue par hasard, écrivain par amour et psychologue par nécessité* », écrivait Janusz Korczak. Aussi multiforme qu'aura été son personnage, son héritage tient en une vision de l'enfant révolutionnaire, qui questionne les enjeux intemporels de l'éducation.



© Library of Congress

1 Le pouvoir des mots

Écrire et faire écrire, tels auront été tout au long de sa vie une des principales activités de Janusz Korczak et un des fondements de sa pédagogie. Délaissant toute ambition élitiste, il voit d'abord dans la littérature un moyen de toucher l'âme enfantine et de l'aider à grandir. Préfigurant la psychanalyse, Korczak pressent que les contes ne sont pas là seulement pour divertir, mais peuvent avoir des vertus thérapeutiques et pédagogiques : « *Chacun de ses romans recèle une leçon de vie adressée aux enfants : dans* La Gloire, *il montre que la pauvreté ne condamne pas à une vie misérable, dans* La Faillite du petit Jack, *il rappelle qu'on peut triompher de sa malhonnêteté, dans* Kaytek le magicien, *il met en garde contre la tentation du pouvoir* », rappelle Daniel Halpérin, président de l'Association suisse des amis du docteur Korczak. Parallèlement, il n'a eu de cesse d'encourager les enfants eux-mêmes à écrire, que ce soit dans les colonnes du journal *La Petite Revue*, qui l'amène à défendre un « *journalisme pédagogique* » ; ou *via* la boîte aux lettres installée à la Maison de l'orphelin, qui lui permet d'entretenir une correspondance personnelle avec chaque enfant. Pour Korczak, peu importent les fautes d'orthographe et de grammaire, peu importe qu'un enfant ait besoin d'en solliciter un plus âgé pour jouer les secrétaires, ce qui compte est de pouvoir s'exprimer : « *Il est un des rares à avoir montré combien le passage à l'écrit pouvait être émancipateur pour l'enfant, en l'encourageant à inhiber sa spontanéité pour accéder à la réflexivité* », souligne le pédagogue Philippe Meirieu.

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

2 Les droits de l'enfant

Adoptée en 1989 par l'Assemblée générale des Nations unies et aujourd'hui ratifiée par les 196 États reconnus par l'ONU à l'exception des États-Unis, la Convention internationale des droits de l'enfant (CIDE) est l'aboutissement d'une longue réflexion qui traverse tout le 20e siècle. Tout commence en 1924, avec l'adoption de la Déclaration de Genève, par la Société des nations. Emblématique d'une époque marquée par le traumatisme de la Première Guerre mondiale, le texte témoigne d'une volonté de tout mettre en œuvre pour protéger les enfants. Rédigé par la philanthrope britannique Eglantyne Jebb, il compte cinq articles reconnaissant les besoins fondamentaux de l'enfant, son droit au développement, à l'assistance et à la protection. Mais pour Janusz Korczak, le texte manque d'ambition : « *Les législateurs genevois ont confondu les notions de "devoirs" et de "droits". Le ton de la Déclaration n'est qu'incitatif et non autoritaire : c'est un appel au bon vouloir.* » C'est donc dans une volonté d'aller plus loin qu'il publie en 1928 *Le Droit de l'enfant au respect*, un manifeste où il reprend le plaidoyer contre les mauvais traitements faits à l'enfant, mais dénonce non moins vivement l'abus de pouvoir des adultes qui, sous prétexte d'agir pour son bien, ne font qu'imposer leur volonté. Pour Korczak, il est essentiel que les enfants puissent faire valoir leur point de vue : « *Le premier et indiscutable des droits de l'enfant est celui qui lui permet d'exprimer librement ses idées et de prendre une part active au débat qui concerne l'appréciation de sa conduite* », une disposition qu'on retrouve notamment dans les articles 12 à 15 de la CIDE. Car si l'œuvre de Korczak constitue une des principales sources d'inspiration de ce texte, ce dernier reste bien moins radical et intègre des concepts onusiens qui auraient pu susciter sa méfiance, comme le rappelle en préface de *Comment aimer un enfant* le psychiatre d'origine polonaise Stanislaw Tomkiewicz : « *Avec la lourde insistance sur les intérêts supérieurs de l'enfant, qui signifient plutôt les intérêts du futur adulte, la Convention est restée en deçà de l'idée la plus neuve et la plus originale de Korczak : pour lui l'enfant n'est pas seulement un être en devenir, mais aussi une personne humaine au même titre qu'un adulte.* »

3 Une pédagogie des institutions

Jusqu'où une contrainte est-elle aliénante et à quelle condition devient-elle émancipatrice ? Pour Janusz Korczak, la structuration de la vie quotidienne des enfants est un élément essentiel, constitutif du cadre de liberté au sein duquel ils pourront se développer. Préfigurant la pédagogie institutionnelle, il n'aura de cesse d'imaginer des dispositifs permettant aux enfants de se canaliser, comprendre le monde qui les entoure et de s'autoréguler. Distribution de cartes de félicitations et d'encouragement pour sanctionner les progrès et réconforter les échecs ; système de parrainage entre enfants pour accueillir les nouveaux venus et les aider à s'intégrer ; installation d'une vitrine aux objets trouvés pour éviter vols et conflits ; instauration de permanences de ménage auxquelles filles et garçons devaient équitablement participer ; attribution à chaque enfant d'un tiroir personnel avec serrure et clé. Le plus abouti de ces dispositifs reste bien entendu le tribunal des enfants, où chacun d'entre eux peut citer à comparaître quiconque – enfant ou adulte – lui ayant fait du tort. Pas question néanmoins pour Korczak de totémiser ses outils : constatant des dysfonctionnements (par exemple, le refus des enfants d'endosser le rôle de juge par peur des représailles), il n'hésite pas à suspendre le tribunal et en amender les règles.

4 La double nature de l'enfant

« *La hiérarchie des âges n'existe pas plus que les degrés de souffrance, de joie, d'espérance et de désillusion* », écrivait Janusz Korczak, mais comment penser cette égale dignité entre enfant et adulte sans nier l'asymétrie de responsabilité et de dépendance qui structure leur relation ? Tel est le paradoxe auquel s'est attaqué Korczak et qui fait l'originalité de sa vision de l'enfant. Pour lui, il est stérile et même délétère de faire de l'adulte l'unique mètre étalon : « *Sur le plan des sentiments,* (l'enfant) *nous surpasse par la force de ses passions auxquelles il n'a pas encore appris à mettre de freins. Sur le plan de l'intellect, il n'a rien à nous envier, il ne lui manque que l'expérience.* » À ce titre, le lien adulte-enfant doit s'affranchir de toute domination car l'enfant n'a pas besoin d'être soumis, mais guidé : « (Il) *est comme perdu dans un pays étranger dont il ignore la langue, les droits et les coutumes.* » Korczak défend ainsi pour l'enfant l'existence d'une double nature dont l'adulte doit respecter l'ambivalence sans chercher à l'abolir : « *Pour lui, l'enfant est tout à la fois un être complet, qui doit être entendu et considéré, et un être inachevé, qui doit être protégé* », rappelle Philippe Meirieu. Difficile de ne pas y voir une invitation à dépasser la tension séculaire entre laxisme et autoritarisme devant laquelle butent encore aujourd'hui tant d'éducateurs.

Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

© Principal and Fellows of Somerville College, Oxford

Philippa Foot, l'aiguilleuse morale

Les plus grands philosophes sont parfois moins connus que leurs idées. C'est le cas de cette chercheuse britannique à l'origine d'un débat éthique devenu classique : le dilemme du tramway. FABIEN TRÉCOURT

À la fin de la Seconde Guerre mondiale, des équipes de tournage entrent pour la première fois dans le camp nazi de Bergen-Belsen. Ils découvrent des milliers de cadavres, victimes de la faim, de la soif et bientôt du typhus. Des reportages sont diffusés en Grande-Bretagne. Ils bouleversent la population et notamment une philosophe en herbe de 25 ans, Philippa Foot. « *On peut difficilement mesurer aujourd'hui quel bouleversement cela a été* », racontera-t-elle peu avant sa mort à l'âge de 90 ans. Toute sa vie, ce choc inspire une remise en question de la philosophie morale.

Née en 1920 en Angleterre, Philippa Ruth Bosanquet est issue de la haute société britannique. Elle est la petite-fille de l'ancien président des États-Unis Grover Cleveland ; sa mère Esther fut le premier bébé – et le seul à ce jour ! – né à la Maison-Blanche. La future philosophe témoigne dès l'enfance d'un esprit rebelle aux conventions aristocratiques, qu'elle qualifiera de « *décervelantes* » : ne pas descendre au rez-de-chaussée du manoir familial en vêtements de nuit, ne pas porter des perles avant le milieu du jour, ne rien boire qui ait une couleur sombre à l'exception du sherry… Dans ce milieu où les femmes ne sont jugées bonnes qu'à acquérir un bon parti, son penchant intellectuel est déprécié par ses parents, au point qu'elle reste toute sa vie persuadée d'être « *assez intuitive, mais pas très intelligente* ». Pourtant elle parvient à se former, grâce à des cours par correspondance, et à être admise au Somerville College, établissement pour femmes de l'université d'Oxford (non mixte à l'époque).

La jeune femme de 19 ans se présente hésitante devant les portes de l'institut, persuadée de ne pas être à sa place. D'autant qu'elle souffre d'un double handicap : atteinte de prosopagnosie, elle ne reconnaît pas les visages, tandis qu'une opération chirurgicale ratée l'a rendue sourde d'une oreille – mais experte dans l'art de se placer sur son bon côté. Rapidement trois étudiantes la rassurent et la stimulent. Elles deviennent d'inséparables amies : Elizabeth Anscombe, Mary Midgley et Iris Murdoch. Chacune à leur manière, elles vont révolutionner les débats éthiques, politiques et épistémologiques, racontent Clare Mac Cumhaill et Rachael Wiseman dans une passionnante biographie croisée, *Le Quartet d'Oxford* (Flammarion, 2024).

1945 marque la fin des conflits et le triomphe des alliés. Dans une Angleterre festive et fière d'avoir résisté, Philippa épouse Michael Foot et prend son nom. À Oxford, elle se consacre à la philosophie morale. Avec un opposant en ligne de mire : Alfred Jules dit « Freddie » Ayer, auteur du retentissant *Langage, vérité et logique* (1936). Pour Ayer, des jugements comme « *c'est bien* » ou « *il a tort* » ne correspondent à rien d'empirique ni de vérifiable, et reposent en définitive sur des émotions. C'est ce qu'il appelle le « subjectivisme » ou « l'émotivisme » – rebaptisé de façon cynique « *la théorie hourra/bouh* » (« *boo-hourrah theory* »). Au sortir de la guerre, cette thèse domine dans les cercles philosophiques d'Oxford, mais révulse Philippa Foot. Pour elle, il est inconcevable qu'on puisse dire à un nazi « *nous avons raison et vous avez tort* », et que cette phrase soit dépourvue de sens.

REFONDER LA MORALE

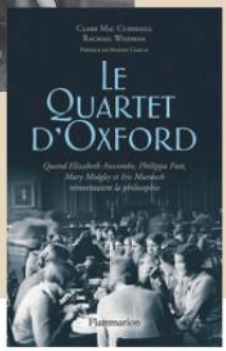
Pour démontrer que certaines intuitions morales sont objectivement bonnes, la philosophe réhabilite « l'éthique de la vertu » d'Aristote – à l'époque jugée vieillotte et dépassée. De ce point de vue, des actes fondés sur la bienveillance, l'honnêteté ou encore la tempérance contribuent au bon fonctionnement de la vie humaine. Sans courage, nous serions incapables de relever des défis ou de survivre à un danger ; sans générosité ni justice, nous ne pourrions pas créer du lien et faire société ; etc. Autrement dit, ces dispositions découlent de la définition de l'être humain comme individu rationnel, moral et vivant en collectivité. C'est pourquoi nous sentons intuitivement que certains comportements sont meilleurs que d'autres. Nier la réalité de ces dispositions, c'est selon Philippa Foot manquer un aspect fondamental de ce que nous sommes et de ce qui nous épanouit.

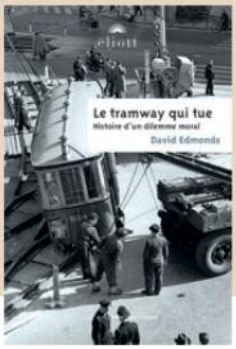
En fin de carrière, elle publie en 2001 *Le Bien naturel* (Labor et Fidès, 2014), aboutissement de décennies de réflexion sur la morale et la nature humaine. Ironie de l'histoire, ce n'est pas cette thèse qu'on retiendra d'elle, mais un petit exemple au détour d'un article sur le droit à l'avortement, le « dilemme du tramway ». La question de départ est : peut-on faire un mal pour un bien ? S'appuyant sur la « doctrine du double effet » de Thomas d'Aquin, Philippa Foot montre qu'on doit distinguer les

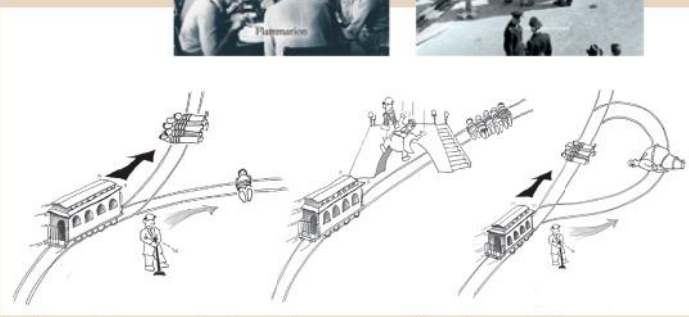
Délivré à 353101 le 1/28/2025, 1:13:09 PM

© Principal and Fellows of Somerville College, Oxford

La classe de Philippa Foot en 1939 au Somerville College de l'université d'Oxford. Elle y rencontre Elizabeth Anscombe, Mary Midgley et Iris Murdoch, le fameux « Quartet d'Oxford » est né.







© 2014 by David Edmonds, Princeton University Press/ Eliott Editions, 2024

Le dilemme du tramway « classique », tel que conçu par Philippa Foot en 1967.

conséquences prévisibles et intentionnelles d'un acte, et propose une expérience de pensée en ce sens. Imaginez un tramway hors de contrôle, il fonce sur une voie où cinq individus sont ligotés. Vous êtes à un poste d'aiguillage, et si vous actionnez le levier, le tramway sera dévié sur une autre voie, où une seule personne est attachée. Autrement dit, l'alternative est de ne rien faire et de laisser mourir cinq personnes, ou bien de les sauver et de causer la mort d'un autre individu. Que feriez-vous ?

Popularisé par la philosophe Judith Jarvis Thomson dans les années 1980, ce dilemme a suscité un immense débat. Au prix d'une incompréhension toutefois : cette expérience de pensée est souvent mobilisée par les philosophes conséquentialistes et utilitaristes pour montrer que le bien peut et doit faire l'objet d'un calcul rationnel : actionner l'aiguillage serait la bonne chose à faire, car un mort vaudrait mieux que cinq. Mais Philippa Foot était radicalement opposée à ce genre de raisonnement. Imaginez, rétorquait-elle, qu'un chirurgien reçoive cinq patients ayant besoin d'une transplantation d'organe : un poumon pour l'un, un cœur pour l'autre, etc. En suivant un calcul purement conséquentialiste, le chirurgien devrait tuer une personne en bonne santé pour récupérer ses organes et sauver les cinq patients. Or nous sentons bien que ce serait moralement inacceptable.

ENGAGÉE DANS L'HUMANITAIRE

Pour Philippa Foot, le dilemme du tramway est difficile parce qu'il nous contraint à choisir entre deux formes d'obligation morale au cœur de la nature humaine : un devoir positif d'aider autrui, de sauver des vies en l'occurrence, et un devoir négatif de ne pas nuire aux autres, de ne pas provoquer la mort de quelqu'un. La philosophe estime que le second est supérieur au premier, et donc que l'impératif de ne pas tuer l'emporte sur celui d'aider autrui. Les devoirs négatifs (ne pas tuer) sont impératifs, tandis que les devoirs positifs peuvent dans certains cas, nous obliger à interférer pour empêcher un évènement tragique déjà en cours.

Selon la philosophe Mary Midgley, sa vieille amie, Philippa Foot aurait été consternée par le succès de ce dilemme et l'essor du sous-genre qu'il a inspiré. « *Cette industrie des problèmes de tramway n'est qu'un autre exemple déprimant de l'obsession des philosophes universitaires à se concentrer sur des exemples soigneusement sélectionnés et totalement artificiels afin d'éviter le stress lié à l'examen de questions réelles* », écrit-elle au philosophe David Edmonds. Pour Philippa Foot, l'éthique n'est pas un enjeu abstrait mais un engagement actif au quotidien. À la fin de la Seconde Guerre mondiale, elle rejoint notamment une petite organisation humanitaire, « *audacieuse* » et « *énergique* », distribuant des biens de première nécessité aux réfugiés : l'Oxford Committee for Famine Relief, fondée en 1942… et qui deviendra l'ONG Oxfam.

Elle finit même membre du conseil d'administration, voyant sans doute là une meilleure façon d'exercer ses vertus et de mettre sa philosophie morale en application. « *Je crois vraiment que j'ai eu une vie très heureuse ; Oxfam en a sans doute été un des fils rouges* », confiera-t-elle peu de temps avant sa mort. Disparue en 2010, encore peu connue en France, elle est une des philosophes les plus lues et commentées à l'international. ●

À LIRE POUR ALLER PLUS LOIN

Clare Mac Cumhaill et Rachael Wiseman [2022], *Le Quartet d'Oxford*, Flammarion, 2024.
David Edmonds, *Le tramway qui tue* [2013], Eliott, 2024.

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

MYTHOLOGIE

Des récits intemporels pour des thèmes universels

NARCISSE, figure de l'homme postmoderne

L'histoire la plus détaillée du mythe de Narcisse nous vient du livre III des *Métamorphoses* d'Ovide. Narcisse y est dépeint comme un chasseur d'une immense beauté, fils de la nymphe Liriope et du fleuve Céphise. Il fait l'objet d'une prophétie enseignée par le devin Tirésias, que Liriope est venue consulter au sujet de son fils : Narcisse vivra longtemps « *s'il ne se connaît pas* ». Curieux augure qui prend évidemment tout son sens lorsqu'on connaît la fin de l'histoire : un beau jour, harassé par une chasse éprouvante, il choisit de se prélasser dans l'herbe, près d'un point d'eau. C'est là que, voulant boire, il aperçoit son reflet dont il ne parvient à se détourner : « *Sans s'en douter, il se désire lui-même ; il est l'amant et l'objet aimé.* (...) *Que de fois il donne de vains baisers à cette source fallacieuse ! Que de fois, pour saisir son cou, qu'il voyait au milieu des eaux, il y plongea ses bras, sans pouvoir s'atteindre ! Que voit-il ? Il l'ignore ; mais ce qu'il voit le consume.* » Incapable de faire autre chose que de se mirer et d'essayer d'étreindre son reflet, il dépérit et finit par se changer en fleur. La morale de l'histoire semble couler de source : il faut se garder d'un amour démesuré pour sa propre personne, et préférer porter son admiration sur autrui.

Bien qu'il soit un des personnages les plus fameux de la mythologie gréco-latine et que le motif du « narcissisme » fasse aujourd'hui florès, peu de textes anciens font référence à Narcisse. Au-delà des *Métamorphoses*, c'est surtout par la sculpture et la peinture, notamment à partir de la Renaissance, que sa figure se déploie, et ce n'est réellement qu'au 20e siècle qu'elle va intéresser la psychologie. Sigmund Freud, notamment, développe le concept de « narcissisme » dans les années 1910, établissant une distinction entre un narcissisme « primaire », stade normal du développement de l'enfant durant lequel il se prend lui-même comme objet de désir, et un narcissisme « secondaire », stade proprement pathologique dans lequel l'adulte n'a pas réussi à dépasser ce stade infantile et à projeter son désir à l'extérieur.

Né au sein de la psychologie, le concept gagne peu à peu les sciences sociales. En 1979, le sociologue et historien américain Christopher Lasch le fait sien dans *La Culture du narcissisme*. À ses yeux, le capitalisme moderne a enfanté une personnalité narcissique nouvelle. Comme chez Freud, celle-ci se caractérise par une confusion entre le moi et le non-moi. Ce Narcisse contemporain, rejetant le passé et pris dans la pulsion consommatrice, ne voit pas au-delà du court terme, de la publicité et des marchandises – jusqu'à se confondre avec elles dans « *un sentiment d'inauthenticité et de vide intérieur* ». C'est cette confusion, nourrissant une anxiété existentielle, qui le pousse à chercher confirmation de sa valeur dans le regard des autres. Autrui n'existe *in fine* que pour le contempler. La fortune des salles de sport, selfies et réseaux sociaux semble aujourd'hui résonner comme une curieuse confirmation de ces thèses émises il y plus de quarante ans. D'où, sans doute, le recours massif au terme « narcissime ». ● SAMUEL LACROIX

© Mireia Rodó/Alamy Stock Photo

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

En 2025, on célèbrera
les 100 ans de la naissance,
et les 30 ans de la mort
de Gilles Deleuze.

Aucun hors-série
ne lui avait jamais
été consacré.

Pourtant
sa pensée n'a jamais
été aussi actuelle.

NOUVEAU HORS-SÉRIE DE *PHILOSOPHIE MAGAZINE*,
EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

Abonnements et commandes sur philomag.com

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

Livres

© Science History Images/Alamy Stock Photo

François Hartog, *Départager l'humanité* ; **Romain Pigeaud,** *La France de la préhistoire* ; **Jean-Pierre Dozon,** *Un grand moment de science impériale* ; **Nadine Burke Harris,** *Les Cicatrices invisibles* ; **Boris Chaumette,** *Schizophrénie et génétique…*

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

Histoire de l'Europe*, t. I. *Origines et héritages. De la préhistoire au Ve siècle
Violaine Sébillotte Cuchet, Anca Dan, Jean-Paul Demoule, Antoine Pietrobelli et Lucia Rossi (dir.), Passés/Composés, 2024, 672 p., 42 €.

LE LIVRE DU MOIS

INSAISISSABLE EUROPE

Premier volet d'un ambitieux projet éditorial, cette *Histoire de l'Europe* est aussi une archéologie de son histoire : loin de tenir son objet pour acquis, elle s'interroge sur son écriture et les imaginaires savants forgés à son égard. THIERRY JOBARD

Qu'était donc l'Europe avant d'être beaucoup plus que le nom d'une femme ? Que recouvrait sa géographie ? Sur quoi a-t-on cru pouvoir fonder son identité, si identité il y a ? Y a-t-il une culture et des valeurs indubitablement européennes ? Ce qui semble aller de soi n'y va pas forcément, et c'est le travail des chercheurs rassemblés dans ce volume de le mettre au clair. Si, comme on a pu jadis le proclamer, l'Europe irait « *de l'Atlantique à l'Oural* », personne aujourd'hui ne songerait à le répéter : c'était là, plus qu'un constat cartographique, une prise de position politique. Une parmi bien d'autres, au fil des siècles. Des historiens ont affirmé qu'elle naissait à la chute de l'Empire romain, au moment où les populations se rassemblent en petites entités villageoises et où les circuits économiques se raccourcissent du fait de l'effondrement du pouvoir central, tandis que le christianisme a gagné la partie. Pour autant, nous, Européens, nous sommes volontiers revendiqués héritiers d'une Antiquité bien peu chrétienne. Si la filiation est admise, elle se fait souvent de manière sélective. C'est que, là encore, la vérité de l'histoire est au service d'une cause. Les révolutionnaires français ornèrent la salle de réunion de la Convention des bustes de Solon et Lycurgue, hésitant encore sur la voie à suivre pour la nouvelle république : démocratique à l'athénienne ou censitaire à la spartiate ? Quant au IIIe Reich, ses tentatives de réappropriation et manipulation de l'histoire grecque sont connues. L'Antiquité est un concept forgé à la fin du 18e siècle. Comme le rappellent les auteurs : « *Il n'y a pas une Antiquité grecque ou gréco-romaine, mais l'Antiquité est plurielle par sa diversité dans la diachronie et on pourrait ajouter multiculturelle par son extension géographique autour du bassin méditerranéen.* » C'est le propre des civilisations que d'échanger et se modifier au contact de leurs voisines, en l'occurrence celte, égyptienne, africaine ou juive.

LA CITÉ ET L'EMPIRE

Les sources écrites étant plus abondantes, même si parcellaires, autour de la Méditerranée qu'en Europe du Nord et de l'Ouest, le fait a pesé sur notre vision du passé : de certains peuples d'Europe centrale, il ne demeure que le nom. Cela laisse dans l'ombre nombre d'organisations politiques, alors que deux demeurent encore aujourd'hui vivantes, à savoir la cité et l'empire. La cité (*polis*) n'est d'ailleurs pas une création grecque mais proche-orientale, dès l'âge du bronze, soit il y a près de 6 000 ans. Étrangement, bien qu'elle ait constitué un idéal-type de la réflexion politique en Europe, ce n'est qu'au 12e siècle que la cité a fait retour sur le continent. Quant à la forme des empires, leur variété s'impose également. Rome et Athènes ont constitué deux empires bien différents. Les travaux récents des historiens ont remis en question leur unité et balayé le lieu commun du « despotisme oriental » (perse)

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

opposé au dynamisme grec. C'est davantage une adaptation permanente, une plasticité des pratiques de gouvernement qui se dégagent. Plus que la verticalité du pouvoir, c'est la sécurité et la stabilité de territoires vastes et culturellement bariolés qui prédominaient, prenant en compte les particularités de chacun. L'homogénéisation idéologique et culturelle ne fut pas imposée, la souplesse et le pragmatisme rapprochèrent les populations, entre autres *via* le droit public et administratif.
De la même façon, l'image négative longtemps entretenue des « barbares » (ceux qui ne parlaient ni grec ni latin) est désormais caduque. D'une part, les barbares furent essentiels au fonctionnement des empires en tant qu'esclaves ou en tant que mercenaires ; d'autre part, ils contribuèrent à la perpétuation d'une culture intégrée, comme dans l'Empire carolingien. En ce sens, loin de vouloir détruire un mode de vie, ces peuples entendaient y accéder, reconnaissant en cela sa valeur. Beaucoup étaient déjà chrétiens, même si tenants de l'arianisme, doctrine rejetant la divinité de Jésus. L'Irlande, la Pologne et la Grèce se réfèrent au dieu chrétien dans leurs constitutions et le christianisme représenta certes un changement de paradigme dans l'Empire. La constitution d'un pouvoir religieux différent de celui du politique est bien une innovation majeure du christianisme, de même que le rejet du luxe, de l'ostentation, de l'érotisme et des spectacles. On peut ajouter à cela une forme d'égalité face au divin, nouveauté pour des sociétés païennes très inégalitaires. Mais des croyances et coutumes plus anciennes ont laissé des traces dans nos cultures. Nombre de pratiques et de rituels (bâtiments, processions, offrandes, prières) s'inscrivent dans le temps long.

LE SOCLE ATHÉNIEN

La démocratie athénienne elle-même était bien loin de celle que nous visons, quand bien même son exemple reste vivace. Que chacun (et non chacune) soit capable de commander et d'obéir, selon la formule aristotélicienne, ou bien que le tirage au sort ait été considéré comme le plus juste pour désigner parmi les candidats à une fonction est une chose. Certaines magistratures (comme la stratégie) étaient électives et le droit à la parole, celui de juger et de commander, variait selon le degré de dignité et l'appartenance à certaines familles, clans, rangs. « *Dans la cité grecque, le peuple détenait certes le pouvoir mais il avait le devoir de respecter la loi divine qui, elle, s'adressait à tous.* » Soucieux d'éviter la démesure (*hybris*) ou l'accaparement du pouvoir, les Grecs ont mis en place l'ostracisme, mesure d'exil visant à écarter ceux qu'ils jugeaient dangereux pour la cité. Ce qui traduisait bien la conscience qu'ils avaient de la fragilité de la démocratie. Leçon dont on ne saurait suffisamment souligner la permanence. ●

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Comprendre
les dynamiques
de notre histoire
commune.

COLLECTION OUVRAGES
DE SYNTHÈSE
ISBN : 978-2-36106-890-5
360 PAGES - 25 €
EN LIBRAIRIE

Éditions Sciences Humaines

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

La Taxation des transactions financières
Gunther Capelle-Blancard,
La Découverte, coll. « Repères »,
2024, 128 p., 11 €.

ÉCONOMIE

Taxer la finance : piège ou panacée ?

À la gauche de l'échiquier politique, beaucoup en appellent à taxer les transactions financières. Cette taxation, dont la célèbre taxe Tobin sur les opérations de change – jamais appliquée – serait un moyen facile et efficace de stabilisation des marchés, de redistribution des richesses et de renflouement des caisses de l'État. Mais elle est aussi très critiquée. Cette taxation pourrait entraîner des délocalisations vers d'autres places financières.
Elle pourrait pénaliser l'investissement, et les recettes fiscales générées pourraient être bien plus faibles qu'anticipé. Bref, cette taxation risquerait d'être contre-productive. Selon l'économiste Gunther Capelle-Blancard, la plupart de ses partisans comme de ses adversaires se trompent. Il rappelle notamment que, sous des formes diverses, elle existe déjà dans de nombreux pays. Si c'était la panacée, on le saurait. En même temps, elle n'a pas empêché de grandes places financières de se développer, à l'instar de celles de Londres ou de Hong Kong.
Cela étant dit, Gunther Capelle-Blancard se montre quand même favorable à son élargissement. Même si, comme il le montre, il ne faut pas trop en attendre, elle peut néanmoins rapporter des revenus non négligeables aux États. Études à l'appui, il soutient qu'elle pourrait stabiliser les marchés sans nuire à leur efficience, notamment en limitant le *trading* haute fréquence, où c'est moins l'échange d'information que la vitesse d'exécution qui compte. De même qu'une bonne régulation du trafic autoroutier favorise la circulation, la généralisation de cette taxation et son renforcement permettraient de réduire une part de la spéculation dont l'utilité est douteuse. Il demeure toutefois à trouver la bonne manière de l'appliquer. Quel périmètre, quelle assiette, quel taux ? Aux yeux de l'auteur, c'est ce débat qui est vraiment intéressant. Le reste relèverait un peu de la posture politique sans grand intérêt. ● THOMAS LEPELTIER

ANTHROPOLOGIE

Une histoire de la Françafrique savante

La branche de l'anthropologie sociale consacrée, en France, à l'étude des sociétés africaines a constitué, entre 1960 et 1980, un riche laboratoire d'idées et de débats contribuant à la critique du système colonial. Paradoxalement, ses chercheurs de terrain étaient des expatriés participant au système néocolonial qu'entretenait la France dans ses anciennes possessions. Telle est la première contradiction soulignée par l'ethnologue Jean-Pierre Dozon, lui-même partie prenante de cette histoire, au fil de ce livre érudit.
L'africanisme français s'est appuyé au départ, si on excepte la mission Dakar-Djibouti (1931-1933) et la création d'un centre de recherches à Dakar (1936), sur les travaux antérieurs de missionnaires et administrateurs comme Louis Faidherbe, conquérant et gouverneur du Sénégal, et Maurice Delafosse, administrateur en Côte d'Ivoire. Après 1945, l'ethnologie de l'Afrique se développa sur deux axes complémentaires : l'un, porté par Marcel Griaule, étudie les mythes et croyances traditionnelles des sociétés africaines, et l'autre, mené par Georges Balandier, les transformations politiques du continent. Dans les années 1960, les africanistes français sont très influencés par le marxisme. Certains, issus de Normale Sup, ont suivi les cours de Louis Althusser, d'autres, les « coopérants rouges », y sont amenés par la lutte anticoloniale et le tiers-mondisme, ou encore par leur appartenance au PSU.
De nombreux travaux historiques et économiques sont alors publiés, au sujet du commerce, de l'esclavage et de la guerre dans les sociétés africaines préétatiques, dites sociétés à lignages. Ainsi, Claude Meillassoux en Côte d'Ivoire décrivit comment les aînés y asservissaient les cadets et les femmes par le contrôle du travail et du mariage. L'avènement du structuralisme marqua une rupture entre marxistes et contra cette nouvelle approche, ces derniers reprochant aux premiers d'accorder plus de poids aux faits symboliques (parenté et mythes) qu'aux faits sociaux et économiques. Cette dissension aboutit, dans les années 1980, à un certain délitement de l'africanisme en tant que spécialité. ● RÉGIS MEYRAN

Un grand moment de science impériale. L'africanisme français des années 1960-1980
Jean-Pierre Dozon, L'Aube,
2024, 320 p., 25 €.

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

© IvanJekic/Getty Images

PSYCHOLOGIE

STRESS INFANTILES : quelles séquelles ?

Des expériences traumatiques dans l'enfance peuvent-elles être à l'origine de maladies somatiques bien plus tard ? C'est ce que tente d'établir la chirurgienne pédiatrique Nadine Burke Harris dans ce best-seller aux États-Unis. Dans un style très narratif, typiquement américain, elle raconte comment, interpellée par des petits patients qui présentent un retard de croissance ou de fortes crises d'asthme inexpliquées, elle découvre les travaux des docteurs Felitti et Anda. À partir d'un questionnaire en dix points, ces deux médecins ont établi que 12,6 % des Américains ont subi au moins quatre expériences traumatiques dans l'enfance (maltraitances psychologiques, physiques, sexuelles, négligences émotionnelles, maladie mentale, addictions ou incarcération des parents…). Ces personnes présentent un risque deux fois plus important de développer à l'âge adulte une maladie cardiaque ou un cancer, et un risque triplé pour les bronchopneumopathies.

Pour Nadine Burke Harris, il s'agit là d'une réponse au stress toxique. Lorsque l'enfant est confronté à une adversité grave, fréquente et répétée, comme dans les cas d'abus sexuels qui se déroulent sur plusieurs années, une réaction toxique affecterait non seulement son cerveau, mais également son système immunitaire et hormonal. Qui plus est, ces expériences négatives restent souvent dissimulées, entourées de secrets et de sentiments de honte, ce qui ne ferait qu'en renforcer les effets. Inscrites dans notre ADN, ces dispositions nocives pourraient même se transmettre de génération en génération, souligne l'autrice. Pour diminuer les effets des atteintes précoces, elle conseille d'agir le plus tôt possible, et d'armer les enfants, leurs proches et les professionnels d'outils visant à les aider à dépasser de futures maladies et troubles qui sommeillent dans l'ombre… ● MARC OLANO

Les Cicatrices invisibles
Nadine Burke Harris, Albin Michel, 2024, 352 p., 21,90 €.

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

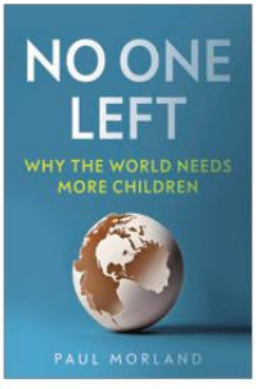
INTERNATIONAL

La malédiction d'un monde sans enfants

L'humanité fait de moins en moins d'enfants. La spirale du déclin semble enclenchée. Depuis que cette baisse du taux de fécondité est observée, les experts annoncent que cette situation va bientôt poser des problèmes. Mais, pour le démographe britannique Paul Morland, ces problèmes sont déjà présents. De fait, il manque des bras et des cerveaux dans nombre de pays pour faire tourner l'économie, maintenir les services publics et préserver l'État providence. Certes, pour ces pays, l'immigration peut retarder les graves conséquences du manque de naissances, mais seulement en partie. Le seul véritable remède est de faire en sorte que les taux de fécondité repassent au-dessus du niveau de remplacement de la population, ce qui serait sans précédent.

D'aucuns voient des avantages à cette diminution de la taille de la population. Moins il y aurait d'humains, plus ils disposeraient de ressources. Mais l'auteur s'inscrit en faux contre cette idée. Selon lui, l'inventivité humaine est la clé de l'offre de ressources supplémentaires, que ce soit dans la façon de produire des aliments ou de trouver de nouvelles sources d'énergie. Or, cette inventivité dépend de la taille de la population. Un monde qui se contracte est donc un monde qui s'appauvrit. Bien sûr, la population ne peut pas croître indéfiniment. Mais l'auteur estime que sa réduction ne devrait pas intervenir avant de disposer de technologies capables de remplacer une grande partie du travail humain.

Reste à trouver des solutions pour contrer la baisse de la natalité. L'auteur recommande un soutien financier aux familles, des congés parentaux prolongés et des services de garde abordables afin de réduire les obstacles économiques. Il prône aussi des politiques valorisant la parentalité, un environnement favorable aux familles, ainsi qu'une immigration ciblée pour compenser les pénuries de main-d'œuvre à court terme. Ces mesures semblent essentielles pour maintenir une société dynamique. Rien ne dit toutefois qu'elles seraient suffisantes. Il se peut donc que le déclin soit notre destin. ● T.L.

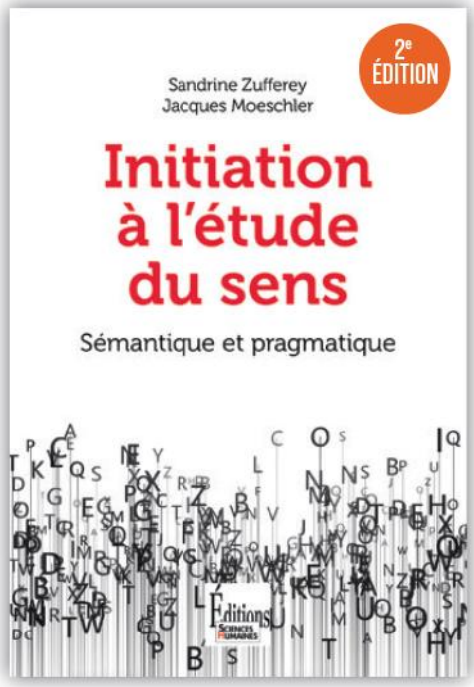


No One Left. Why the World needs more children
Paul Morland, Forum, 2024, 280 p., 24,79 $.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Un ouvrage indispensable pour comprendre la linguistique.

EN LIBRAIRIE



HORS COLLECTION
ISBN : 978-2-36106-910-0
408 PAGES - 20 €
EN LIBRAIRIE

Le livre a été totalement **revu et actualisé** par ses auteurs. Un ouvrage **indispensable pour tous les étudiants en langue et linguistique**.

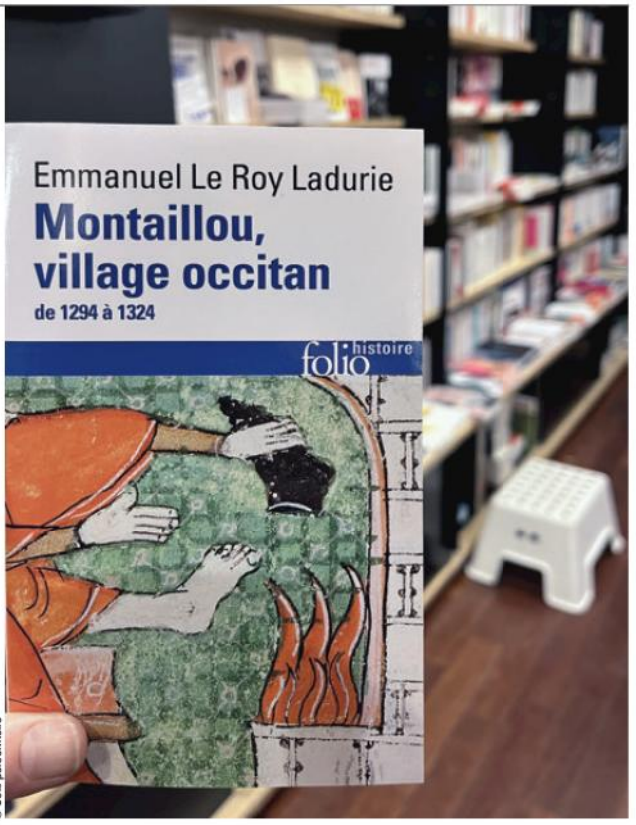
COMMANDEZ CET OUVRAGE EN SCANNANT CE QRCODE OU SUR WWW.SCIENCESHUMAINES.COM OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

Un classique des sciences humaines

HISTOIRE

— **Emmanuel Le Roy Ladurie, *Montaillou, village occitan de 1294 à 1324,***
1975 (Gallimard, nouvelle éd. revue et corrigée, coll. « Folio histoire », 2008, 656 p., 13,10 €)



© Coll. personnelle

L'avènement de la « nouvelle histoire »

En 1975, l'historien Emmanuel Le Roy Ladurie signait un petit chef-d'œuvre d'ethnohistoire, en relatant la vie, au 14e siècle, d'un village de paysans montagnards imprégnés de foi cathare. Le livre sera vendu à plus de 250 000 exemplaires, (traduit en plusieurs langues dont le japonais et le chinois), emportant l'enthousiasme non seulement la communauté des historiens, mais aussi celui du grand public... Quels furent les ingrédients d'un tel succès ? D'une part, *Montaillou* s'inscrit dans l'histoire des mentalités qui, dans les années 1960, s'attache à décrire le quotidien matériel, mais aussi les croyances et les représentations des hommes du passé. L'histoire se fait alors plus humaine, propre à satisfaire l'engouement pour nos vieux ancêtres. D'autre part, l'ouvrage est servi par le talent de l'auteur, qui, à travers cette monographie d'un petit village de Haute-Ariège de quelque 250 âmes, nous immerge, par un style alerte et souvent teinté d'humour, dans les activités, les conversations, les querelles, les roueries et les trahisons, les amitiés et les amours de ces montagnards, villageois ou pâtres nomades, auxquels il finit par nous attacher.

Dans ces terres cathares, après la tristement célèbre croisade menée en 1208 à l'initiative du pape et du roi de France et la chute retentissante de Montségur en 1244, l'Inquisition ne cessera d'exercer sa répression implacable. La croyance hérétique subsiste néanmoins en Haute-Ariège dans le peuple montagnard des paysans. Montaillou constitue « *le terreau social sur lequel l'hérésie a pu connaître une dernière efflorescence, tout en servant pour nous de révélateur quant aux mentalités d'un groupe agreste* ».

À Montaillou cependant, aucun dogme, aucune croyance n'est propre à assombrir le caractère plutôt jovial de ces paysans occitans. « *Les incitations au travail sont relativement modérées* » comme en atteste « *le grand nombre de siestes, ou de moments qui sont passés à prendre le soleil* ». Les toits plats des maisons basses constituent « *le dernier salon où l'on cause* », et où l'on en profite pour... s'épouiller. Car, à Montaillou, on se lave très peu mais on s'épouille. Cette pratique fait partie des liens de tendresse et de bonne amitié : « *La maîtresse épouille l'amant, ainsi que la mère de l'amant ; la future belle-mère épouille son gendre prospectif. Le curé Pierre Clergue qui se fait payer ses bons conseils et autres bénédictions des faveurs des paroissiennes, se fait épouiller au lit par ses maîtresses...* » Les registres de l'évêque inquisiteur Jacques Fournier (une précieuse source pour notre historien) ne sont pas avares de données sur la vie sexuelle : concubinage, prostitution – lorsque l'on va à la ville –, inceste sont des pratiques courantes, que l'on soit pâtre, paysan, curé ou même parfait (terme inquisitorial pour désigner les religieux et religieuses de l'Église cathare). Économie, terroir, parentèle, sociabilités, croyances, folklore, rites... chapitre par chapitre, l'historien passe au crible tous les aspects de la vie de ces villageois.

Avec cette monographie, Le Roy Ladurie livrait une brillante démonstration d'anthropologie historique, genre que les historiens de l'école des *Annales* appelaient de leurs vœux. Désigné avec ses collègues Jacques Le Goff, André Burguière, Marc Ferro, Jacques Revel pour succéder à Fernand Braudel à la direction des *Annales*, il va devenir l'un des chefs de file de ce que ces historiens baptisent alors la « nouvelle histoire » (intégrée aujourd'hui dans l'histoire culturelle). S'appuyant sur la notion braudélienne de « *longue durée* », ils vont s'intéresser au banal, au quotidien, à la vie des individus « *lorsqu'il ne se passe rien* » : « *L'histoire s'immobilise* », déclare Le Roy Ladurie en 1973 dans sa leçon inaugurale au Collège de France. ● MARTINE FOURNIER

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 10:55:07 AM

Figure[s]de l'écologisme. De la science à la politique
Jean Jacob, Le Cavalier bleu, 2024, 280 p., 22 €.

ENVIRONNEMENT

Un bréviaire de la pensée écologique

Pour le politiste Jean Jacob, il faut bien distinguer l'écologie, science qui étudie les interactions entre les êtres vivants et leur environnement, de l'écologisme, né de manière un peu provocatrice au 19e siècle dans un contexte de progrès industriel triomphant. L'écologisme tire ses préceptes de considérations philosophiques, morales et politiques. C'est une cartographie détaillée et tout en nuances de ces penseurs qui nous est livrée ici.

Henry David Thoreau, l'Américain fermement attaché à la liberté individuelle, l'Indien Mahatma Gandhi, apôtre de la non-violence et de ce qu'on nommera plus tard la simplicité volontaire, le Norvégien Arne Næss, précurseur de la *deep ecology*, Hans Jonas et Günther Anders, tous deux appelant différemment les humains à leurs responsabilités, James Lovelock, inventeur de l'hypothèse Gaïa et Bruno Latour se portant à son secours, ou encore Vandana Shiva ou Françoise d'Eaubonne, fondatrices de l'écoféminisme, et bien d'autres encore… On apprend tout sur la pensée de ces auteurs, leurs ancrages théoriques, religieux et politiques, de même que les ramifications de leur postérité. On découvre ainsi que le journaliste américain John Muir, inspiré de Thoreau, fut à l'initiative de la fondation des parcs nationaux et, avec son club de protection de la nature, le Sierra Club, posa les principes fondateurs de l'ONG Greenpeace un siècle plus tard. Ivan Illich, considéré comme le pape de la convivialité, ouvrit le bal aux antidéveloppement comme Serge Latouche, penseur de la décroissance, aux fondateurs de l'économie sociale et solidaire, et aussi à l'humour potache de *Charlie Hebdo*, avec leur publication *La Gueule ouverte* et l'invention de *L'An 01* du dessinateur Gébé… Une dernière partie tout aussi passionnante est consacrée aux multiples chemins de l'écologie politique, avec des penseurs comme René Dumont, Bertrand de Jouvenel, Serge Moscovici et même le pape François. Sans oublier un glossaire final, fort à propos dans la jungle de ces théories qui nous interpellent sans cesse, sans qu'on en connaisse souvent les fondements. ● **M.F.**

ENVIRONNEMENT

L'enfer serait-il pavé de bonnes intentions ?

On peut faire le mal en voulant faire le bien. Tel est le jugement tranchant que portent les journalistes Géraldine Woessner et Erwan Seznec sur le mouvement écologiste. Il n'y a pas de doute que ce dernier est animé de bonnes intentions et qu'il pense sincèrement œuvrer à la protection de l'environnement. Mais, prisonnier d'une idéologie rousseauiste qui idéalise la nature et conspue indistinctement la technologie, il aurait aussi des effets contraires à la cause qu'il défend.

Les deux auteurs considèrent ainsi que l'opposition farouche des partis verts au nucléaire contribue au réchauffement climatique. Ils expliquent que leur défiance envers les OGM empêche de développer des plantes à la fois plus nourricières et à même de s'adapter au changement climatique, que la peur de la chimie entraîne une utilisation parfois plus néfaste des pesticides et une diabolisation du glyphosate. Parallèlement, leur confiance en la nature les conduit à surestimer les produits bios et à dévaloriser aveuglément les produits industriels. Leur croyance en des équilibres naturels nuit à la bonne gestion de l'eau, et leur vision néfaste de l'activité humaine rend un aménagement rationnel du territoire de plus en plus difficile. Enfin, leurs appels à une société radicalement différente les amènent à soutenir des mouvements alternatifs parfois violents, qui ne proposent pas de modèle de société crédible. L'enquête, précise et documentée, souligne aussi que le mouvement écologiste, loin d'être impuissant, évolue avec une certaine efficacité dans les sphères du pouvoir.

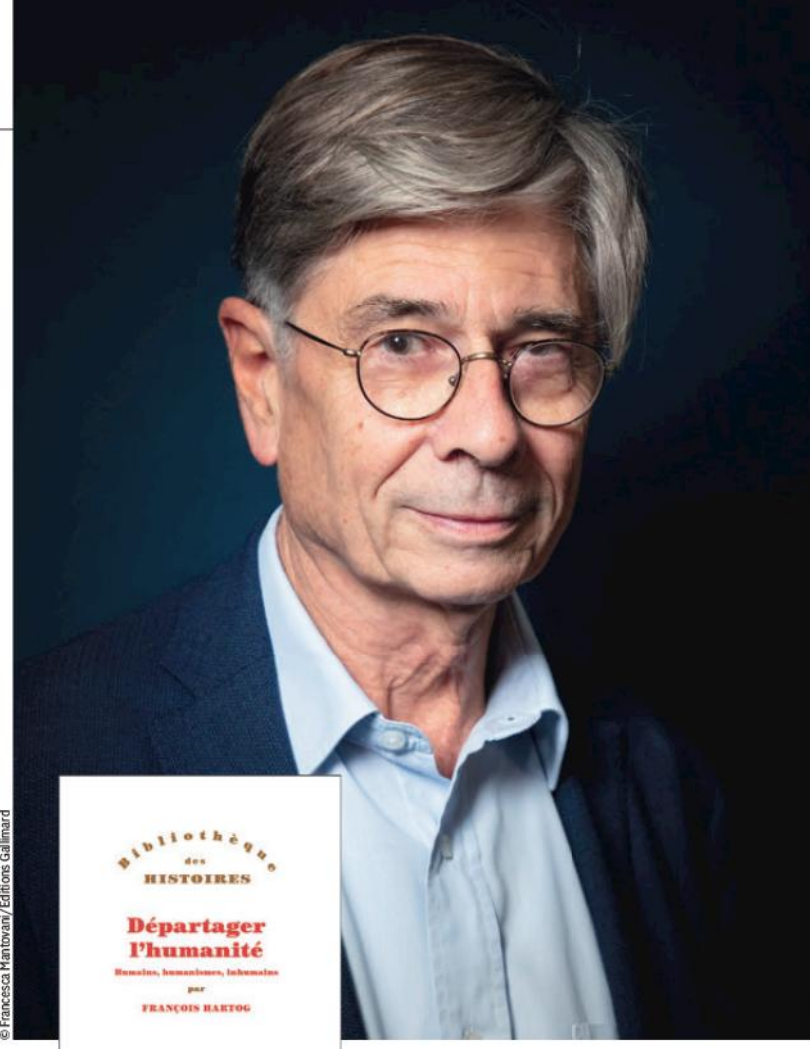
Le bannissement du nucléaire dans plusieurs pays d'Europe et ses péripéties en France en témoignent. Outre ces griefs, les auteurs s'inquiètent aussi des tendances antidémocratiques de certains acteurs du mouvement. Convaincus d'être dans le camp du bien, ils seraient prêts à imposer leurs idées à une population globalement récalcitrante. ● **T.L.**

Les Illusionnistes. Climat, agriculture, nucléaire, OGM : enquête inédite sur les dérives de l'écologie politique
Géraldine Woessner et Erwan Seznec, Robert Laffont, 2024, 432 p., 21,90 €.

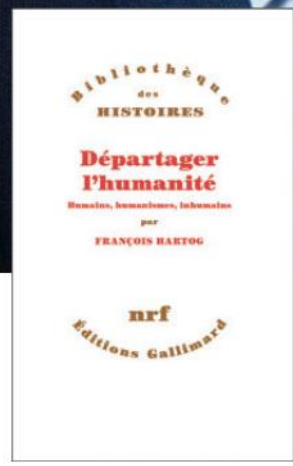
Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM

HISTOIRE

Métamorphoses de l'humanité



© Francesca Mantovani/Éditions Gallimard



Départager l'humanité. Humains, humanismes, inhumains
François Hartog, Gallimard, 2024, 352 p., 22,50 €.

Ni la hauteur de vue ni l'ambition, décidément, ne manquent à François Hartog. Il y a quelques années déjà, notamment grâce à son livre *Chronos. L'Occident aux prises avec le temps* (qui vient de reparaître dans la collection « Folio essais »), il avait infléchi notre façon de concevoir l'histoire et introduit les concepts de « régime d'historicité » et de « présentisme », qui se sont immédiatement imposés au sein de la communauté des chercheurs. Avec *Départager l'humanité*, le voici lancé à l'assaut d'un autre vaste problème : définir l'homme. Il ne l'aborde pas comme le ferait un philosophe à la recherche d'une essence – « *Qu'est-ce que l'homme ?* » –, mais à la manière d'un historien attentif aux contextes culturels dans lesquels des conceptions émergent et se transforment avant d'être supplantées par d'autres. Aussi dessine-t-il un très long arc qui commence par la *Théogonie* d'Hésiode (8e siècle av. J.-C.) pour s'achever à l'époque contemporaine.

Vie et mort de l'homme, donc ? Pas tout à fait, car ce n'est pas l'homme en tant que tel qui l'intéresse, mais plutôt l'humain toujours conçu par rapport à ce qui n'est pas lui, selon des lignes de partage qui n'ont cessé de se déplacer au cours des âges. Là où se situe la frontière entre l'humain et le non-humain, en effet, naît une nouvelle vision de l'homme. L'*anthrôpos* grec, par exemple, se reconnaît comme humain parce qu'il est mortel, par opposition aux dieux immortels, mais il n'en va plus de même pour l'homo romain, lancé à la conquête d'une *humanitas* qu'il espère obtenir grâce à l'éducation et à la culture et qui ferait de lui un humain véritablement humain, supérieur aux rustres et aux bêtes. Et cet *Homo humanus* n'est pas encore l'*Homo christianus*, lequel croit pouvoir échapper à la finitude du temps grâce à son âme éternelle. Pas plus qu'il n'est l'humain du 20e siècle qui, découvrant avec effroi la mesure de l'inhumanité dont il est capable, veut se racheter en se consacrant à l'humanitaire et à la défense les droits de l'homme : la dignité humaine se joue désormais sur le terrain de la morale.

Et l'humanisme dans tout ça ? François Hartog préfère parler des humanismes au pluriel, tant leurs figures sont diverses, entre celui des premiers humanistes qui conçoivent les *studia humanitas* comme une propédeutique à la théologie, celui de Montaigne dont les « *réflexions sur les cannibales lui ont permis de mettre en doute le partage entre les barbares et les civilisés : les plus barbares des deux n'étant pas ceux qu'on pense* », et puis celui des Lumières françaises ou allemandes, celui des communistes et celui, existentialiste, de Jean-Paul Sartre, par exemple. Ironie de l'histoire cependant (toute culturelle ou conceptuelle qu'elle soit), l'existence d'un propre de l'homme apparaît aujourd'hui plus douteuse que jamais.

La frontière entre l'humain et le non-humain semble se dissoudre progressivement sous l'effet conjugué des nouveaux enjeux transhumanistes, de l'Anthropocène, des progrès de l'éthologie ainsi que ceux de l'intelligence artificielle. François Hartog, faisant varier la célèbre formule de Térence selon laquelle « *je suis homme et rien de ce qui est humain ne m'est étranger* », en propose une réécriture plus contemporaine : « *Je ne suis plus homme, et rien de ce qui est non humain ne m'est étranger.* » ●

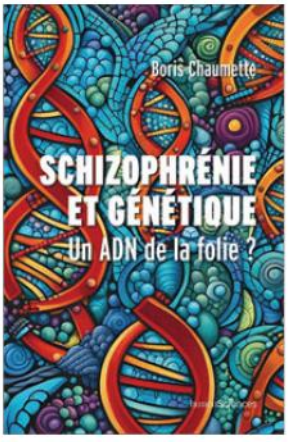
FRÉDÉRIC MANZINI

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM

SCIENCES

Le chromosome de la démence

La figure du schizophrène est plombée par un imaginaire spectaculaire. Dans des films comme *Fight Club* de David Fincher ou *Shining* de Stanley Kubrick, la schizophrénie se traduit par une perte de contrôle total et des accès de violence menant à la destruction de soi et des autres. Afin de corriger cette vision réductrice, le psychiatre et neurologue Boris Chaumette commence par peindre un portrait moins caricatural de cette maladie. Elle est caractérisée par des accès de délire récurrents, des hallucinations auditives, une désorganisation handicapante de la pensée et du comportement. Ces troubles mentaux touchent environ une personne sur cent dans le monde, principalement des jeunes hommes et jeunes femmes. De multiples facteurs épigénétiques et environnementaux ont été invoqués, comme les traumatismes infantiles ou la consommation de cannabis. Mais des études épidémiologiques ont également montré que le risque de développer cette maladie est significativement plus élevé chez les individus ayant des antécédents familiaux de schizophrénie. Certes, des avancées scientifiques ont permis de développer des médicaments capables de contenir les symptômes de la schizophrénie. Cependant, ces molécules n'ont aucun effet sur la cause de la maladie, et un tiers des patients ne répondent pas aux neuroleptiques actuels, de sorte qu'aucune guérison n'est envisageable. Pour Boris Chaumette, l'amélioration de la condition des malades passe par une meilleure compréhension de l'origine génétique de la schizophrénie. En identifiant les marqueurs associés à cette maladie, il sera possible de développer des traitements plus ciblés et personnalisés, offrant ainsi un espoir de rémission durable pour les millions de personnes affectées dans le monde. ● SYBILLE BULOUP

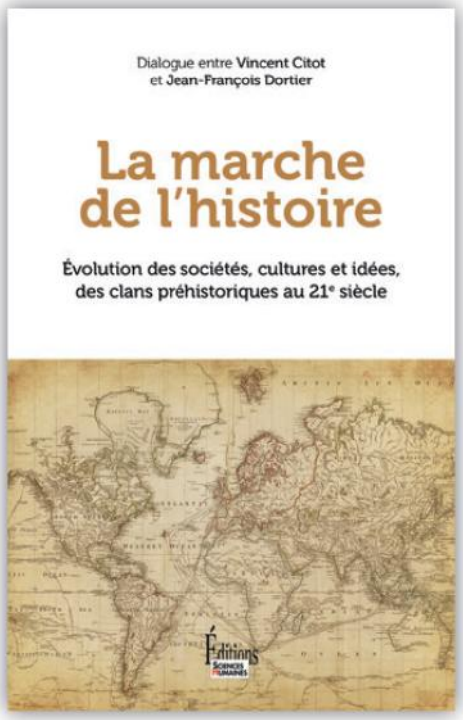


Schizophrénie et génétique Un ADN de la folie ?
Boris Chaumette, éditions Humensis, 2024, 216 p., 18 €.

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

Jean-François Dortier et Vincent Citot nous livrent ici un dialogue foisonnant sur l'évolution de l'Histoire.

VIENT DE PARAÎTRE



Éditions Sciences Humaines
HORS COLLECTION
ISBN : 978-2-36106-906-3
232 PAGES - 18 €
EN LIBRAIRIE

Un échange hors du commun et passionnant entre Jean-François Dortier, Humanologue, fondateur de la revue *Sciences Humaines* et Vincent Citot, Directeur de la revue *Le Philosophoire*, philosophe. Les deux érudits ne sont d'accord ni sur le fond ni sur la forme que prendrait cette marche.

OUVRAGE DISPONIBLE À PARTIR DU 23 JANVIER
COMMANDEZ CE LIVRE EN SCANNANT CE QRCODE
DISPONIBLE EN LIBRAIRIE SUR
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU PAR TÉLÉPHONE AU 03 86 72 07 00

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM

© Jerome Chatin/Gamma-Rapho via Getty Images

Grotte de Lascaux, détail des peintures de la Grande Salle des taureaux.

PRÉHISTOIRE

UNE PRÉHISTOIRE hexagonale

Romain Pigeaud, chercheur associé au CNRS et journaliste scientifique – collaborateur régulier de *Sciences Humaines* –, dont la veille rigoureuse ne laisse rien passer des nouveautés en préhistoire, nous livre ici une belle synthèse sur l'état des connaissances de ce qu'était la France à l'époque préhistorique. Pari osé tant les données sont foisonnantes, d'autant que l'auteur inclut dans la préhistoire non seulement le Paléolithique, le Mésolithique et le Néolithique mais aussi l'âge du bronze. Le parti pris de ne pas suivre de fil chronologique d'ensemble mais de procéder par thèmes est original. Après un historique de la discipline préhistorique s'ensuit une présentation des découpages chronologiques, de l'évolution des conditions environnementales et des différents représentants du genre *Homo* qui ont occupé l'Hexagone. On retrouve le fil chronologique au sein de chaque chapitre. Ainsi, l'outillage est traité depuis les outils en pierre taillée jusqu'au métal ; les modes de vie commencent par la domestication du feu pour s'achever avec l'agriculture, l'élevage, les armes de combat et les vêtements ; les pratiques funéraires débutent avec les sépultures néandertaliennes pour aboutir aux *tumuli* de l'âge du bronze. Romain Pigeaud veille à ponctuer son texte d'apartés et de remarques personnelles, ce qui rend assez facile la lecture de ce pavé de plus de six cents pages. Il n'hésite pas à recourir à un vocabulaire contemporain – « *Les Néandertaliens anciens, premiers boy-scouts* » – et à se référer à la bande dessinée. Le contenu du livre n'en reste pas moins très précis et documenté. Un seul petit reproche : à vouloir être exhaustif, l'auteur mentionne parfois des travaux qui ne méritaient ni le temps ni l'encre qu'il leur a consacrés. On peut juste regretter la quasi-absence d'iconographie, mises à part une dizaine d'illustrations, dont deux cartes mentionnant quelques sites français emblématiques. ● **SOPHIE ARCHAMBAULT DE BEAUNE**

La France de la préhistoire
Romain Pigeaud, PUF, 2024, 672 p., 30 €.

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM

Littérature

ROMAN

VIEILLESSE ET INVALIDITÉ, LA FIN D'UN TABOU LITTÉRAIRE

À l'approche de ses 70 ans, lors d'un séjour chez sa compagne à Rome, le romancier Hanif Kureishi « *fait une chute* », écrit-il. L'incident vire au cauchemar. Vertèbres cervicales endommagées, l'écrivain et dramaturge britannique se voit soudain frappé de tétraplégie : « *Je me rendis compte qu'il n'y avait plus aucun lien de coordination entre mon esprit et le reste de mon corps. J'étais séparé de moi-même.* » Il croit mourir, se retrouve hospitalisé, appareillé, dépendant : « *Je ne peux plus bouger ni les bras ni les jambes. Je ne peux plus me gratter le nez, passer un coup de fil, me nourrir.* » L'homme de lettres n'est même plus en mesure de tenir un stylo, indique-t-il au début de *Fracassé*, étonnant journal de bord dicté à ses proches pendant un an depuis son lit d'hôpital. Car en dépit de sa paralysie physique, l'auteur du *Bouddha de banlieue* (Bourgois, 1991) et scénariste primé du film *My Beautiful Laundrette* (réalisé par Stephen Frears, 1985) conserve toutes ses facultés intellectuelles et, plus vif que jamais, « *crucial* », son désir d'écrire. Certes, les mains de cet homme « *fracassé* » sont devenues « *des objets étrangers* (qui) *pourraient très bien être dans un autre bâtiment en train de prendre un verre avec des amis* ». Mais par ses chroniques, le malade se pose en sujet actif et créatif.

Significativement, son livre fait écho. « *Puissamment inspirant* », appréciait le quotidien britannique *The Guardian* lors de sa parution outre-Manche. Outre le talent de l'écrivain, la démographie peut expliquer cet engouement. Quoique marquées par le culte de la jeunesse, les sociétés occidentales se caractérisent par le vieillissement de leur population : les Nations unies prévoient d'ici 2050 le doublement du nombre de personnes âgées de 65 ans et plus, qui représenteraient alors 16 % de la population mondiale (9 % aujourd'hui). Et comme le note l'Institut national des études démographiques (Ined), l'allongement de l'espérance de vie s'accompagne d'une certaine « *perte d'autonomie* ». Dans ces conditions, le témoignage d'un écrivain rencontre les préoccupations de nombre de lecteurs. Le succès d'un récit comme celui de l'écrivaine Julia Deck sur la fin de vie de sa mère, *Ann d'Angleterre* (Seuil, prix Médicis 2024) en apporte la preuve, de même que celui du philosophe Didier Eribon sur la sienne (*Vie, vieillesse et mort d'une femme du peuple*, Flammarion, 2023) et celui de la romancière Agnès Desarthe sur les dernières années de ses grands-parents (*Le Château des Rentiers*, L'Olivier, 2023). Quant à Hanif Kureishi, témoin de première main, il pratique l'introspection pour affronter « (s)*a propre métamorphose* ». Rythmée, l'écriture se nourrit de mémoire biographique et de culture autant que de curiosité pour le monde hospitalier environnant : « *Depuis mon accident et mon changement radical de vie, je dialogue énormément avec les autres* », soignants et visiteurs. Tonique, *Fracassé* raconte aussi le découragement, l'ennui, l'insomnie, la souffrance, et dévoile avec causticité les aspects les plus triviaux de la dépendance, du « *lavement* » au « *doigt dans le cul* » (sic). De fait, « *le processus de vieillissement modifie souvent de façon fondamentale la position de l'individu dans la société* », écrivait Norbert Elias dans *La Solitude des mourants*. Dans cet ouvrage paru en 1982, le philosophe pointait les réticences face à ce type de sujet : pour le lecteur d'âge moyen, notait-il, « *ce n'est pas une chose facile que d'imaginer que son propre corps, si dispos encore et tout plein de sensations agréables, pourrait devenir gourd et maladroit* ». En littérature, il semble que le tabou soit désormais tombé. ●

ÈVE CHARRIN

© Arvitalya/Getty Images

Fracassé
Hanif Kureishi, Christian Bourgois, 2024, 320 p., 22 €

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM

Culture

NOTRE SÉLECTION mensuelle d'œuvres **culturelles et documentaires**

EXPOSITION

La Chine des Tang

C'est à la découverte d'un âge d'or de l'histoire chinoise que nous invite le musée Guimet. L'exposition consacrée à la dynastie des Tang, qui s'étend entre le 7e et le 10e siècle, nous conduit au cœur de leur capitale, Chang'an, littéralement « Longue paix », l'actuelle ville de Xi'an. Chang'an est alors la plus grande ville du monde avec plus d'un million d'habitants. Plaque tournante des routes de la soie, le commerce y est florissant. Avec près de 207 ensembles d'œuvres présentés, pour beaucoup pour la première fois hors de Chine, l'exposition nous permet de découvrir une civilisation multiculturelle dans laquelle se croisent les peuples, les marchandises et les techniques.

Outre les commerces qui proposent épices, soie, thé ou sel, la ville compte aussi de très nombreuses maisons de thé et des tavernes. Le visiteur découvre des modes de vie d'un grand raffinement, qu'il s'agisse de la mode, du maquillage ou des coiffures. Prospèrent également les spectacles, notamment de danse, musique, acrobaties dont témoignent de nombreuses représentations. Les arts et les lettres sont à l'honneur, notamment la poésie qui connaît à cette époque un développement extraordinaire. Près de 50 000 poèmes nous sont ainsi parvenus. Un monde de lettrés a alors permis l'essor de la littérature, de la calligraphie et de la peinture.

Objets précieux, matières luxueuses témoignent aussi de cet âge d'or qui doit beaucoup à la montée en puissance des routes terrestres, mais aussi de la route maritime qui joue un grand rôle à partir du milieu du 8e siècle permettant le rayonnement international de cette culture exceptionnelle. ● CATHERINE HALPERN

« La Chine des Tang. Une dynastie cosmopolite (7e-10e siècle) », Musée Guimet, Paris, jusqu'au 3 mars 2025. Pour aller plus loin, le catalogue de l'exposition : ***La Chine des Tang. Une dynastie cosmopolite***, Musée Guimet / Grand Palais RMN, 304 p., 230 illustrations, 39 €.

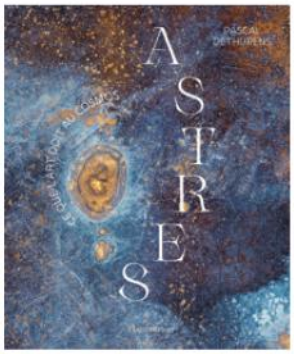
À gauche : *Cheval*, Dynastie Tang (618-907), 8e siècle, terre cuite peinte. **À droite haut :** *Palefrenier étranger*, Dynastie Tang (618-907), 709, terre cuite peinte. **À droite bas :** *Plaque d'ornement à motif de lion*, Époque Tang, période Tubo (7e-9e siècle), argent doré.

© Musée de Luoyang

© Musée de Luoyang

© Musée de la culture médicinale tibétaine du Qinghai

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM



Pascal Dethurens, ***Astres. Ce que l'art doit au cosmos***, Flammarion, 2024.

© Collection particulière

Claude Monet, *Impression, soleil levant* (1872), Paris, musée Marmottan Monet.

LIVRE

LES ARTS DU CIEL

« *Les espaces sidéraux sont des espaces de sidération* », explique Pascal Dethurens, auteur d'un beau livre qui donne à voir combien les astres ont marqué les représentations artistiques. Avec plus de 250 illustrations et de nombreuses infographies, l'ouvrage revient sur la quête de la connaissance du ciel et son influence sur les arts depuis l'Antiquité et dans toutes les cultures humaines, des stèles mésopotamiennes aux estampes japonaises ou aux gravures de la Renaissance… Le Soleil, la Lune, les planètes, les étoiles filantes ou les aurores boréales, autant de sujets fascinants pour les arts. Ce tour d'horizon vertigineux montre la diversité des appropriations d'un même objet. Ainsi, du culte du Soleil dans les cultures antiques ou chez les Incas et les Aztèques jusqu'aux couchers de soleil crépusculaires et mélancoliques de la peinture romantique occidentale, il y a un tout un monde… à découvrir. ● C.H.

PODCAST

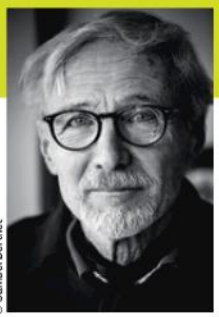
PIERRE-MICHEL MENGER OU LA PASSION DU TRAVAIL CRÉATEUR

Professeur au Collège de France depuis 2013, Pierre-Michel Menger a centré ses recherches sociologiques sur la figure du créateur, notamment dans le champ artistique. S'il a investi ce domaine, c'est parce qu'il avait une passion pour la musique, explique-t-il, mais aussi parce qu'il a été formé par Raymonde Moulin qui a travaillé sur le marché de la peinture en s'appuyant sur des travaux d'économistes. À sa suite, l'économie tient une place importante dans la boîte à outils de Pierre-Michel Menger pour appréhender la spécificité du travail créateur : il mobilise en effet la notion de talent dans un secteur attractif mais marqué par de très grands écarts de réussite et de rémunération. ● C.H.

© Collège de France

Portrait de Pierre-Michel Menger, série **« Portraits d'économistes »**, dans l'émission *Entendez-vous l'éco ?*, 59 min., un podcast France Culture, 2024.

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM



© Samuel Berthet

LA QUESTION QUI FÂCHE

LA CHRONIQUE

de **Nicolas Journet**

VITE ENTERRÉE, l'apologie du terrorisme ?

Le 19 novembre dernier, le député Ugo Bernalicis exposait, au nom du parti La France insoumise (LFI) et devant les parlementaires médusés, un projet de résolution incendiaire : l'abrogation de l'article du Code pénal réprimant l'apologie du terrorisme, et la création de commissions d'enquêtes sur son application. Il est probable que sa lecture fut couverte par les cris d'indignation venus – au moins – de l'aile droite de l'Assemblée. Dès le lendemain, la presse bruissa d'épithètes assassines : « *honteux* », « *innommable* », « *ignoble* », « *antifrançais* ». L'actualité politique nationale et internationale ayant d'autres urgences, les médias enterrèrent le sujet, mis au compte d'une provocation des mélenchonistes. Les explications attendraient. Que dénonçait le projet ? Depuis le massacre commis par le Hamas le 7 octobre 2023, plusieurs centaines de signalements et plaintes pour apologie du terrorisme avaient entraîné des convocations. Parmi les mis en cause, des personnalités LFI (Jean-Luc Mélenchon, Mathilde Panot, Rima Hassan, Thomas Portes, Danièle Obono), des figures de l'extrême gauche (Philippe Poutou, Olivier Besancenot), des publicistes de différents bords (Alain Soral), des influenceurs, des organisations propalestiniennes, un parti décolonial et des internautes anonymes. Dès la fin de l'année, le marteau de la justice tombait sur de petits poissons : une influenceuse nommée Warda écopait de dix mois avec sursis. En février, c'était le tour d'un internaute lambda : un an avec sursis. Que leur reprochait la justice ? Le plus souvent, d'avoir qualifié l'attaque du Hamas d'acte de résistance ou, pire, ironisé sur les victimes.

En avril 2024, la condamnation d'un responsable CGT, Jean-Paul Delescaut, à un an avec sursis fit plus de bruit. Il avait signé un tract assimilant le massacre à une « *réponse au durcissement de l'occupation* (israélienne) ». Les protestations de son syndicat et d'une partie de la gauche politique n'y firent rien, mais étaient le prélude à l'initiative abrogatoire des députés LFI sept mois plus tard. Les attendus de leur plaidoirie citent le cas de Jean-Paul Delescaut et dénoncent une « *instrumentalisation de la lutte antiterroriste contre la liberté d'expression* ». Le texte cite également les mots d'une juriste défenseuse des droits qui épinglait le caractère flou du délit d'apologie du terrorisme « *portant atteinte à la liberté d'échanger des idées dans un système démocratique solide* ». Et de fait, l'article du Code ciblé par LFI prévoit de lourdes peines, mais est laconique. Alors qu'un article voisin prend la peine de définir le terrorisme, le 421-2-5 ne se soucie pas de préciser ce qu'est son apologie. Ça paraît pourtant simple : une apologie, c'est un éloge, ou le fait de porter un jugement moral positif, enfin c'est dire du bien. Déclarer que le 7 octobre fut une « *réponse à l'occupation* » est-il un jugement positif ou un examen de situation ? Ne soyons pas naïfs : en l'occurrence, le militant entendait atténuer les responsabilités des tueurs. Dans un autre contexte, comme une analyse de spécialiste, ça peut être un élément d'explication, qu'il serait ridicule de sanctionner. En l'état actuel de la loi, la répression de l'apologie du terrorisme est un terrain glissant. Rien que pour cela, le réexamen de l'article 421-2-5 méritait un peu mieux qu'un enterrement instantané sous les huées. Quant à son abolition pure et simple, c'est une autre affaire. Car ce même article nomme et punit un autre délit : l'incitation à commettre des attentats terroristes, qui n'est jamais une opinion, mais une forme de passage à l'acte. ●

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM

Chaque année, la rédaction de *Philosophie magazine* repère les textes et idées neuves qui éclairent l'avenir.

Numéro spécial à retrouver chez votre marchand de journaux ou à commander sur **philomag.com**

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM

SCIENCES HUMAINES
Faisons connaissance

La lignée humaine : une histoire buissonnante et discontinue

HORS-SÉRIE N°31
JANVIER - FÉVRIER 2025
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX

TOUTES NOS PUBLICATIONS SUR NOTRE SITE
WWW.SCIENCESHUMAINES.COM
OU SUR COMMANDE EN SCANNANT CE QRcode

Délivré à 353101 le 1/29/2025, 12:03:43 PM